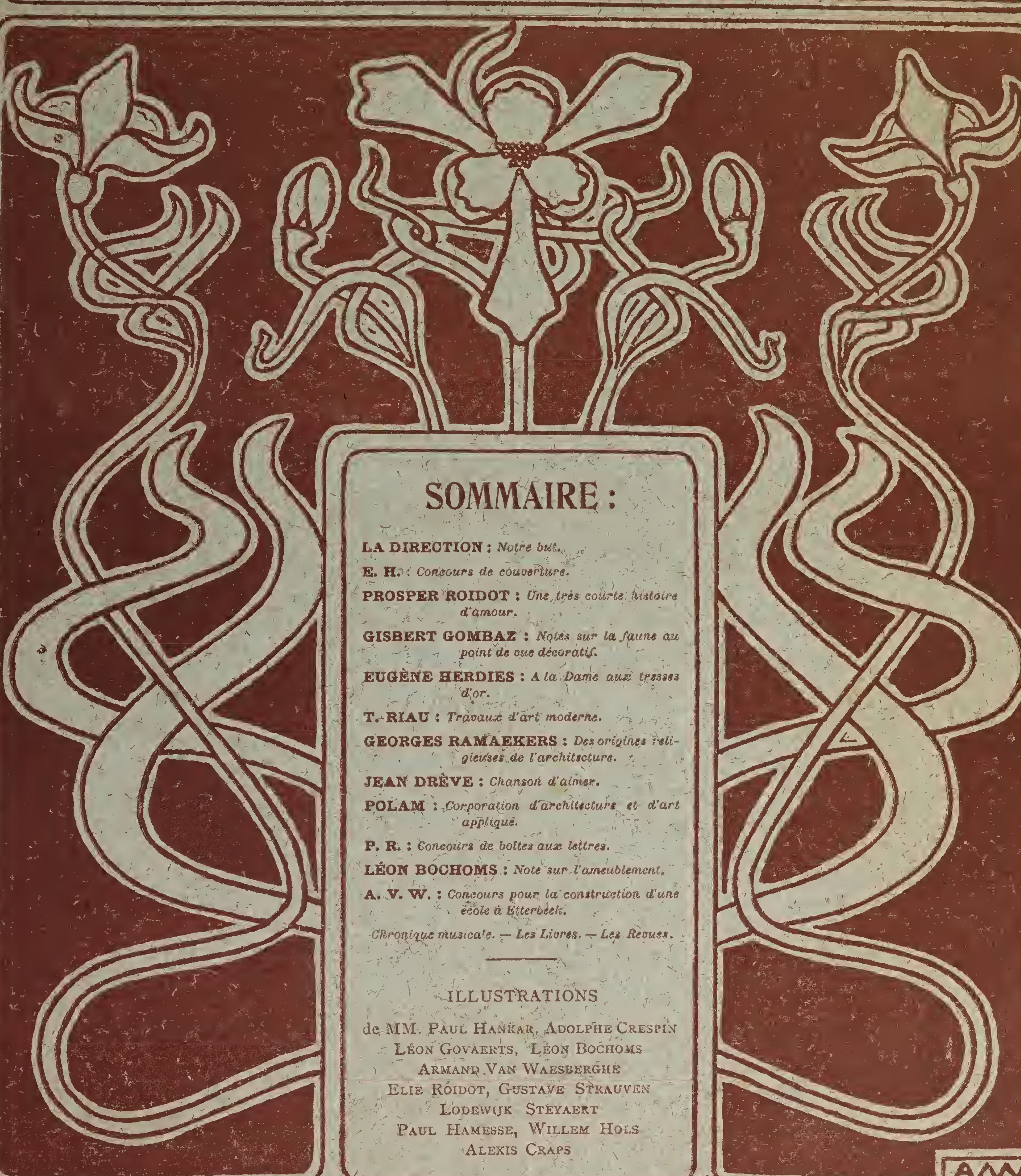
1re ANNÉE. No 1. 15 FÉVRIER 189

LA Gerbe

Revue d'Art décoratif et de Littérature



SOMMAIRE :

ILLUSTRATIONS

de MM. Paul Hankar, Adolphe Crespin
Léon Govaerts, Léon Bochoms
Armand Van Waesberghe
Elie Roidot, Gustave Strauven
Lodewijk Steyaert
Paul Hamesse, Willem Hols
Alexis Craps

CE NUMÉRO CONTIENT QUATRE HORS-TEXTE
DE PAUL HANKAR, LÉON GOVAERTS, ADOLPHE CRESPIN, ÉLIE ROIDOT

Le numéro : 1 franc

LA GERBE

Revue mensuelle d'Art décoratif & de Littérature

Directeur : PROSPER ROIDOT, 212, Chaussée de Waterloo.
Secrétaire de Rédaction : EUGÈNE HERDIES, 31, Rue de la Commune.
BRUXELLES

ABONNEMENTS

BELGIQUE : Un an, 10 francs. — ETRANGER : Le port en sus.
Adresser les abonnements à la Direction de la Revue, **212, chaussée de Waterloo, Bruxelles.**

ADMINISTRATION

Toutes les communications concernant le service de la revue (règlements, changements d'adresse, etc.) doivent être adressées à l'éditeur, M. **P. L. MOLITOR, 36, Rue Longue-Vie, Bruxelles.**

RÉDACTION

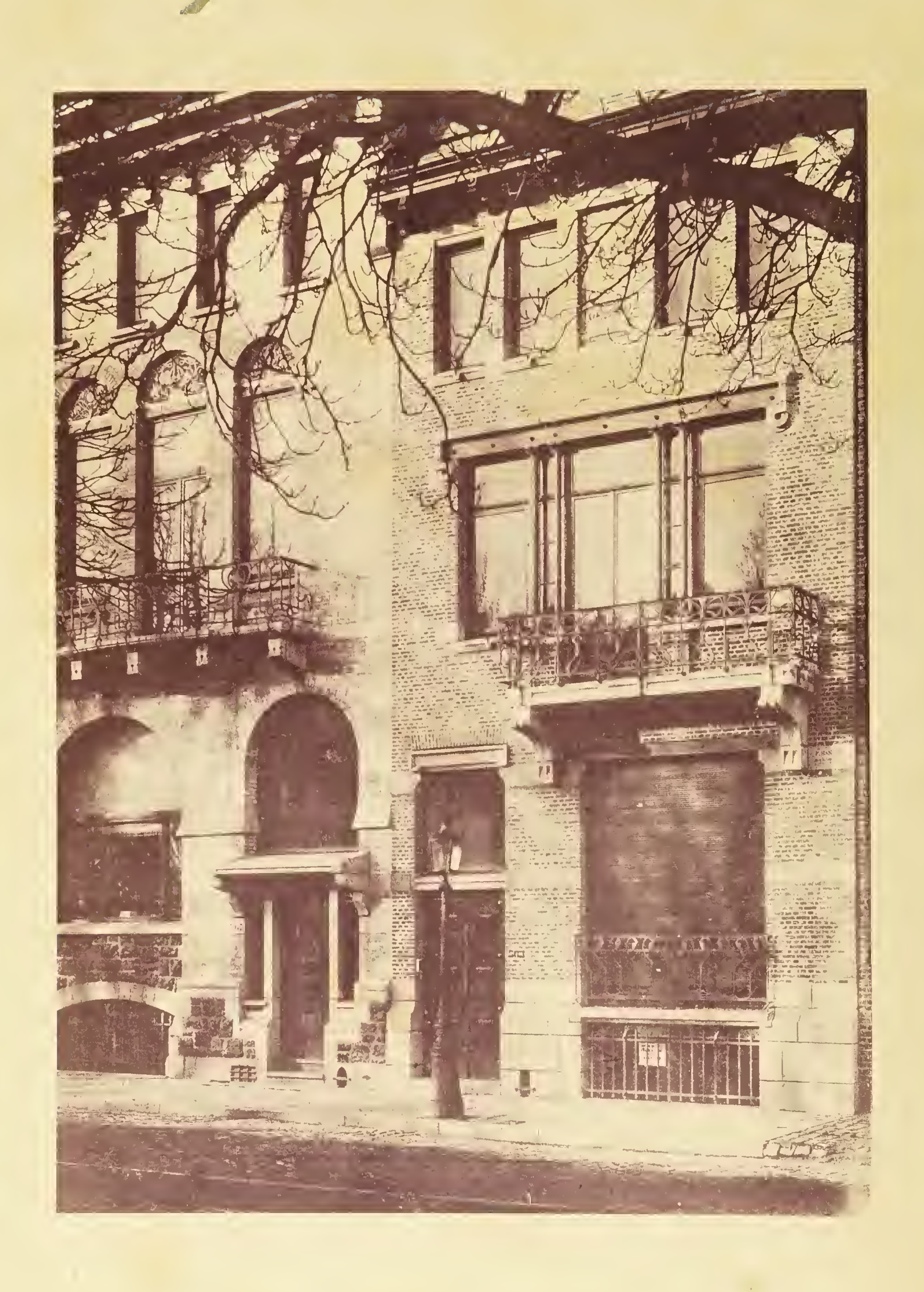
Toutes les communications concernant la Rédaction de la revue (rectifications, manuscrits, documents, dessins, photographies) doivent être adressées à la Direction, **212, chaussée de Waterloo, Bruxelles.** — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. — Il sera donné un compte rendu de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Direction.

REPRODUCTION D'ARTICLES & DE GRAVURES

N. B. — *Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.*

PUBLICITÉ

Pour les annonces, réclames, etc., à insérer dans la Revue, demander les tarifs spéciaux et renseignements à l'Éditeur, M. **P.-L. MOLITOR, 36, rue Longue-Vie, Bruxelles.**



MAISONS AVENUE LOUISE, 365-367, A BRUXELLES. PAUL HANKAR.

LA GERBE

REVUE D'ART DÉCORATIF & DE LITTÉRATURE

Notre but

Ce que nous disions dans notre manifeste, nous le répétons ici :

« Grouper, soutenir, encourager » les jeunes talents, quels qu'ils soient, » donner un organe actif, véritable libre » tribune de notre renouveau d'art décoratif, » à nos jeunes décorateurs et architectes, » isolés et si complètement livrés à leurs » propres forces et initiatives, alors qu'un » organe les renseignant sur tout événement » les concernant leur serait de si profonde » utilité, unir tous les arts et non seulement » en parler, mais en faire les éléments même » de la revue ; grouper ainsi les nombreux » mouvements modernes d'art, se les faire » connaître mutuellement en même temps » qu'au public, en un mot faire *gerbe,* tel est » et sera toujours le but de la revue. »

C'est dire nettement notre intention de ne pas nous spécialiser. Bien au contraire, à *La Gerbe,* l'art, proprement dit, coudoiera fraternellement l'art décoratif et appliqué ; la littérature — ainsi que l'indique le sous-titre de la revue — y aura sa place marquée et importante, comme aussi la musique, dans des proportions forcément moindres, mais qu'il nous sera permis sans doute, dans la suite, de rendre plus vaste.

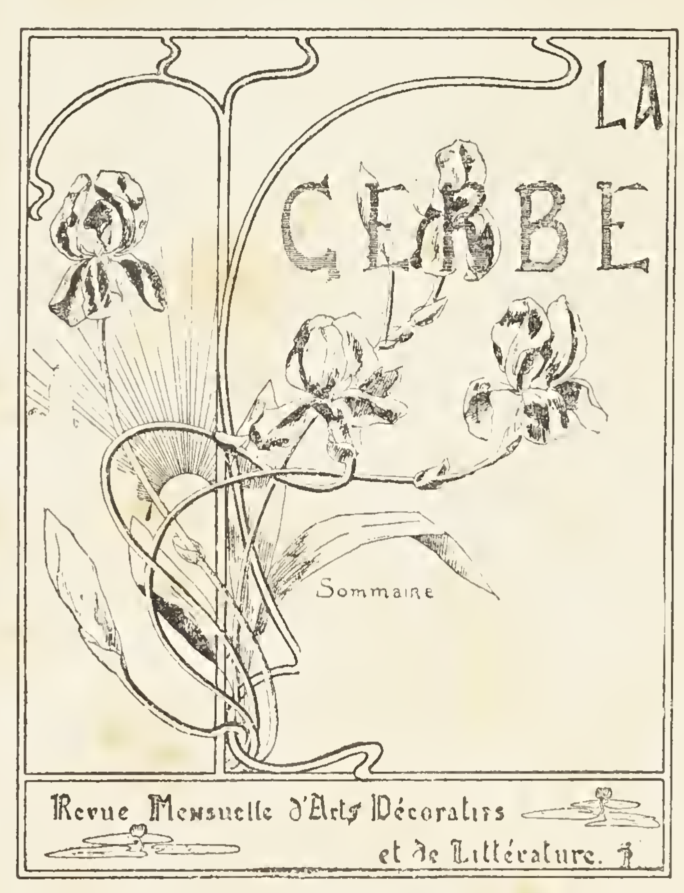
Peut-être nous reprochera-t-on de vouloir unir ainsi des arts qui n'ont que faire ensemble, et l'on nous criera au « casse-cou ».

Très peu nous importera. L'art est universel et homogène, il n'est pas susceptible de spécialisations intempestives et brutales. La peinture et la sculpture s'unissent naturellement à l'architecture en un même but esthétique; la musique et la poésie doivent élever l'âme de l'artiste, lui donner, complète, la conception du beau.

Certains, peut-être, nous traiteront d'iconoclastes; imputation d'impiété envers les grands maîtres passés nous sera faite sans doute. Nous le dîmes déjà dans notre manifeste : Nous croyons être plus respectueux et plus admiratif des maîtres en nous imprégnant du principe même qui les rendit grands et qu'on lit si clairement dans leurs œuvres : *Pour être artiste, il faut être créateur ;* plutôt que ceux qui les copient, les pastichent — maladroitement souvent — et feraient volontiers prendre en grippe les belles choses léguées, par ceux-là même qu'ils veulent défendre.

Nous admirons et nous vénérons ces beaux chênes vigoureux – toujours—mais ne faudra-t-il pas d'autres chênes pour peupler les forêts nouvelles.

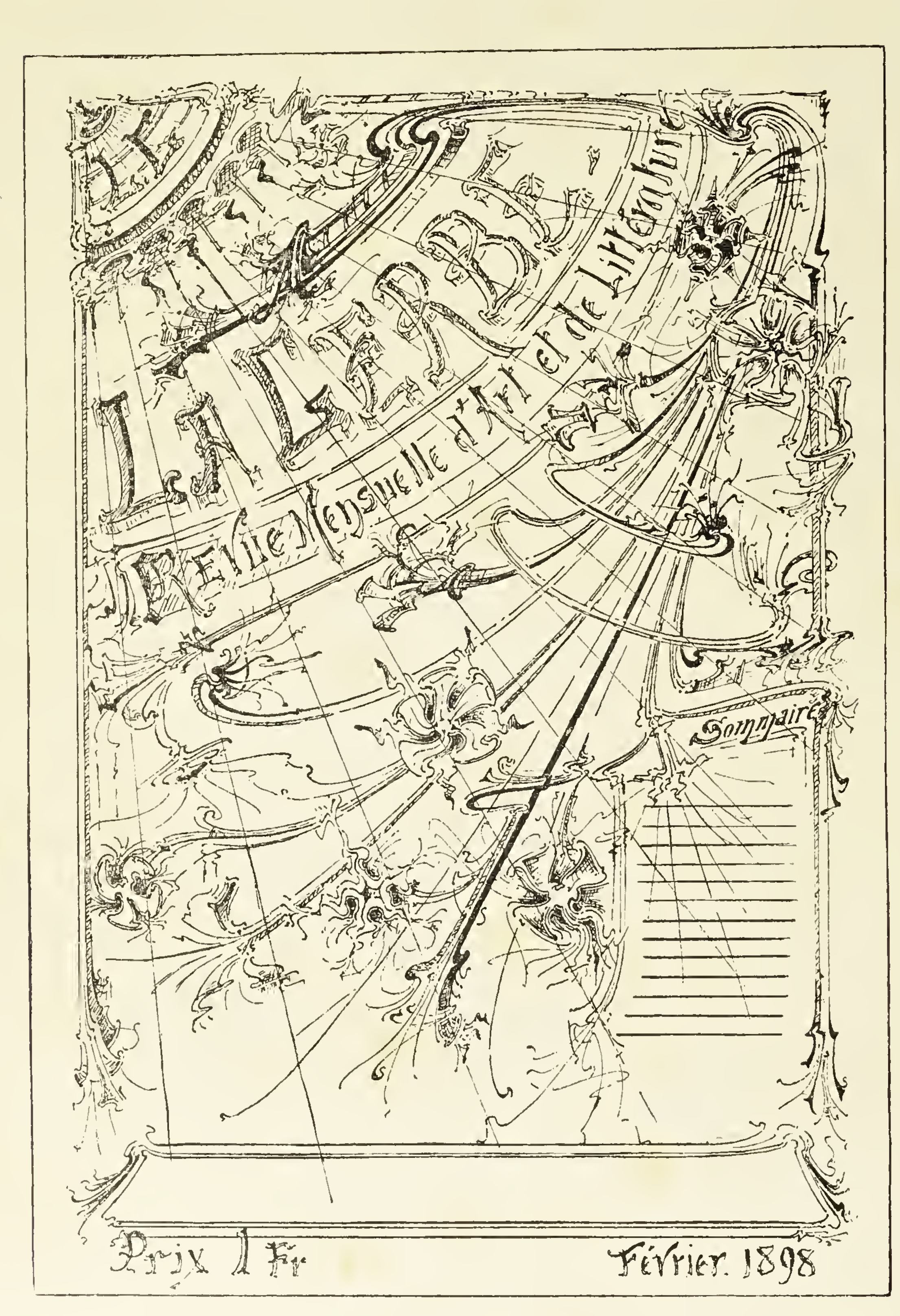
LA DIRECTION.



COUVERTURE — PAUL HAMESSE

Concours de couverture

La Gerbe a mis au concours un projet de couverture. Quelques membres de la « Corporation d'Architecture » y ont participé. Ce sont Messieurs Hamesse, Canneel, Hols, Seeldrayers, Strauven et Van Waesberghe. Le sujet était bien à la portée de tous les membres de la Corporation, qui, d'ailleurs, ont réussi au-delà de toute attente.



COUVERTURE GUSTAVE STRAUVEN

Après toutes les belles œuvres des Anglais, des Français, il était difficile, presqu'impossible de produire du neuf, l'art moderne étant très restreint de composition (nous disaient quelques stationnaires). C'est une erreur, l'art moderne est un art jeune, et tout art jeune fait souvent abus des motifs convenus.

Chacun a réussi à styliser la fleur, l'avenir de la décoration, tout en gardant sa propre tonalité, son originalité, ses aptitudes, quoique les ennemis du néo-style en veulent voir l'originalité personnelle impossible.

Ce concours en est un démenti. M. Van Waesberghe (projet exécuté) interprète une gerbe de perce-neige ; belle stylisation dans les tiges, qui s'élancent entrelacées, avec une belle harmonie.

M. Hamesse stylise peut-être trop peu l'iris, qui, dans son projet, est d'une jolie grâce. L'ensemble présente une belle ligne.

Les silhouettes ombrées bien réussies, mais le soleil du fond un peu vieux.

J'insiste surtout sur de ravissants nénuphars qui emplissent la bande du bas et qui, sans nul doute, n'ont pas été remarqués.

M. Strauven interprète une gerbe aux lignes belles, hardies, et bien modernes, qui nous semble plutôt destinée à la ferronnerie; j'admire l'envolée gracieuse de la gerbe qui, sans interpréter une fleur quelconque, a cependant pris l'âme de la fleur.

M. Seldrayers s'inspire du bluet. De belles lignes, mais, comme M. Hamesse, manque de

stylisation; il s'est pourtant distingué, comme ce dernier, par l'élancement de ses tiges. De gracieux ornements aux côtés, de bien belles lignes, et surtout de simples mais jolies feuilles terminant chaque mot du titre.

M. M.-J. Canneel présente un projet manquant d'ensemble, certaines lignes d'élancement gracieux font presque oublier ce défaut. M. Canneel a stylisé les soleils, les iris et les roses trémières, ces motifs sont peut-être un peu usés, mais certaines fleurs et feuilles ne manquent pas de beauté.

Nous croyons que M. Canneel, qui est d'ailleurs un des plus jeunes membres de la Corporation, n'a pas assez étudié nos grands décorateurs antiques et la décoration.

M. Hols présente un projet d'une beauté remarquable et assez peu remarqué, son projet ayant été présenté inachevé. Je l'admire par sa beauté de ligne et surtout par son interprétation de composition toute personnelle. Son projet a une portée d'art, je dirais peut-être philosophique.

A droite, M. Hols nous montre le mauvais goût sous la forme de monstres batraciens, auxquels il a réussi à donner une expression de hideur, tels les gothiques avilissant le diable en le représentant dans leurs gargouilles sous des formes grotesques et effrayantes.

Le mauvais goût écrase l'art, représenté par des colonnes d'ordre dorique, égyptien, mauresque et assyrien.

A gauche, s'élève une nouvelle florescence d'art, des pétales s'entremêlent avec grâce, et il en sort une femme au buste puissant et bien campé : « L'Art nouveau ».

Au milieu du projet se dessinent des flûtes d'orgues, d'où sortent de fines lignes barrées de nuages légers représentant l'harmonie, sans la finesse et le fouilli de détails (ce qui n'est pas un défaut, mais ce qui est peu propice à le faire servir de couverture).

J'admire le projet de M. Hols et le trouve supérieur à tout autre, en dessin, et surtout en composition.

E. H.



Une très courte histoire d'amour

I. PRINTEMPS

Dans la très vieille allée, sous les sapins, l'allée verte de mousse.

Il fait bon ; du soleil et des chansons, et des senteurs bonnes de résines qui pleurent leurs larmes claires, et des refrains d'oiseaux, et des bruissements dans les hautes feuillées.

Le long des arbres rigides et roux le soleil met des coulées d'or, qui rayonnent et où des insectes aux ailes vertes et claires tourbillonnent, atomes enivrés de soleil...

Tu fus très belle, d'une beauté étrange, glorieuse et superbe dans tout ce soleil qui allumait tes cheveux d'or sur tes épaules, comme si des rayans de soleil y étaient emmélés ; très belle avec tes yeux clairs, bleu-vert, reflet de ciel et de verdure, et des fleurs en tes mains blanches, et des fleurs en tes cheveux, et des rires à tes lèvres, avec ta marche de fée légère et le reflet d'or de ta chevelure à ton front pur, oh! tu me fus un éblouissement sans pareil.

Et ce me fut une fête très simple et très douce de marcher en ton sillage, de me sentir frôler par la brise très légère qui te frôlais, de suivre le sentier que tu suivais, et aussi de t'être inconnu, et rêvant presque de rester toujours même, pour ne jamais avoir la tristesse de te savoir trop femme, après t'avoir trop rêvé fée et de ne plus pouvoir t'aimer!

T'aimer? t'aimais-je déjà? ou n'aimais-je en toi que la synthèse de printemps et de rêves que tu étais en cette belle matinée de soleil; t'aimais-je à travers le voile diaphane des illusions éternelles, ou t'aimais-je parce que tu étais femme et que mon cœur s'éveillait? je ne sais, mais cela était doux et frêle, et je fus heureux en cette heure-là.

Tu allais toujours, légère et souple, dans le chemin creux, sous la voute d'ombre et de fraîcheur verte, entre les deux talus où des coulées de sable d'or éblouissaient entre des traînées de mousses dorées et fraiches, où de hautes graminées balançaient leurs épis frêles, jaunes, roses, violets et verts, que des mouches, toutes petites et sombres, faisaient ployer, où de larges parterres de véroniques étalaient l'azur de leurs fleurs, où des grillons cachés stridaient leurs chansons métalliques, claires et frêles; on eut dit deux rayons de

soleil qui se heurtaient comme des cimbales.

Tu allais; maintenant le bois fini, c'était parmi les blés verts que l'allée, devenue sentier serpentait son ruisselet de sable chauffé, et autour de toi c'était la grande surface des blés mouvants, mer fraîche aux vagues silencieuses, où le soleil semblait se refléter en des traînées de lumière pâle.

Et là-bas, dans la vallée que nous dominions, c'était le village perdu dans un vallon d'arbres, de vergers blancs, de collines et de jardins en fleurs, et lointaine, immuablement pieuse et belle, la chanson des cloches qui semblaient sonner les matines de mon cœur.

Des souffles parfumés venaient de là, sur les ailes du grand oiseau d'airain et semblaient descendre sur toi en une avalanche de pétales blancs et diaphanes, qu'on ne voyait pas tant ils étaient immatériels Oh! que n'était-ce l'encens de mon amour!

Et en ce moment tu te retournas et tes yeux, tes grands yeux clairs, m'emplirent d'une rayonnante lumière comme en une aube l'on se trouve ébloui soudain par le soleil qui resurgit de l'ombre.

ÉTÉ

C'est dans le verger, le verger aux arbres vétustes, aux grands bras tordus, aux fruits rouges et mûrs, qui brillent savoureux au soleil. C'est dans le verger, à l'ombre de la haie d'aubépines et de ronces, aux mille petits fruits noirs comme du jais, dont tu tachais tes lèvres rouges et tes doigts blancs, que nous fûmes de longues heures ensemble.

Autour de nous, c'était la maturité de la nature, la pleine force de vie prodiguée en fruits mûrs, en hautes gerbes d'épis roux, en chansons vibrantes, en fleurs, en amour... C'était la maturité des songes, de nos songes à nous plus beaux et plus fêtés, pour être confondus en un seul, le *nôtre*, d'amour, en la joie qui était autour de nous.

C'était le rêve printanier qui s'ébauchait en réalité, c'était la fée mignonne qui devenait mignonne fiancée; et qui souriait de ses yeux bleus en des timidités fraîches comme des fleurs d'aube, avec des paroles très douces et rieuses, et un peu craintives.

C'était la première griserie à deux, c'était la joie de cueillir des fleurs et de leur faire dire des secrets blancs comme leurs corolles, qu'on ne sait pas prononcer avec des mots... C'était l'été, c'était la fleur devenue fruit, la jolie fleur dont les pétales sont tombés, mais non flétris, et qui se dore à la vie.

Et puis ce fut l'heure du crépuscule qui resplendit en l'horizon, en les bois qui devenaient bleus et vagues comme des forêts qui seraient en brouillard et vers lesquels s'en allaient des sentiers de sable violet et des ruisseaux et des sources qui filtraient des eaux d'or.

Et les nuages allaient leurs lourdes chevauchées, frangés d'argent et semblant de vastes ailes grandes ouvertes, jetant de la lumière pourpre à chaque battement.

Et des oiseaux blancs passaient en rapides tourbillons, avec des reflets d'or à leurs ailes, tandis qu'à l'autre côté de l'horizon une toute blanche lueur annonçait la lune claire, qui errait en les sapins.

Et dans l'ombre grandissante, nous restions encore à rêver, tandis qu'une très pâle auréole s'attachait dans tes cheveux.

Mais voici soudain qu'une feuille vient de tomber près de nous, une feuille morte... déjà? c'est l'automne!

O! comme l'été passe vite, et j'ai frissonné à te voir prendre en souriant la feuille jaunie dans tes doigts blancs.

Oh! chère, chère fiancée, les feuilles tombent et meurent, mais... dis... notre amour ne mourra jamais..., jamais..., n'est-ce pas?

(A suivre) PROSPER ROIDOT.



Notes sur la faune

AU POINT DE VUE DÉCORATIF

Dans ce mouvement de rénovation des industries d'art, où toutes les jeunes énergies s'orientent vers le très louable but d'embellir l'utile plutôt que de stagner en de serviles copies, photographiques le plus souvent, de la nature, il semble utile d'attirer l'attention des décorateurs sur une source de décors aussi variée, aussi riche que la flore et relativement moins exploitée qu'elle jusqu'ici : la faune. Comme en tout commencement d'art, l'artisan moderne s'est surtout inspiré de la flore, n'osant encore s'attaquer à interpréter chose plus difficile ;

car il est hors de doute que s'il est plus ou moins aisé de dégager le caractère essentiel d'une plante, d'en préciser l'allure décorative, il n'en est pas tout à fait de même lorsqu'il s'agit de représenter des animaux. Depuis l'époque de la Renaissance, les artistes ont cherché avant tout à rendre l'aspect nature des animaux, négligeant le côté interprétation, et nous nous trouvons aujourd'hui totalement dépourvus de traditions à ce point de vue. D'autre part, nos yeux habitués depuis longtemps à des représentations trop soucieuses de l'anatomie et plus encore de l'apparence de réalité, se peuvent difficilement contenter d'une interprétation simplifiée, ce qu'exige pourtant la décoration. A force de voir les animaux représentés le plus exactement possible, nous en sommes arrivés à ne pas pouvoir concevoir d'autres représentations.

La simplification, la généralisation de la forme choquent l'œil du vulgaire trop habitué à l'exactitude du détail, et pour cette même raison sont difficiles à réaliser par l'artiste.

Il est encore un mal dont nous souffrons dans nos conceptions décoratives et contre lequel une réaction s'impose : c'est l'excès de symbolisme. Le symbolisme est une très belle chose quand il est clair, c'est-à-dire quand il est universellement connu et admis, quand il ne faut pas une initiation préalable pour en comprendre le sens caché ; mais transformer l'art décoratif en un langage des fleurs ou des animaux, c'est là une exagération d'autant plus regrettable qu'au point de vue de la faune, les animaux qu'en nos pays nous considérons comme symboles, les grands animaux, le lion, le cheval, le tigre, etc., sont d'une interprétation difficile et d'un emploi assez restreint. Nous négligeons ainsi toute une partie de la faune peut-être beaucoup plus féconde pour l'art décoratif : la petite faune — les poissons, les crustacés, les insectes, les oiseaux — tous animaux que nous avons facilement à notre disposition et que nous pouvons étudier à l'aise.

D'aucuns sont très beaux comme forme et comme couleur et donneraient des interprétations décoratives pleines d'intérêt Quelque soit la surface à décorer, la première qualité requise d'une bonne décoration est de charmer les yeux, et il n'est point nécessaire d'évoquer pour cela de grands problèmes de sociologie ou de morale.

En se bornant à l'étude des animaux symboliques, on se prive volontairement d'une ressource précieuse; en commençant, d'autre part, par interpréter décorativement cette même partie de la faune, on s'expose à bien des mécomptes, car il ne faut pas se le dissimuler, un style ne se crée pas en un jour, pas plus qu'une tradition ne s'établit de prime abord.

L'étude de la faune dans l'antiquité peut nous fournir plus d'un jalon dans ces recherches d'interprétation. C'est ainsi, par exemple, que les Egyptiens furent de merveilleux animaliers : les représentations de la faune de leur pays sont empreintes d'une grande sincérité d'accent, encore que d'une très belle compréhension de leur fonction décorative.

« Les artistes de l'Egypte, disent MM. Perrot et Chipiez dans leur *Histoire de l'art dans l'antiquité*, se sont sans aucun doute appliqués à observer la vie, à étudier la nature : ils sont arrivés à se faire un style, c'est-à-dire qu'ils ont adopté une certaine manière de comprendre et de traduire la nature, un certain mode d'interprétation qui est le même pour tous. Un des caractères par lesquels ce style se distingue et se définit, c'est le plaisir qu'il semble prendre à dégager la forme de tout ce qui est accidentel et particulier pour la rendre aussi simple et aussi générale que possible. Cela s'explique sans doute par ce fait que l'œil égyptien, accoutumé par son écriture idéographique à ces procédés abréviatifs, continuait à voir les objets sous cet aspect, à se dépouiller ainsi par une sorte d'abstraction rapide, de tous ces détails, dont la multiplicité les différencie dans la vie et fait la variété individuelle des choses. »

Les artistes égyptiens ont le même culte de la forme dans leurs interprétations de la faune, mais ils ont donné plus de variété dans l'allure et le mouvement de leurs animaux. Celui qu'ils ont étudié avec le plus d'amour, c'est le lion, et l'interprétation qu'ils nous en ont laissée peut passer pour la meilleure qu'on ait jamais faite. Les Grecs, par exemple, lui ont donné des formes rondes et pleines que le lion ne peut jamais avoir. Le caractère nerveux du carnassier, qui n'engraisse point, quoiqu'il mange, sa puissante musculature, sont beaucoup plus fidèlement rendus et accentués dans l'art assyrien. Il en est d'ailleurs de même de presque toute la faune grecque. L'art grec a appliqué à l'interprétation des

animaux son amour de la belle forme et des belles proportions, comme il le faisait pour la figure humaine, et cela lui a réussi pour certains animaux, comme le cheval, dont les lignes harmonieuses et souples peuvent lutter avec celles de la figure humaine.

Pendant la période du moyen âge la décoration des édifices religieux et civils comporte une variété infinie d'animaux le plus souvent fantastiques. Toutefois, « ces animaux, dit Violet-le-Duc, tout en sortant de la nature ont cependant une physionomie à eux, quelque chose de réel qui frappe l'imagination : c'est une histoire naturelle à part dont tous les individus pourraient être classés par espèces... Ils sont tous empreints d'un sentiment d'observation de la nature très remarquable. Les membres de ces créatures bizarres sont toujours bien attachés, rendus avec vérité : leurs contours sont simples et rappellent la grâce que l'on ne peut se lasser d'admirer dans les animaux de la race féline, dans les oiseaux de proie, chez certains reptiles. »

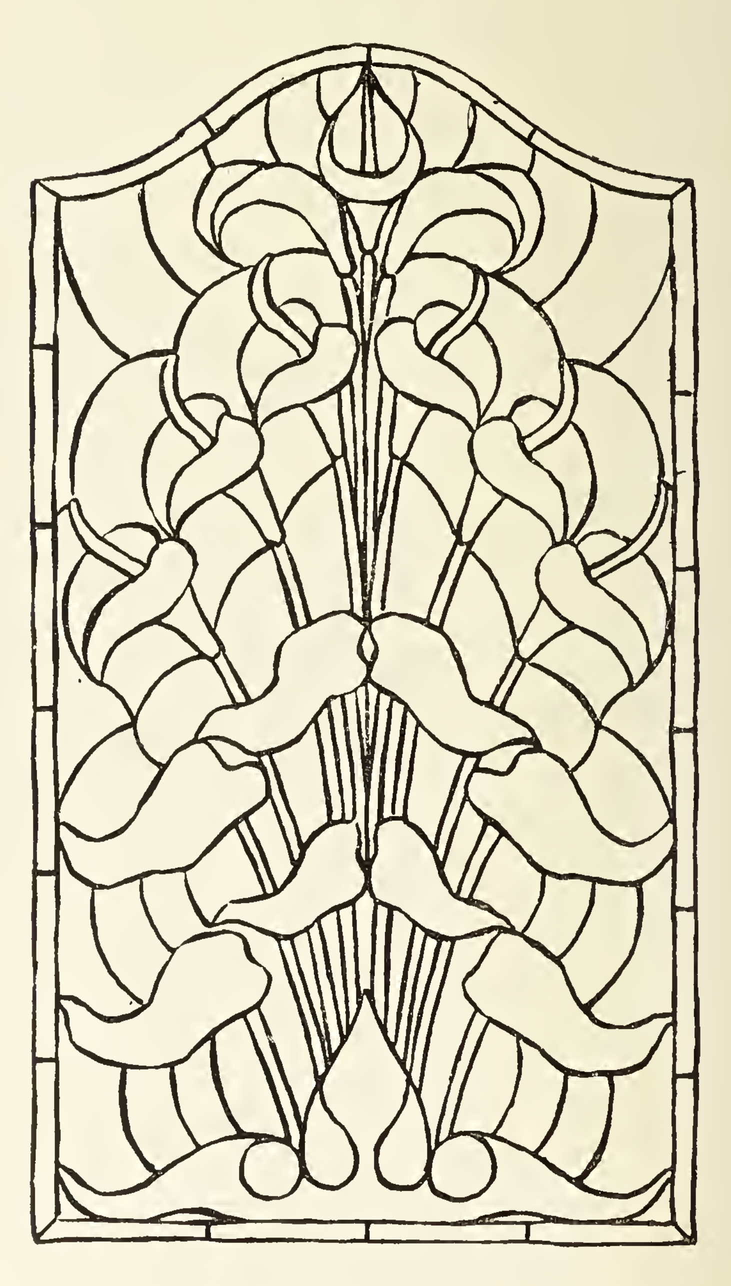
A partir de la Renaissance,les artistes n'ont plus qu'un objectif : rendre la nature de la façon la plus complète, sans y mettre l'accent que l'art réclame impérieusement. Perdant de vue le but de la décoration, ils n'ont plus guère représenté que les animaux qui par leur côté symbolique, par leurs attaches avec la mythologie, devaient paraître dans leurs compositions.

Un art qui peut nous servir d'exemple au point de vue de l'interprétation décorative de la faune, c'est l'art japonais : l'artiste japonais est-il en quête d'un sujet, sans nul souci de symbolisme, il regarde autour de lui et bien souvent il le trouve à ses pieds. Jamais nos artistes n'oseraient tirer parti des bestioles qui grouillent autour de nous et qu'ils ignorent totalement, comme si les eaux ne contenaient pas de poissons, les herbes ne cachaient pas d'insectes, les arbres n'abritaient pas d'oiseaux.

Tous ces animaux les japonais les ont interprétés svec une science profonde de leur anatomie, de leurs mouvements, avec un réel souci de rendre leur allure et leur caractéristique, et l'ont peut dire qu'ils ont créé des modèles en cette matière. A rebours de ce qu'on fait les artistes européens, ce sont les petits animaux qu'ils ont étudié avec le plus d'amour,au point qu'il semble que leur observation croît en raison inverse de la grandeur des êtres. Les grands animaux classiques pour nous, ne sont presque pas représentés et certes ce n'est point au artistes du Nippon que l'on pourra adresser le reproche de pauvreté dans leurs motifs décoratifs.

Il y a donc là un vaste champ d'étude qui vaut la peine d'être défriché : et le mouvement d'art décoratif en Belgique déjà si apprécié à l'étranger, pourrait y trouver une nouvelle source d'inspiration pour la décoration extérieure et intérieure de nos édifices, pour l'ornementation des objets usuels, pour tout ce qui, de près ou de loin, peut charmer nos yeux par le rappel de la Vie.

GISBERT COMBAZ.



VITRAIL D'APPARTEMENT — LODEWIJK STEYAERT

A la Dame aux tresses d'or

Mon cœur est une viole d'amour,
Les cordes en sont cassées,
Il en reste une qui n'est que fêlée
Celle qui chante l'amour.

. . . .

Ah! mon cœur est vieux de souffrance.
Il a parfois d'étranges souvenances ;
De roses mortes, ou de chrysanthèmes défunts,
D'étranges souvenirs montant comme un parfum,
Des parfums de choses rêvées
Dans l'illusion de nos espoirs,
Rêvances de choses brisées
Par la souffrance de nos soirs.

Il se souvient parfois des chansons de jadis,
Des chants pleurés, sur le clavecin grêle,
Des chants aux rythmes frêles,
Egrenés par des doigts d'ivoire poli.
Ces chants comme il les aime!
Pour leurs plaintes douces et vaines,
Pour leur joie seule de souffrir
Et de rêver peut-être un avenir
De revivances jeunes.

Il a parfois des chants éteints
Qui veulent croire à leurs matins,
Comme les cordes de vielles
Brisées d'être trop vieilles
De trop chanter des espoirs incertains.
J'ai tant d'amours éteints dans l'âme,
Tant de torches aux tristes flammes,
Tant de torches qui ont pali
Leur flamme au souffle de l'oubli;
Que pour se rallumer au pur feu de mes espoirs,
Eteints bientôt par la tourmente de mes soirs.

. . . .

Mon cœur est une viole d'amour,
Les cordes en sont cassées,
Il en reste une qui n'est que fêlée,
Celle qui chante l'Amour.

EUGÈNE HERDIES.

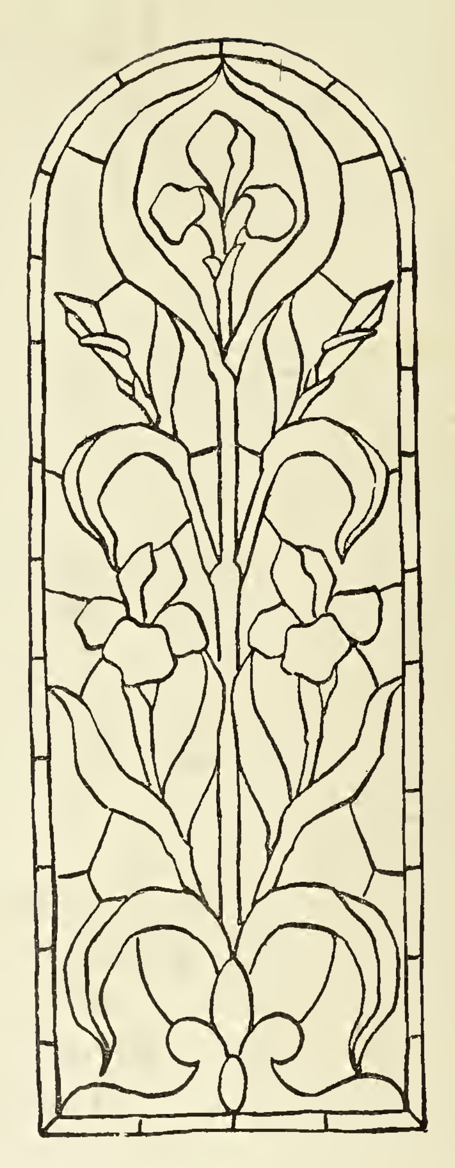
Travaux d'Art moderne

Sous la rubrique *Travaux d'art moderne,* nous consacrerons chaque mois une notice aux ouvrages intéressants que l'on aura bien voulu soumettre à notre appréciation. Des planches s'y joindront, appuyant ou justifiant la notice y consacrée. La grande diversité des travaux, leur personnalité plus ou moins accusée, leurs tendances établies vers de nouvelles conceptions d'art le rendront de tout premier intérêt et assureront nettement le bien-fondé de nos espérances et de nos principes.

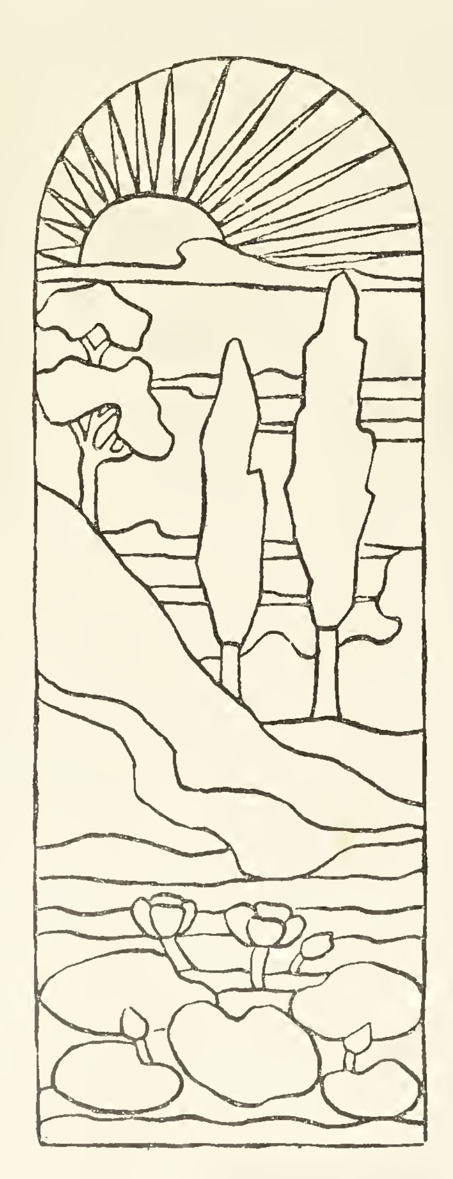
D'intéressants travaux nous ont déjà été soumis : des projets de MM. Steyaert, Strauven, Craps, Van Waesberghe, Hols.

M. Lodewijk Steyaert, un de nos jeunes des mieux doués, dénote dans des vitraux ci-reproduits, une parfaite compréhension de la flore, qu'il stylise avec une heureuse recherche. On remarquera combien est gracieux et logique l'entrelacement des lignes.

En outre, M. Steyaert ne se laisse pas uniquement guider par l'imagination ; le point



VITRAIL D'APPARTEMENT LODEWIJK STEYAERT



VITRAIL D'APPARTEMENT LODEWIJK STEYAERT

de vue pratique le préoccupe, et l'on peut facilement s'en convaincre : ses projets se prêtent très heureusement à l'exécution, point des plus important, lorsqu'on songe aux nombreuses critiques d'incommodités ou d'extravagances adressées à l'art nouveau.

Même bonne remarque à faire pour le projet d'éclairage dû à M. Strauven. Parfaitement constructif et pratique, ce projet, qui répond bien à sa destination, met à contribution les ressources du fer forgé, vers lequel d'ailleurs l'auteur semble spécialement attiré et dont l'influence se retrouve dans maint de ses projets.

Peut-être, pourtant, aimerions-nous mieux le voir s'inspirer plus directement de la flore ou de la faune au lieu de lignes uniquement chimériques ; mais ceci est une opinion toute personnelle et qui n'engage que nous.

De M. Armand Van Waesberghe, un très bon projet de façade destiné à la nouvelle rue Courbe.

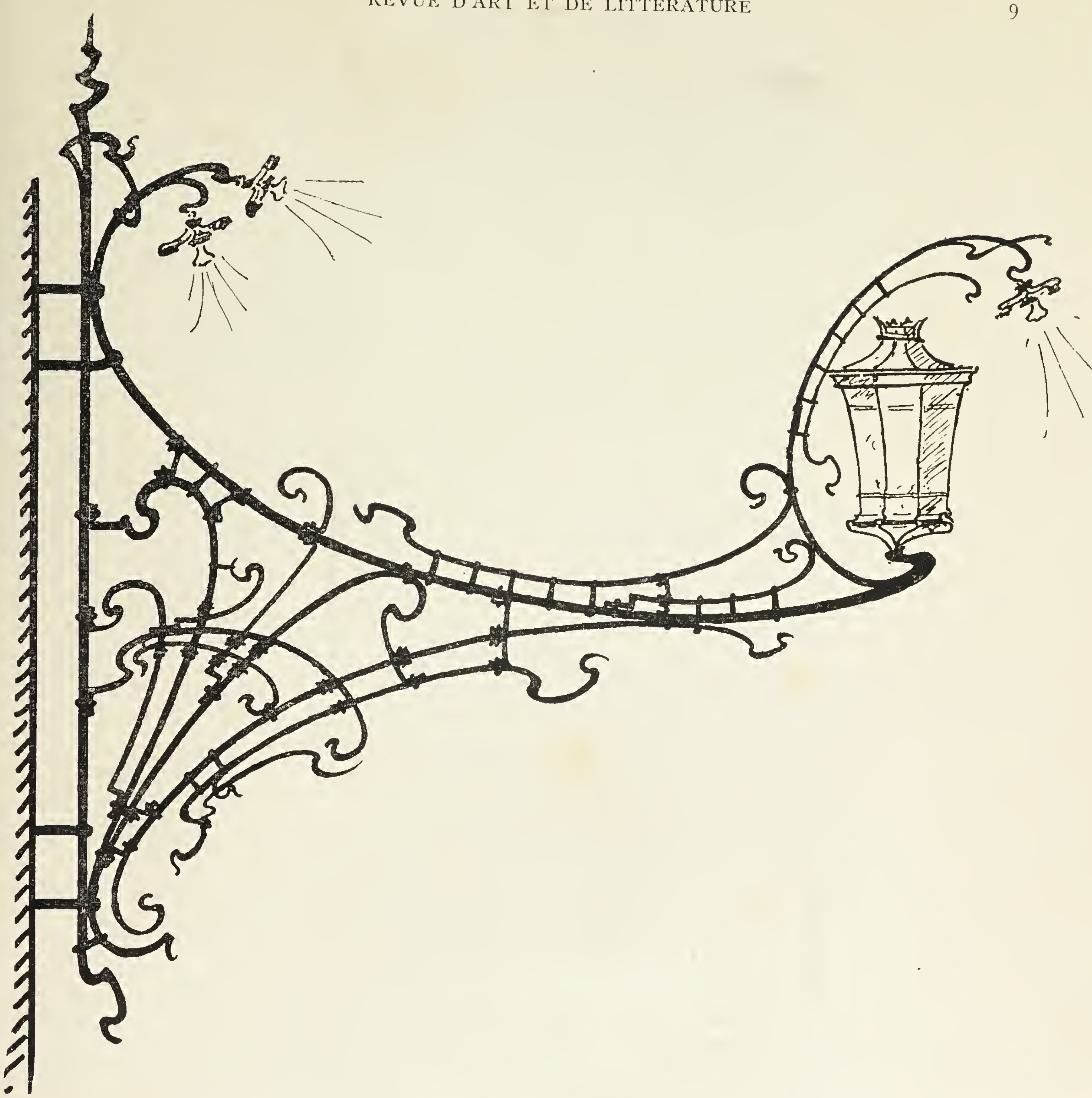
Le projet est simple, pratique et d'un beau sentiment esthétique.

Les grilles de balcons, inspirées de la flore,



FRONTISPICE

Elie Roidot



APPAREIL D'ÉCLAIRAGE PUBLIC — GUSTAVE STRAUVEN

sont remarquables. Le fer forgé est d'un excellent travail.

M. Van Waesberghe, dans ses projets, se révèle artiste, enthousiaste des visées nouvelles.

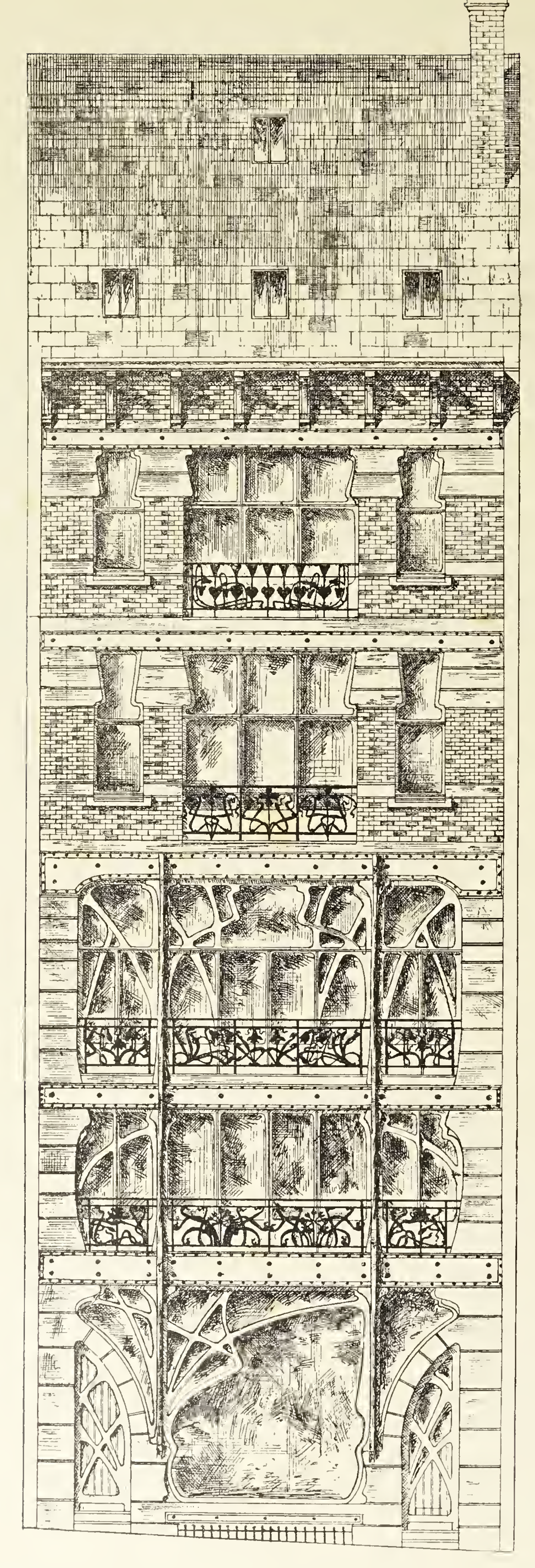
Deux cartes de visite. — Dans cette chose si simple, si puérile, dirait-on, MM. Hols et Van Waesberghe ont su interpréter de charmants motifs.

M. Van Waesberghe s'inspire de l'iris, qu'il interprète gracieusement. Ensemble et détails ont beaucoup de charme.

M. Hols a su mettre dans l'étroit carton une recherche de composition inattendue.

Pourtant, et au risque de nous répéter, nous dirons que nous aurions aimé lui voir interpréter plus scrupuleusement la flore, qu'il a évidemment choisie ici comme principe décoratif. Ce principe une fois admis, il aurait fallu logiquement l'observer.

Un projet de jardinière de M. Van Waesberghe nous prouve une bonne connaissance du fer forgé. De très jolis détails y abondent sans nuire à l'ensemble.



PROJET DE MAISON POUR LA RUE COURBE
(MONTAGNE DE LA COUR) BRUXELLES

ARMAND VAN WAESBERGHE



CARTE DE VISITE — WILLEM HOLS

Très personnels, les meubles de M. Léon Bochoms sont simples et pourraient avantageusement remplacer les meubles habituels, si parfaitement laids en général. La composition est des plus heureuse et prouve chez M. Bochoms une connaissance approfondie du bois et de ses ressources.

L'influence anglaise ne s'y fait-elle pas sentir? pas assez pourtant pour qu'on ne puisse espérer en M. Bochoms, dans un avenir rapproché, une personnalité marquante parmi nos architectes d'ameublement.

De M. Elie Roidot, nous reproduisons en hors texte le titre et le frontispice d'un volume de poésies : *Aube et crépuscule* (1).

Le titre est remarquablement dessiné et compris. Le motif principal est d'une belle vigueur : de beaux arbres s'érigent en grandes lignes fortes et magnifiquement enlacées sur la face du lac, sous un ciel assombri. — Une belle impression crépusculaire en ressort.

Plus bas, le lys pur symbolise la beauté du Rêve, et une délicate stylisation de la pensée est ingénieusement utilisée.

Le frontispice est d'un délicieux symbolisme : l'*Aube* naïve et pure, le regard clairement levé, voit, sans se soucier, le jour, qu'elle espère clément, venir vers elle; tandis que le *Crépuscule* s'alanguit, les yeux clos, lasse, les cheveux dénoués et flottants lui faisant un nymbe d'ombre.

Et non seulement ces compositions sont bien senties et bien interprétées, mais encore le dessin en est absolument remarquable au point de vue purement technique, et prouve une profonde connaissance et une sûreté sans égale.

M. Alexis Craps nous envoie une affichette annonçant une exposition du cercle l' « Aube » (anciennement Cercle des Elèves et anciens élèves), dont M. Craps est président.

La figure est intéressante, d'une belle pureté de lignes. Le fond, qui nous fait penser à ceux, si jolis, de M. Puvis de Chavannes, est d'une belle simplicité.

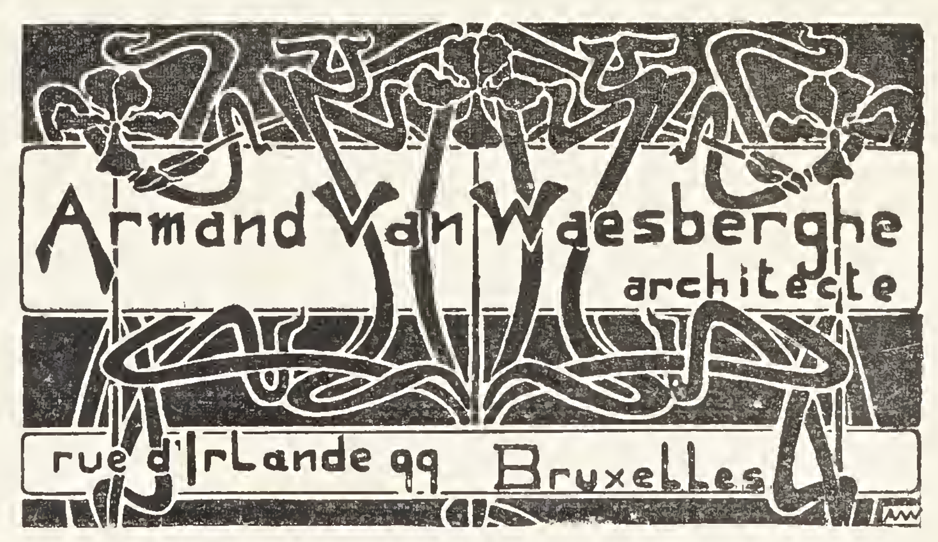
Naus aurions aimé pourtant moins de largeur aux épaules et plus de fermeté à la main.

Du reste, nous aurons à reparler prochainement de M. Craps et de l' « Aube », dont l'exposition s'annonce pour avril.

De M. Gustave Strauven encore, un projet de façade d'une élégante conception, où rien pourtant de la solidité ou du confortable n'est sacrifié à l'esthétisme. Au point de vue de l'exécution, tout est parfaitement pratique. Les fers forgés méritent une toute spéciale mention.

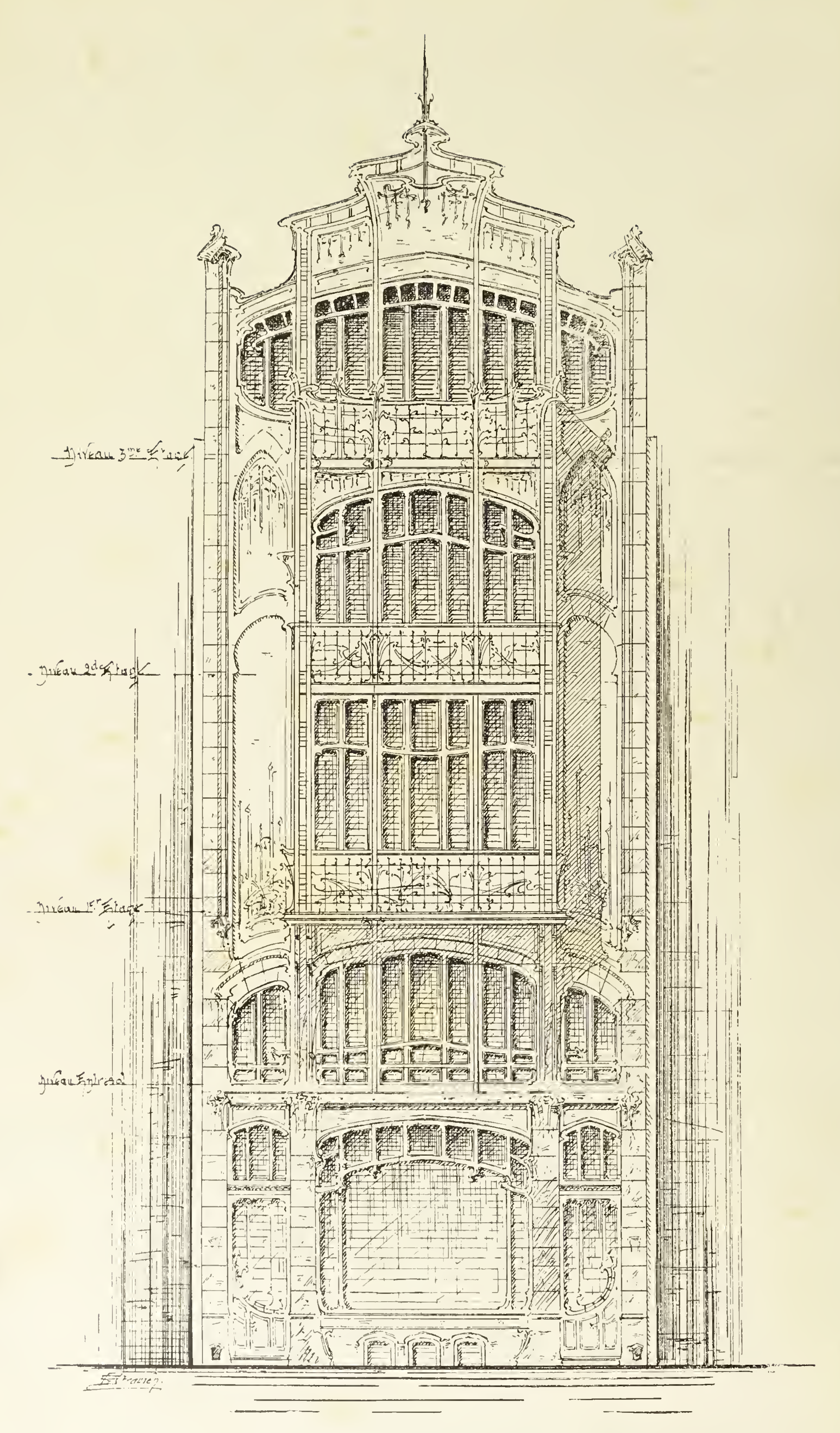
Pourtant, que M. Gustave Strauven prenne garde aux influences; nous croyons que celle de M. Horta se fait sentir dans son intéressant projet.

T. RIAU.



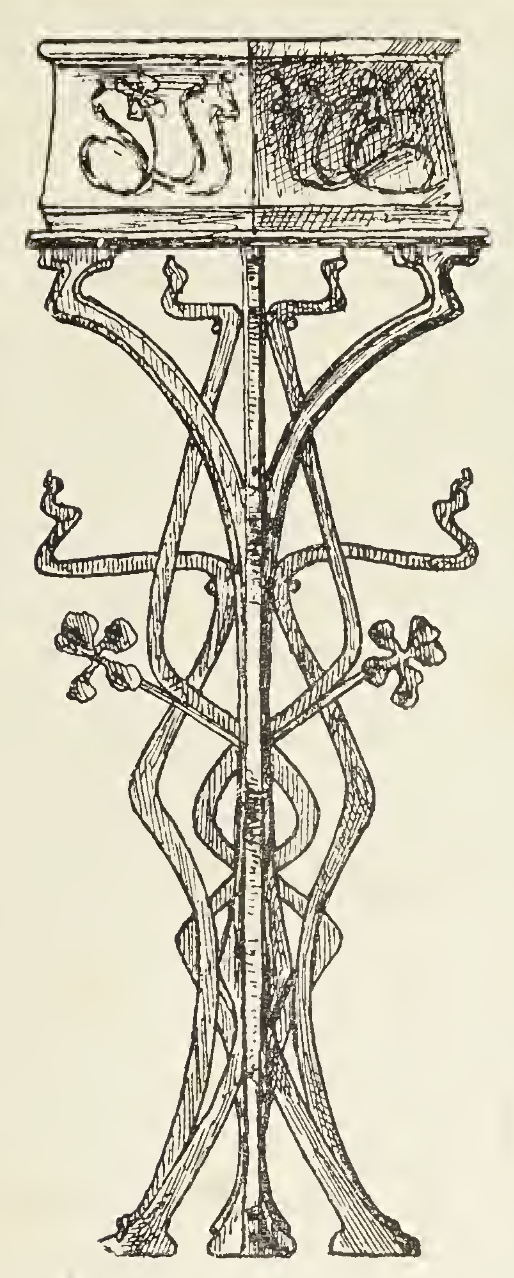
CARTE DE VISITE] — ARMAND VAN WAESBERGHE

(1) Vient de paraître chez Schepens, Société belge de librairie. (2 fr.)



PROJET DE MAISON POUR LA NOUVELLE RUE COURBE
(MONTAGNE DE LA COUR) BRUXELLES

GUSTAVE STRAUVEN



JARDINIÈRE — A. VAN WAESBERGHE

Nous reproduisons les deux maisons de M. Hankar, situées avenue Louise.

Quelle beauté et quelle pure harmonie de lignes, surtout dans les grilles.

On ne peut mieux travailler le fer, au point de vue constructif comme au point de vue d'art, surtout dans la maison aux briques grises ornée par les panneaux de M. Crespin qui, dans son travail, a harmonisé son œuvre avec celle de M. Hankar.

La corniche surtout, tant négligée par nos architectes passés, est d'une élégance et d'un élancement gracieux.

Un plus long éloge serait fastidieux. Nous ne croyons pas d'ailleurs que la beauté esthétique de ces œuvres soit discutable.

La maison de M. Govaerts (Boulevard Bischoffsheim), comparée à celle de M. Hankar, est encore une raison à opposer aux ennemis de l'art moderne, qui en voient l'originalité impossible.

Avec une simplicité de lignes presque géométrique M. Govaerts a su produire une œuvre d'unelogique et d'une élégance rares.

Les panneaux s'harmonisent avec l'architecture.

La cheminée de M. Crespin est de grande originalité, il s'est inspiré de la flamme avec un colorisme très beau, l'éloge n'en est pas à faire.



Des origines religieuses
DE L'ARCHITECTURE

I.

DE L'EDEN A BABEL

Aux premiers jours de l'Homme, la Terre fut à son innocence un paradis. Roi des rois règne, il ignorait sa chair et la douleur ; rien n'existait que pour sa joie.

Il ne labourait pas la terre, car la terre offrait, innombrables, à ses lèvres, les fruits spontanés et suaves de sa merveilleuse fécondité.

Ses mains n'avaient façonné aucune arme, car les fauves lui étaient soumis et venaient lécher les pieds de leur maître.

Il ne s'était bâti aucune demeure, car les intempéries des saisons ne faisaient pas souffrir sa nudité candide, et le ciel seul formait un dôme à la basilique terrestre dont il était le prêtre impassible et très pur.

Telle fut la vie bienheureuse de l'Homme au temps de l'amitié de Dieu.

Mais depuis l'instant de la chute, la création est devenue hostile à son roi détrôné et c'est la création qui va venger sur lui l'offense au Créateur.

Les éléments, les plantes et les bêtes, se feront à travers les siècles les ministres des châtiments divins pour les enfants du banni de l'Eden.



BUFFET (SALLE A MANGER) LÉON BOCHOMS

à se bâtir une demeure totalement dépourvue de valeur artistique.

Les vraies causes sont donc ailleurs qui de bâtir on fait un art, un art puissant jusqu'au sublime, un art générateur de deux autres arts : l'art du sculpteur et l'art du peintre.

C'est la recherche de ces causes que l'auteur s'est proposée en écrivant ces pages et son espoir est de prouver, par l'exposé de cette recherche même que l'architecture et les deux arts nés d'elle, ont pour cause de leur origine les deux préoccupations dominantes de l'Humanité :

Son besoin de contemplation et surtout sa croyance en la Divinité.

En leur parlant — avec quelles larmes! — de toutes les beautés qui au jardin d'Eden, avaient émerveillé ses yeux, mais qu'avait éclipsée pourtant, durant ces jours trop tôt passés de son bonheur, l'ineffable vision de Dieu, Adam communiqua sa douleur à ses fils et le regret cruel du paradis perdu n'a plus cessé depuis, d'aiguillonner les hommes.

La terre ne produira plus désormais que sous l'âpre labeur de l'homme, les fruits nourriciers de sa maternité rebelle, et pour se préserver de la férocité des bêtes, de la rigueur et de la rage des éléments l'homme devra se construire un abri.

Ainsi c'est du besoin de s'abriter, pour échapper aux périls du dehors, c'est des nécessités matérielles auxquelles le premier péché a condamné la vie humaine qu'est née la construction.

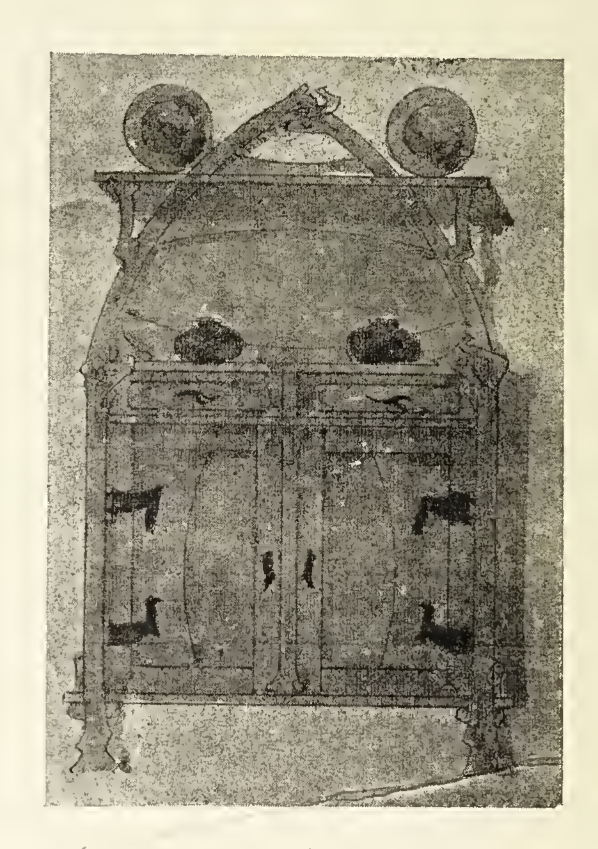
Mais ne serait-il pas naïf tout au moins de prétendre — or on l'a prétendu — que l'obligation faite à l'homme de se construire une demeure ait donné naissance à l'architecture.

L'Art architectural est à la construction ce que sont la façon, la coupe et la dentelle, au vêtement.

Comme on peut se vêtir sans elles, on peut se construire un abri sans le concours de l'Art.

L'homme du passé eût donc pu se borner — comme dix-huit siècles après Jésus, son très civilisé descendant d'un siècle progressite —

La plupart, mais en vain, ont supplié la chair et l'or d'abreuver enfin de bonheur la



DRESSOIR (SALLE A MANGER) L. BOCHOMS

fièvre ardente de leurs âmes — égoïstes et avilies.

Quelques-uns seulement, dont les yeux clairs semblent avoir gardé le souvenir lointain des visions édéniques, sont montés à l'assaut, ainsi que des guerriers blessés, sont montés sans relâche, et, malgré ces blessures, à l'assaut de l'inaccessible Idéal.

Ceux-là du moins, pour consoler l'humanité de son exil, ont su lui rendre par les Arts, un peu de cette contemplation qui était la joie de l'Eden, et permettre à ces yeux pour qui reste voilé le ciel, d'entrevoir, à travers la beauté des chefs-d'œuvre, la Beauté sans borne de Dieu!

Tandis que le poète et le musicien élèvent aux pures joies de l'extase son intelligence et son cœur, voici que l'architecte, aidé de ses compagnons d'art : le sculpteur et le peintre, va faire à l'homme une demeure qui, par l'harmonie de ses lignes et la magie de ses décors, puisse le consoler un peu de n'être plus le roi du jardin magnifique !

Si les grandes eaux du déluge ont englouti dans leur formidable débâcle jusqu'au dernier des monuments des générations adamiques, la tradition se perpétue et l'histoire garde le témoignage de leurs proportions gigantesques.

Ainsi des esprits ignorants et superficiels estimeront-ils seuls pour fable de poète, ces vers du grand Hugo dans son poème la *Conscience*, qu'on admire au début de la *Légende des siècles :*

. . . .

... Henoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville et nous la fermerons.
Alors Tubalcaïn, père des forgerons
Construisit une ville énorme et surhumaine.
... Le granit remplaça la tente aux murs de toile,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer
Et la ville semblait une ville d'enfer.
L'ombre des tours faisaient la nuit dans les campagnes?
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes.
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer! »

Puisque les enfants de Caïn maudit ont obligé les pierres et les métaux à dresser contre Dieu qui les avait créés, leur sacrilège orgueil, peut-être aussi dès le commencement du siècle la majesté du temple somptueux surmontait-elle déjà l'humble bûcher d'Abel. Car du génie de l'architecte, du peintre et du sculpteur, la plus noble mission est encore réservée. Ayant bâti si belle une maison pour l'homme, ils bâtiront plus belle une maison pour Dieu.

Mais hélas! avant que d'accomplir cette mission sacrée, avant de glorifier Dieu par la splendeur des temples, ils feront encore de leur art un instrument de blasphème à sa Toute-Puissance.

Seul, sous les cataractes diluviennes, qui ont tout submergé, n'a pas sombré l'orgueil des générations englouties.

Dans la descendance de Noé il leur a survécu.



AFFICHE — ALEXIS CRAPS

Et telle fut de nouveau l'énormité de ce orgueil, qu'il effaça bientôt de la mémoire des hommes l'effroi du châtiment terrible.

Alors les peuples se réunirent, afin de bâtir une tour qui élevât jusqu'au Très-Haut le défi de la terre !

Les peuples s'étaient réunis contre Dieu, mais Dieu les divisa et le temps ne nous a légué par suprême ironie que d'informes débris de la tour gigantesque, nous laissant ignorer les principes architectoniques qui

avaient guidé le délire orgueilleux des hommes dans l'élaboration du projet colossal.

Malgré cette ignorance, quel argument puissant apporte cependant l'épopée de Babel à l'appui de la thèse que je défends ici :

« C'est la croyance en la divinité qui a donné à l'art décoratif son véritable essor. »

La révolte contre Dieu n'a-t-elle pas, en effet, comme la prière, un acte de foi ?

On ne se révolte pas contre le néant.

Défier Dieu c'est croire en Dieu : Babel est un acte de foi. Or jamais un agresseur ne rend plus éclatant témoignage à la puissance de son ennemi, qu'en déployant pour l'assaillir toutes les forces dont il dispose.

En rassemblant tous les peuples du monde pour la tentative insensée de Babel, le vieil orgueil humain faisait donc ainsi cet aveu que ce n'était pas trop, selon lui-même, de l'humanité tout entière pour s'essayer à vaincre Dieu.

Pour nous, nous connaissons que vraiment ce n'était pas assez. Mais ce qui surtout est digne de remarque, c'est qu'en projetant, surhumaine et jusqu'au ciel, la Tour de leur orgueil, les architectes de Babel s'inspiraient forcément des attributs du Dieu qu'ils voulaient vaincre : La Majesté, la Puissance et l'Immensité.

Ainsi le premier monument que l'histoire a nommé, par cela même qu'il fut le monument de la révolte humaine contre Dieu, est né de la croyance en Lui et c'est la Divinité même telle que la concevait l'humanité d'alors, qui fut le vrai modèle inspirateur de son architecture.

II.

DE BABEL A JÉSUS

Ne pouvant achever l'œuvre de la démence, l'humanité se dispersa ; les races s'isolèrent et chacune d'elles eût bientôt fait de transformer à son caprice, selon son génie propre et son tempérament distinct, la tradition véridique des origines de l'univers et d'altérer la croyance en l'unité de Dieu.

La Lumière surnaturelle obscurcie déjà par tous les péchés dont avait fait justice le déluge n'éclaira plus que comme une lueur lointaine aux crépuscules d'hiver, la terre coupable. Dieu ne se manifesta plus qu'au peuple qu'il s'était choisi. Les Hébreux seuls marchaient encore dans sa clarté et le polythéisme triomphant environnait de toutes parts le peuple élu d'une muraille de ténèbre.

Instrument du péché d'Adam, la nature avait été maudite avec lui ; instrument du péché de Babel, l'architecture fut frappée, elle aussi, de la malédiction divine.

Tandis que des temples s'édifiaient à la gloire des faux dieux sur tous les points du monde habité, le vrai Dieu seul n'eût pas de temple.

Ayant bravé la vérité, l'art glorifia le mensonge !

Quelqu'un d'irréfléchi tirerait peut être argument de mes propres paroles pour infirmer ce qu'ici même j'ai entrepris de démontrer et me ferait l'objection selon lui péremptoire : « Comment, devant ces faits que l'histoire reconnaît et que vous admettez pouvez-vous encore prétendre que « l origine de l'architecture est religieuse ? »

A celui-là je répondrais :

« Loin de donner un démenti à ma thèse ces faits la corroborent avec une évidence complète et sans réplique :

En dépit de toutes les déformations que subissaient alors parmi les hommes la vérité originelle et le concept du divin, n'était-ce pas toujours, erronée, mais vivace, la croyance religieuse en la divinité qui bâtissait les temples de l'Assyrie, de la Médie et de l'Hellade, comme plus tard et jusqu'à nos jours les pagodes de l'Inde et celles de la Chine ?

N'était-ce pas toujours la hantise de l'impénétrable au-delà qui peuplait de symboles religieux la terre des Pharaons inhospitalière au vrai Dieu ?

Au XIXe siècle revient l'honneur d'avoir ressuscité, pour le plus grand profit de la Vérité et de l'Art dans l'avenir, ces merveilles architecturales et religieuses d'un passé si lointain, et de nous avoir par là révélé à quelle beauté multiple et fastueuse l'universelle croyance en la divinité éleva le génie des architectes d'Orient dans les créations de leur art.

Comme chaque nation depuis Babel possédait sa langue et sa religion nationale, chaque nation posséda son style en architecture.

Car les dogmes particuliers et les rites propres à chacune de ces religions, inspirèrent diversement les architectes des siècles



CARTON POUR UN ENCADREMENT DE FOYER EN SGRAFFITO EXÉCUTÉ DANS L'HABITATION DE DE M. R., RUE DE LA LOI, 128.

ADOLPHE CRESPIN.

païens, pour qui l'idée religieuse était la première, si pas l'unique inspiratrice.

Il ne faut pas s'étonner si les palais des rois et tous les autres édifices du passé s'offrent à l'examen de l'archéologue moderne avec un aspect de grandeur cultuel pareil à celui des temples élevés aux dieux du pays.

Mandataires et descendants de ces dieux mêmes aux yeux de la crédulité populaire, les potentats orientaux s'environnaient d'ailleurs d'un tel appareil cérémonial que la majesté de leur règne inspirait aux constructeurs de ces palais une architecture identique en sa magnificence à celle qu'inspirait à leur foi la majesté même des dieux.

Pour quiconque n'est pas totalement ignorant de l'histoire de l'antiquité, c'est donc un fait indéniable que la croyance religieuse en la divinité fut la cause primordiale, et la source véritable des architectures païennes comme elle le fut aussi de tous les autres arts, source dont l'eau sans doute avait perdu depuis Babel sa limpidité édénique, source qui ne réflétait plus la pureté du ciel, mais qui, malgré les boues morbides des idolâtries monstrueuses sut pourtant fertiliser la terre durant des siècles au point d'y faire fleurir tant de styles merveilleux !

Revenons maintenant au peuple d'Israël.

« Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu et la parfaite uniformité qu'il demandait dans son culte, dit Bossuet (1), Moïse répète souvent que, dans la terre promise, ce Dieu unique choisirait un lieu dans lequel seul se feraient les fêtes, les sacrifices et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, durant que le peuple errait dans le désert, Moïse construisit le Tabernacle, temple portatif, où les enfants d'Israël présenteraient leurs vœux au Dieu qui avait fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignait pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux et de les conduire..... Ainsi. « L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposait sur les chérubins, et où les deux tables du Décalogue étaient gardées n'avaient pas de place fixe..... Mais. « Quand David eût défait tous ses ennemis et qu'il eût poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin ; et sur la même montagne où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange, il désigna par ordre de Dieu, le lieu du temple.

Il en fit tous les dessins ; il en amassa les riches et précieux matériaux ; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus. Mais ce temple qui devait être disposé par le conquérant, devait être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modèle du Tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains, de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple, fut pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le désert. Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur.

L'arche que l'homme de Dieu avait construite, fut posée dans le saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, et du ciel interdit aux hommes, jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte, Il y eut défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité du temple, Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Eglise où Dieu devait habiter comme dans son véritable temple, et du ciel où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eût bâtit son temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture était digne d'un si grand prince. Sa maison de plaisance, qu'on appela le Bois du Liban, était également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une autre décoration à Jérusalem.

Tout était grand dans ces édifices, les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi et le tribunal où il rendait sa justice ; le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages. Tout y reluisait d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiraient la majesté des rois d'Iraël. Le reste répondait à cette magnificence : les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avaient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'Orient. Le royaume était tranquille et abondant : *Tout y représentait la gloire céleste.* »

Hélas ! c'est sur ce temple magnifique, bâtit par Salomon le Sage, que devait s'exercer un jour, selon la prédiction et malgré les larmes de son Fils, la colère terrible de Dieu.

Par Titus, fils de Vespasien fut exécutée la sentence et le temple dont le voile s'était déchiré, à l'instant même où les Juifs perpétraient le crime infini du Calvaire, le temple où Dieu n'habitait plus et qu'il avait maudit, fut mangé par les flammes. La tentative insensée de sa reconstruction par Julien l'Apostat, qui voulait démentir la prophétie du Christ, la confirma plus tard par son avortement.

Du temple de Jérusalem il ne resta plus pierre sur pierre et le récit de sa splendeur est seul parvenu jusqu'à nous.

Mais lorsque l'empereur renégat tombait mortellement frappé par les armes du roi Saphor, et projetait vers le ciel le sang de sa blessure en proférant l'aveu de sa défaite, le triomphe des basiliques chrétiennes s'élevait déjà dans les airs !

(1) Bossuet. Discours sur l'histoire universelle. Deuxième partie. Suite de la religion.

Les premiers architectes chrétiens donnèrent aux églises l'aspect que l'Eglise catholique elle-même offrait alors au monde : l'aspect de la résistance et de la victoire.

Avec ses pleins cintres et ses murailles massives, qu'il avait hérité de l'art païen de Rome — dont il n'était d'ailleurs que la transfiguration baptismale, le style inspiré par la religion de Jésus, répétait admirablement l'âme de l'époque.

La jeune âme du nouveau monde chrétien était belliqueuse ; toute frisonnante encore des épopées barbares elle ne concevait la maison de Dieu que semblable à une forteresse, dressée comme un défi devant les dernières idoles.

Bientôt pourtant l'élan de la prière chrétienne exhaussa vers le ciel les tours crucifères et dès le XI[e] siècle, l'ogive remplaçant le plein cintre, porte, majestueuse et tout à la fois suppliante, la voûte des nefs ecclésiales à des hauteurs qui font songer à Dieu.

La doctrine civilisatrice du Crucifié du Calvaire s'était répandue par le monde. Le paganisme était bien mort, et les âmes chantaient, maintenant, la rédemption du genre humain et célébraient la création rachetée elle aussi par le sang divin.

Les bâtisseurs chrétiens perpétuèrent dans des chefs-d'œuvre sans pareil, cette exaltation de la foi et de la vie. Les pierres des cathédrales gothiques sont éloquentes comme les cantiques du ciel, les pierres ont des voix et semblent clamer par dessus les prosternements des foules les adorations, les espoirs et les allégresses des âmes.

Les pierres des cathédrales gothiques sont vivantes, les pierres palpitent comme des cœurs humains et les mêmes vérités éternelles sont gravées dans les cœurs des hommes et dans les pierres des cathédrales.

Les polychromies des églises sont plus opulentes de tons que les fresques les plus superbes des temples d'Orient, et les symboles mystiques que ces polychromies représentent surpassent les symboliques païennes de toute la supériorité poétique des dogmes et des mystères chrétiens.

La tradition, la Bible et l'Evangile, les rites somptueux du culte catholique et les ineffables légendes des grands héroïsmes chrétiens, telle est la mine inépuisable où peintres et sculpteurs puiseront désormais les sujets de leurs œuvres.

Mais il est cependant une autre source encore, inépuisable aussi celle-là, où ira s'abreuver, et fréquemment, leur art : .

Avec autant de grâce ingénue, de fraîcheur et de joie vivante qu'ils surent mettre de douleurs sublimes dans les flagellations et les crucifiements, et de réalisme brutal dans les supplices des martyrs et les grimaces hideuses des démons, les artistes du moyen âge surent interpréter la création de Dieu.

Toute une végétation luxuriante et fleurie, peuplée de bêtes et d'oiseaux monte le long des murs et des pilliers, s'épanouit aux chapiteaux et suit jusqu'au sommet le geste adorant des voussoirs.

L'église entière s'anime ainsi, remémorant au visiteur ému l'Eden d'où fut banni l'Adam coupable, mais que la miséricorde du Père rouvrira pour les hommes après la fin des siècles, grâce au sang de l'Adam nouveau. Et voici que tout un art merveilleux, un art jusqu'alors inconnu, l'art du vitrail, a pris naissance dans les églises catholiques.

O ! les verrières du moyen âge et leurs prismes éblouissants comme des bouquets de lumière fait avec des joyaux fleuris.

Ce qui apparaît encore admirable en ces siècles d'art et de foi, c'est comment les architectes surent conserver aux cloîtres, aux habitations particulières et aux autres monuments leur caractère propre sans pourtant leur ôter cette grandeur mystique en si complète harmonie avec l'âme contemporaine, toujours lumineuse des clartés célestes jusque dans les moindres soucis de la vie.

Taine lui même le reconnaît : « On dirait que les âmes du moyen âge veulent atteindre en même temps, écrit-il, l'infini dans la grandeur et l'infini dans la petitesse. »

C'est que les âmes du moyen âge se remémoraient eux, l'Artiste Infini qui apparaît aussi grand quand il donne la vie aux insectes les plus infimes, que quand il jette dans l'espace des mondes innombrables.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où la foi de ce moyen âge périclita sous l'action dissolvante et néfaste des hérésies.

Car les hérésies et les satanismes dans l'ombre, avaient inoculé leur virus fidéicide aux générations catholiques et tenté, à plusieurs reprises, la restauration des cultes païens.

Les Albigeois, les Cathares et les Patarins, les partisans de Tanclulin, les partisans de

Jean Huss, de Jean Ziska et de Wicleff, autant de foules à l'assaut de la cité de Dieu! autant de brèches qui permettront un jour aux lettrés de Pizance chassés vers l'Occident chrétien par les armes de Mahomet II, d'y faire pénétrer l'engouement en faveur de l'antiquité romano-grecque et d'y perpétuer le triomphe des reconstitutions païennes, quinze siècles après le Golgotta !

De la décadence gothique, M. Léon Souguenet a retracé en son exorde sur le Paradis de Van Eyck un très véridique tableau :

« La Grèce et l'Italie, écrit-il, vont reconquérir l'Europe, imposeront le culte des formes à ceux qui avaient le culte des idées. C'est le retour triomphal des dieux de l'Olympe, des rayonnants mensonges qui renouvelleront leurs efforts charmants pour draper de joie la laideur des réalités. L'exode commence.

Le temps de la foi splendide et simple s'éloigne.

Tours et flèches ne jaillissent plus d'un jet, ce n'est plus l'indication sublime de la flèche érigée au croisement des nefs, au-dessous de l'autel, ou le geste de mains jointes du clocher dominant le portail. Comme l'inspiration va par saccades, la tour monte par plates-formes successives. Telle flèche petite du XI[e] siècle, indique un point plus haut de l'azur que telle tour altière du XV[me].

Ailleurs l'art se sent blessé, mais veut encore prier.

Pourtant les lances, aux cieux dardées, des fenêtres s'émoussent ; les rosaces ne sertissent plus un soleil de pierreries, mais des dessins bizarres que créa le caprice ou la rêverie d'artistes fatigués et non la foi aveuglante. *Le nombre trois disparaît ;* le flamboyant a des aspirations découragées. Du sommet des voûtes ogivales, au point suprême de l'angle, là où l'artiste de jadis captait un peu de l'infini, descend un pendentif. C'est une retombée vers la terre à l'instant le plus divin de l'oraison. C'est toute l'explosion criante d'une âme qui s'affaise. »

L'architecture, qui succombait ainsi devant le renouveau des formes de l'antique, avait atteint, durant des siècles, à une expression si parfaite, si complète et si haute, de l'âme catholique, elle avait fait chanter par la matière si merveilleusement les louanges du Dieu Créateur, que plusieurs, maintenant, parmi ceux de ma foi, n'éprouvent que répugnance et dégoût à voir les œuvres et les chefs-d'œuvre dont l'Art est redevable à d'autres styles, nés ou régénérés, ceux-là aussi pourtant, grâce au génie chrétien !

Que l'art miraculeux du moyen âge soit désormais le style élu de l'enseignement architectural dans les pays chrétiens du Nord, voilà qui apparaît mille fois plus logique et d'un choix vraiment plus heureux que l'enseignement des vieux styles païens du Midi, pourvu, bien entendu, que les principes architectoniques de ce style du passé serve de base, en nos contrées, aux libres recherches d'un style nouveau et non pas à quelque tentative dénuée de renaissance gothique.

Car si la renaissance gothique devait succéder quelque jour à la renaissance païenne, la routine, ce jour-là, n'aurait fait que changer de roue

Pour les styles comme pour les idées, la loi ne sait pas la pitié, et tout se transforme ici-bas, tout se modifie sur la terre. C'est la condition de la vie. De sa rigueur universelle, la loi n'excepte pas ni l'art ni la beauté. La Vérité elle-même, immuable en ses dogmes, progresse incessamment en élevant, toujours par des dogmes nouveaux, le phare illuminé de la Révélation.

Et ceux-là sont stériles, aveugles et injustes qui se dépensent de la sorte en très vaines lamentations sur les ruines d'un passé, quelque glorieux qu'il fut.

L'Eglise, qui avait transfiguré le style païen de Rome aux premiers jours de sa victoire, s'empara des formes païennes de la Renaissance pour mieux glorifier devant le siècle épris de ces formes païennes, les mystères, le Christ et les saints. Sans doute l'absence de science archéologique fit commettre dans le Nord, par les artistes et les ouvriers de la Renaissance, d'irréparables profanations. Mais le crucifix de Van Dyck qu'on admire au Musée d'Anvers, et l'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël en sont-ils moins chrétiens et moins admirables à cause de cela? Et l'Eglise catholique n'est-elle pas en droit de revendiquer la plus grande part dans la beauté de ces chefs-d'œuvre dont elle inspira les sujets ?

Ces artistes furent tellement puissants que leur personnalité se révolte et se manifeste sans cesse dans leurs travaux, en dépit de la volonté qui s'abuse et veut astreindre l'imagination à la copie des formes grecques. Mais

pour les artistes plus nombreux dont le talent ne posséda pas la puissance dominatrice de ces génies, la Renaissance, sans doute, fut autrement néfaste et pas mortelle, hélas !

Né de la religion des peuples, sous ceux d'Athènes et de Rome, les styles païens avaient là-bas, avant la venue du Christ-Dieu, une incontestable beauté.

Mais transplanté, quinze siècles après sa venue, de l'Orient ensoleillé sous le ciel nuageux du Nord et dans un sol tout imprégné du sang chrétien, non plus jailli du cerveau de l'artiste, mais cultivé par la volonté des archéologues, ces styles sont devenus, depuis Michel-Ange, le grotesque anachronisme qui fait la honte d'aujourd'hui.

Les temples que les sauvages les plus abrutis construisent à leurs fétiches révèlent un sens esthétique incontestablement plus élevé que les « temples » construits par le protestantisme, et les froides géométries des temples païens d'Athènes sont autrement grandioses que ces salles de conférences désespérément nues et dépourvues de toute architecture, c'est-à-dire dépourvues de tout reflet de Dieu, où un monsieur quelconque en redingote noire, où un monsieur quelconque qui n'a reçu sa mission de personne, se permet d'interpréter selon les lumières de son intelligence personnelle les paroles éternelles de celui qu'il appelle encore Christ, mais sans nous affirmer si ce Christ est seulement un grand prophète ou s'il est vraiment Dieu.

« Le protestantisme a abandonné l'imagination de l'homme. Il n'a pas permis au Dieu Rédempteur de s'en emparer. Il a oublié que le Dieu Créateur avait fait les couchers de soleil et avait chargé les nuits resplendissantes de dire à l'homme un mot de sa splendeur » (1).

Le protestantisme, en effet, n'est pas une religion, mais la négation des dogmes fondamentaux de la vraie religion. Et c'est pourquoi, en architecture, il n'a produit que le néant.

Or, à la fin du XVIII[e] siècle, ce « siècle du protestantisme sans la Bible » et le plus petit de tous les siècles, pleine de ces lourdes conceptions païennes qu'elle avait fait renaître, l'Europe estima qu'elle avait atteint l'âge de la raison ; l'Europe déifia cette raison et voulut lui faire fête.

Elle la fêta, en effet.

(1) Hello. *L'Homme.*

Messieurs ! vous connaissez la fête, vous connaissez le décors et la saturnale, vous connaissez les sacrifices humains célébrés sans nombre en son honneur sur l'autel de la guillotine... Passons !

Passons !... mais souvenons-nous que le philosophisme voltairien acheva, contre la beauté, la conspiration protestante, et que c'est lui qui a livré aux fureurs du sansculotisme les chefs-d'œuvre de l'art chrétien !

Le temps, qui n'épargne rien, semble avoir épargné pourtant leurs débris sacro-saints de ces profanations inéluctables, et la création s'est complue à revêtir de la beauté de ses verdures et de ses fleurs les ruines des abbayes et des églises saccagées par les brutes sanglantes des révolutions !

Nous qui assistons, à présent, au déclin du XIX[e] siècle, nous avons devant nous, accusateur et sans réplique, l'ouvrage abominable de tant d'impiété.

Ce siècle qui fut élevé selon les principes athées de 1793, à quelle architecture a-t-il donné naissance ? Quel style nouveau a-t-il donc fait fleurir ? Quels monuments sont les chefs-d'œuvre qu'il a bâti pour révéler à l'émerveillement de l'avenir les aspirations de son âme et la puissance de son génie ?

A ces questions, Messieurs, je n'ai pas à répondre, la réponse c'est la ville moderne, la réponse est autour de vous.

Non content d'être le siècle nul, improductif et mort au point de vue des arts architecturaux, le XIX[e] inventa, plus redoutable et plus détestable, oh ! bien plus ! que la rage saccageante des émeutes populaires, le « vandalisme pacifique ».

C'est contre ce « vandalisme pacifique » que dans une lettre fameuse à Victor Hugo, le comte de Montalembert s'insurgea avec toute la véhémence de son ardent amour de l'art et de la foi, que ce vandalisme outrageait :

« Tout le monde doit reconnaître, s'écria-t-il, que le vandalisme moderne se divise en deux espèces bien différentes dans leurs motifs, mais dont les résultats sont également désastreux.

» On peut les désigner sous le nom de *vandalisme destructeur* et de *vandalisme restaurateur.* »

1. *Vandalisme destructeur*

Première catégorie : La liste civile et le gouvernenent.

Deuxième catégorie : Les maires et les conseils municipaux.

Troisième catégorie : Les propriétaires.

Quatrième catégorie : Les conseils de fabrique et les curés.

En cinquième lieu et à une très grande distance des précédents : l'émeute.

II. *Vandalisme restaurateur*

Première catégorie : Le clergé et les conseils de fabrique.

Deuxième catégorie : Le gouvernement.

Troisième catégorie : Les conseils municipaux.

Quatrième catégorie : Les propriétaires.

L'émeute a au moins l'avantage de ne rien « restaurer ».

Et Montalembert ajoutait :

« Que les gouvernements et les municipalités traitent brutalement les monuments que le malheur des temps leur a livré, et inscrivent là comme ailleurs, l'histoire de leur incapacité profonde, cela n'a rien ni de surprenant ni d'inconséquent avec le reste de leur déportement.

» On en gémit, on s'en indigne, mais on n'en est point, grâce au ciel, responsable, tandis que voir l'église s'associer avec une persévérance si cruelle au triomphe du joug anti-chrétien qui date de l'époque où elle-même a été dépossédée peu à peu de sa popularité et de sa puissance; la voir renier les inimitables inspirations du symbolisme des âges catholiques pour introniser dans les basiliques les pastiches d'un paganisme réchauffé et bâtard, la voir enfin chercher à cacher sa noble pauvreté, ses plaies glorieuses sous d'absurdes replâtrages, c'est un spectacle fait pour navrer une âme qui veut le catholicisme dans sa sublime et antique intégrité, le catholicisme roi de l'imagination, comme de la prière, de l'art comme de l'intelligence ! »

Il y a trois quarts de siècle que le comte de Montalembert criait ainsi son indignation au nom de la Beauté qu'il savait en péril; il y a trois quarts de siècle de cela et les vandales détruisent et « restaurent » toujours !

Mais le paganisme des derniers siècles n'a pas arrêté là sa besogne anti-artistique.

GEORGES RAMAEKERS.

(A continuer).

Chanson d'aimer

NOS RÊVES

Le soir superbe et doux,
Le beau soir plein de rêves,
Le soir descend sur nous.
Et nos rêves se lèvent
Avec les chansons brèves
Des gais grillons
Dans les sillons.

Nos rêves sont très vagues,
Comme le brouillard clair
Qui s'élève en le vague
Calme et berceur de l'air.
Nos rêves chantent l'air
Que dit la brise
Aux feuilles grises.

Comme en les myosotis
Tous bleus auprès de l'onde
Nos rêves sont jolis,
Nos rêves, oh! ma blonde,
Sont les plus beaux du monde,
Nos rêves bleus
Comme tes yeux.

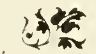
TES YEUX

Ma belle infiniment douce,
L'eau claire sur la mousse
A de moins beaux reflets
Que tes yeux de rieuse,
Que tes yeux si gais
Aux clartés merveilleuses.

Tes jolis yeux, tes yeux
Sont le reflet des cieux,
Quand le matin d'or pâle,
Comme un sourire doux,
Apparaît clair et pâle
En de grands contours flous.

Et quand vers moi tu lèves
Tes jolis yeux de rêves,
Tes yeux, tes yeux chantants
Sont comme deux étoiles
D'une nuit de printemps...
— De joie mon cœur s'étoile. —

JEAN DRÈVE.



Corporation d'Architecture

ET D'ART APPIQUÉ

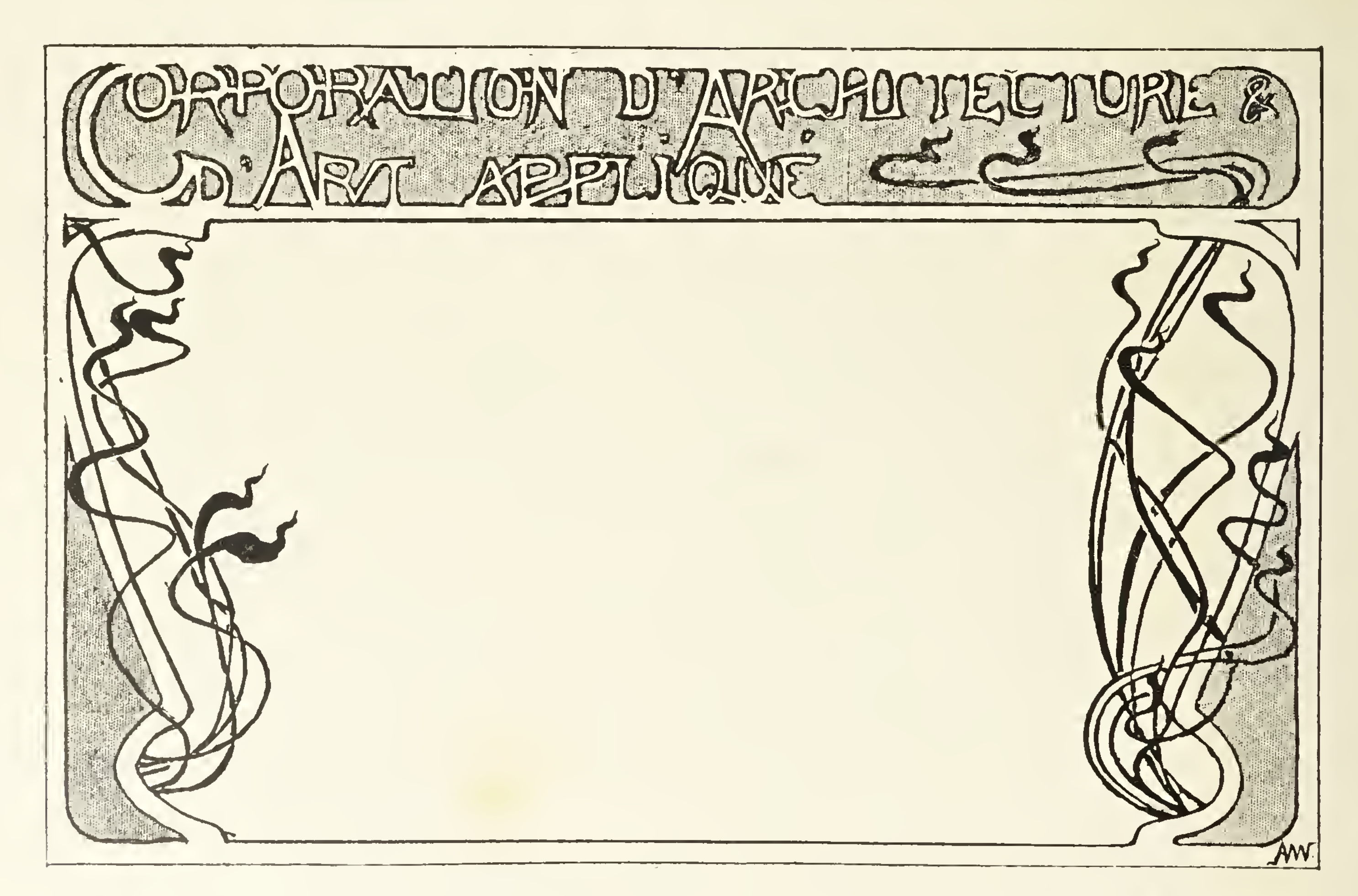
ALORS que le XIXe siècle, ce grand zéro pour l'Architecture et l'Art appliqué, ce siècle d'une nullité complète, en est arrivé à ses derniers ans, un nouveau mouvement artistique se dessine clairement. Devant le déplorable état dans lequel languit l'Architecture contemporaine, des hommes de talent ont été pris d'un haut-le-cœur bien compréhensible, et nous pouvons suivre, sans même sortir de notre petit pays, les intéressantes phases de la résurrection de l'Architecture.

Nous voyons Horta, Hankar, Govaerts et bien d'autres encore, sortir de la funeste ornière de la compilation pour créer des œuvres absolument personnelles. Ce mouvement régénérateur s'accuse de plus en plus. Bon nombre de jeunes gens, une génération future d'architectes, s'engagent courageusement dans cette voie nouvelle et marchent bravement sur les traces des audacieux pionniers de l'art dont nous venons de citer trois noms.

Animés d'un noble enthousiasme, quelques-uns de ces jeunes architectes viennent de former dans notre ville un cercle sous le nom de « Corporation d'Architecture et d'Art appliqué ». Ceux-ci se sont posés cette question : Qu'ont fait les architectes de nos jours ? N'ont-ils pas été uniquement l'écho (et parfois quel écho !) de nos ancêtres ?

Sans scrupule aucun, ne se sont-ils pas contentés de copier, de mêler tout ce qu'avait produit des siècles de gloire et de personnalité ?

L'Antique, le Gothique, les Renaissances française, flamande et italienne ont été les proies sur lesquelles se sont jetés avidement les architectes de ce siècle et, sans se donner la peine de créer eux-mêmes, ont reproduit ce que d'autres avaient conçu. Et



CARTE DE CONVOCATION — ARMAND VAN WAESBERGHE

ces plagiaires ont élevé, à part quelques exceptions, ces pots-pourris architecturaux, ces ramassis de tous les styles qui enlèvent à nos villes tout leur cachet.

Les membres de la Corporation se basant sur ce principe : Il n'y a pas d'art sans personnalité, ont résolu d'abandonner les règles du convenu.

Tout en professant une grande admiration pour les styles passés et pour les artistes pleins de personnalité qui les créèrent, ces jeunes enthousiastes dédaignent de reproduire les chefs-d'œuvre d'antan.

Ils veulent faire de l'architecture et non de l'archéologie, ils veulent être des artistes et non des fureteurs de vieux bouquins. La nature éternellement belle est leur unique modèle, leur unique source d'inspiration.

Cette immuable beauté leur présente ces lignes pleines d'élégances, ces lignes gracieusement courbées qui forment en quelque sorte la base de cet art nouveau, car la ligne n'est-elle pas la dominante de toute œuvre d'art ?

Les nouvelles découvertes industrielles semblent leur venir en aide pour la mise en œuvre de leur projet.

Le fer, l'acier, avec leur résistance inconcevable, seront asservis à leur audace, les glaces immenses et de formes variées, laisseront entrer la lumière et, par conséquent, la joie dans leurs bâtisses que décoreront des produits nouveaux.

Tout sera bouleversé : la disposition intérieure, la décoration, les meubles, tout recevra l'empreinte des idées nouvelles. Voilà ce qu'espère en grande partie la jeunesse artistique et voilà surtout ce que se promettent les membres de la « Corporation d'Architecture et d'Art appliqué. »

Mais combien de temps devront-ils lutter encore contre les idées dix-huit cent trentièmes ?

Le bon proprio, le propriétaire non artiste, ne veut-il pas à tout prix son salon toujours Louis XV et sa salle à manger éternellement flamande ?

L'architecte actuel ne luttera-t-il pas désespérément contre les idées nouvelles qui annulent les poncifs qu'il livre continuellement au mauvais goût du public.

Néanmoins les membres de la Corporation ont foi dans l'avenir, foi que nous partageons entièrement. Il est impossible qu'on se contente à jamais de ces répétitions des temps anciens, il est impossible que l'Architecture, ce bel et grand art, ne regagne sa splendeur de jadis.

POLAM.



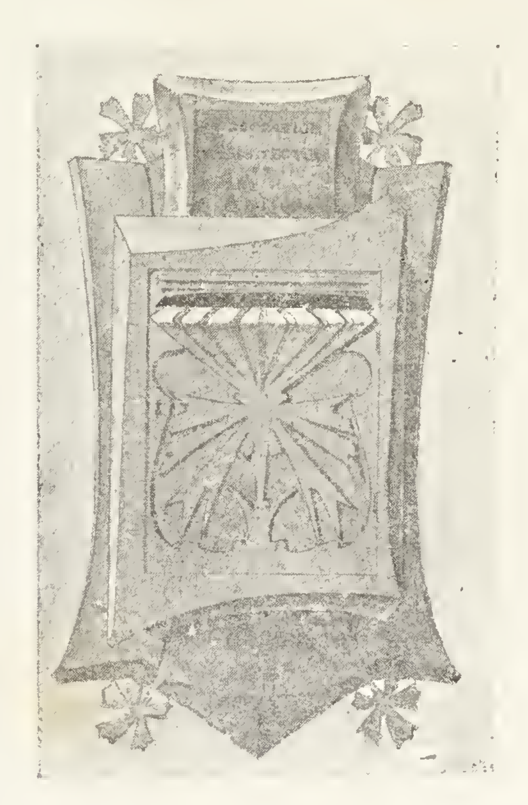
Concours de boîtes aux lettres

La « Corporation d'architecture », en même temps que son intéressant concours de couverture, dont il vient d'être parlé, proposait à ses membres un concours de projets de boîtes aux lettres, dont un à faire exécuter pour son utilité propre.

Ce concours a donné d'excellents résultats; les concurrents, MM. Hols, Strauven, Bochoms, Van Waesberghe, Hamesse et Seldrayers, ces derniers en collaboration, présentent des projets déjà remarquables par la diversité de composition, l'originalité. En effet, les concurrents ne s'étant basé sur aucun principe vieillement établi, ne se sont rencontrés en rien, résultat déjà appréciable et bien en faveur de l'art nouveau.

Certes et quoique l'objet mis au concours semble d'importance secondaire, ceci est un indice excellent de vitalité.

M. Hols nous présente un projet aux lignes



BOITE AUX LETTRES — WILLEM HOLS

souples et gracieuses, harmonieuses et logiques. L'aspect général est des plus heureux.

L'auteur a bien compris qu'il n'y avait pas lieu ici de se laisser emporter par l'imagination; il a fait simple et a su répondre parfaitement à ce qu'on était en droit d'attendre.

Le projet de M. Hols sera exécuté.

M. Strauven s'est surtout préoccupé du point de vue constructif. Disons, entre parenthèses, que ceci n'est pas toujours assez présent à l'esprit de nos jeunes architectes.

La vue de côté est parfaite, à ce point de vue. M. Strauven est d'ailleurs le seul qui se soit assez préoccupé de ce point, pourtant de première utilité.

M. Bochoms présente deux projets très originaux, parfaitement compris également au point de vue constructif. Un peu de lourdeur — aux coins particulièrement — serait à reprocher.

La ferrure, très sobre, nous plaît. Nous aimons moins les montants qui sont pourtant très heureusement enlacés à la base.

M. Van Waesberghe, a qui nous devons déjà le dessin de notre couverture nous donne un joli projet, avec le motif de papier peint que nous reproduisons comme fond.

On remarquera la gracieuse stylisation des iris, comme aussi la souplesse des ferrures et des lignes en général

M. Seldrayers donne un bon projet à exécuter en chêne clair et en bois laqué vert.

Une heureuse harmonie des teintes est ainsi obtenue.

Enfin, MM. Hamesse et Seldrayers présentent en collaboration 3 projets. Ils nous ont semblé hâtifs et, par conséquent, peu étudiés.

Même remarque pour le projet présenté par M. Hamesse seul; une jolie courbe de ligne pourtant. P. R.

Notes sur l'ameublement

Bien peu se préoccupent de la belle rénovation d'art qu'il y aurait à tenter dans l'ameublement. Considéré souvent comme chose secondaire dans l'architecture, l'ameublement est négligé, mis à part; à peine s'il entre en ligne de compte, lorsqu'il s'agit de composer l'intérieur, ce



BOITE AUX LETTRES — ARMAND VAN WAESBERGHE

qui produit, au point de vue esthétique, des effets déplorables.

Bruxelles et Liége sont à peu près les seules villes où l'on marche dans la voie du progrès, si intéressant cependant pour toute personne qui s'occupe de notre art.

Il y a quelque années encore, l'ameublement était livré à un abandon sans goût, dénué de toute recherche artistique et sous la dépendance malheureuse de marchands et



MAISON BOULEVARD BISCHOFFSHEIM, 5,
A BRUXELLES.

LÉON GOVAERTS.

de camelots incapables, qui, n'ayant aucune notion des idées artistiques que l'on peut réaliser dans un intérieur, mêlaient les styles, les époques, reproduisaient d'une façon absurde les jolis modèles que nous ont légués les anciens. Incapables de comprendre ces époques, voire même de les imiter, nous nous demandons actuellement quelles idées de productions nouvelles pouvaient fournir de pareils cerveaux de boutiquiers.

Beaucoup de clients, à notre époque, s'occupent de leur propre intérieur, alors que celui-ci devrait être étudié par une personne compétente, qui, laissée absolument libre de composer, d'après les idées émises par le client, arriverait à satisfaire celui-ci, tout en produisant une harmonie d'ensemble qui plaise aux yeux et ne nuise en rien au confort.

Certaines personnes vont chez un marchand de meubles quelconque, y choisissent quelques modèles, se rendent ensuite chez le décorateur, qui, se heurtant à une cacophonie de goûts et de teintes, se voit incapable de composer quoi que ce soit.

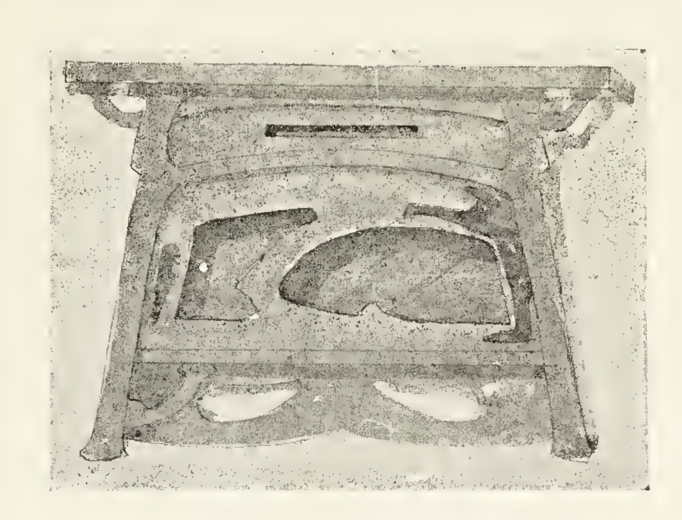
Nous voyons apparaître heureusement l'aurore d'un jour nouveau! Un mouvement se produit, s'accentue de jour en jour, instruit le client lui-même, qui finit par comprendre, oh! miracle, qu'on peut faire somptueux et riche sans faire nécessairement laid et qu'avec de médiocres ressources on fera plus beau maintenant, qu'auparavant en prodiguant sans compter. Je conseillerais volontiers à certains tapissiers de vendre du meuble sans s'occuper d'ameublement proprement dit, car ils se heurteront bientôt aux exigences de l'ère nouvelle, qui s'annonce et s'accentue toujours.

Il est à remarquer aussi que beaucoup d'architectes connaissent peu les règles à observer pour préparer un intérieur confortable et artistique à l'habitation. A mon avis, il doit être intime et conforme aux idées, aux goûts et aux mœurs de son destinataire. Le plus souvent possible, s'il y a lieu, il doit être préparé pour les occupations de l'habitant, ce qui a été rarement observé en ces derniers temps.

Voici la chambre à coucher, par exemple: où rien ne doit exhorter au plaisir, au travail; l'ensemble invitera au repos; le sommeil ou la nuit y seront représentés d'une nuance originalement symbolisée. Là je supprimerais ces abominables chiffons de mauvais goût qui, en réalité, nuisent à l'hygiène de nos appartements. L'espace qu'ils occupent serait plus utilement remplacé par l'air, si nécessaire et si rare dans nos grandes villes.

Laissons ces ramasse-poussière malsains et utilisons l'argent qui y fut autrefois destiné à l'exécution de l'ameublement et à la décoration artistique des choses environnantes.

Certains architectes construisent de ces habitations banales, où les places carrées se représentent à chaque étage, n'ayant aucune destination précise ou possible et se terminant toutes par l'éternel plafond. Dans de pareilles conditions, il est évident que l'on ne pourra introduire que difficilement, peut-être jamais, un effet artistique quelconque.



BOITE AUX LETTRES — LÉON BOCHOMS

En province surtout, tout le monde se mêle d'architecture : l'entrepreneur, le maçon, certains employés mêmes. Ici encore le client s'est habitué à se charger de la commande des travaux nécessaires à la disposition intérieure.

Pour combattre le mauvais goût et les chaos malsains de fantaisies burlesques, nous avons heureusement, en Belgique, de grands architectes, qui comprennent la décoration intérieure en l'appropriant aux mœurs de notre époque et aux nécessités de nos occupations journalières.

MM. Horta, Hankar, Serrurier-Bovy et beaucoup d'autres encore, s'en occupent depuis quelques années et ont déjà obtenu chacun des effets très étonnants et qui, je l'espère, aideront à constituer un art nouveau qui sera essentiellement local.

Tous les arts puisent leur caractère en ne s'écartant jamais du principe qui les subjugue,

à l'inspiration dans la nature, et c'est chez elle que nous trouverons, j'en suis sûr, les éléments les plus sains, les plus vrais, qui nous mèneront toujours à un résultat esthétique.

LÉON BOCHOMS.



Concours pour la construction d'une école à Etterbeek

Ce concours a donné un résultat déplorable tant au point de vue des façades que des plans de la plupart des projets. Le projet primé, d'une renaissance soi-disant flamande, est d'une valeur médiocre. Les façades déplaisent à tout homme de goût, parce qu'elles ne sont point de style pur, les plans sont peu logiques; des classes éclairées à deux mètres d'un mur de clôture ! Pas de préau couvert alors qu'il n'existe aucune salle à Etterbeek pouvant convenir pour distributions de prix aux élèves des écoles communales. Dans l'axe d'une des façades s'élève piteusement un pignon maigre. Dans quel vieux bouquin a-t-on été décalquer ce morceau d'architecture baroque ?

L'un des auteurs (ils sont deux) de ce projet, est un ancien prix de Rome! Huit années d'études à l'académie et trois années de promenades dans la ville éternelle ont suffit pour produire ce chef-d'œuvre d'école qui sera bientôt élevé à Etterbeek.

2e prime : Projet de M. Low. Jolie façade. Nous regrettons de devoir constater que M. Low ne se lance pas dans le mouvement « ferme ».

2e prime : Projet de M. Van Beesen. Façade bien simple. Plans très logiques.

3e prime : (Charlemagne). Façade naïve. Bon à exécuter dans une boîte de construction à l'usage des enfants.

3e prime : (Orientation). Jolie façade. Plans bien étudiés

Clio. Belle façade. Plans assez défectueux.

Vos. Façades d'une naïveté désolante.

Union. Façades peu esthétiques. Plans bien compris.

(A) dans un rond. Bonnes façades classiques. Plans pratiques.

Hygiène et confort. Façades assez bien. Classes éclairées des deux côtés.

Progrès. Façades naïves surmontées d'un immense drapeau national.

Excelsior. Pas si excelsior que cela. Façades assez nulles et plans peu commodes.

(C) dans un rond. Façades trop uniformes. Ce projet est rendu avec art et l'aquarelle est d'un coloris superbe.

Lumière. Enfin, voici un projet conçu par un jeune, dédaignant de s'envelopper dans la poussière des vieux bouquins. Les façades, d'une composition assez simple, produisent un certain effet d'élégance. Plans assez bien. Classes éclairées des deux côtés.

Pour la commune. Même auteur que pour le projet précédent. Façades d'une composition originale, un peu inspirées de l'architecture de M Horta, dont M. Gustave Strauven, auteurs des projets portant pour devises : « Lumière » et « Pour la commune », est élève. Les plans sont très bien compris, avec préau couvert, escaliers placés dans le fond du préau et recevant ainsi un éclairage parfait. Au premier étage, les galeries servent de dégagement, celles-ci pourraient être avantageusement utilisées en cas de fêtes.

A. V. W.



Les Égyptiens élevaient des temples au bœuf Apis, les Hébreux au Veau d'or, les Grecs à Jupiter, Appolon et Vénus. Les Romains érigèrent le Capitole.

Oh ! Belgique soit fière ! une de tes villes les plus importantes a vu surgir un temple élevé à l'art, cette fois !

L'ange qui préside aux destinées des choses avait marqué cette place pour faire fleurir dans un coin ignoré toutes les beautés de l'idéal. Verviers a son temple de l'art.

L'œuvre est enfin enfantée. Considérons l'ensemble du bâtiment. L'harmonie qui s'en dégage impose à l'âme.

De même que l'on enduit à la campagne les réservoirs d'une couche de ciment pour les rendre imperméables, nous voyons ici une couche de même matière voiler aux yeux des indiscrets l'architecture éternellement cachée de ce temple monumental.

Aussi, si les favoris de l'art s'avisent de venir un jour à Verviers pour contempler l'édifice en question, nous leur conseillons fort d'emporter avec eux un télescope, afin de pouvoir découvrir à travers ce plâtrage les lignes majestueuses du monument.



COUVERTURE DE LIVRE — ELIE ROIDOT



Les Livres

AUBES ET CRÉPUSCULES. — Prosper Roidot. (Collection de *la Lutte.*) — Editeurs : *Société Belge de librairie. — Office de publicité.*

Beau bouquin, titre et frontispice d'Elie Roidot — Belle couverture et surtout délicieux frontispice.

Comme l'artiste a bien compris son frère poète, comme son aube est bien jeune, douce et un peu mélancolique ; son crépuscule triste et si las.

Ah, ce vague, cette tristesse calme et résignée, tous ces rêves en blancs et en bleus, tous les espoirs et toutes les déceptions du poète, comme ils sont chantés dans son livre, tous ces sentiments subtiles, tristesses voilées en symboles vagues, comme lorsqu'il nous dit son cœur lassé, car c'est bien son cœur qu'il chante dans l'*Heure triste.*

Cependant la pendule est même toujours.
Elle dresse comme jadis,
Sa longue caisse à souvenirs.
Son cadran regarde toujours
A travers les carreaux poussiéreux
Les forêts lointaines et les horizons bleus,
Mais l'âme est partie,
Avec le dernier tintement,
Avec le dernier rêve.

Surtout son liminaire d'une mélancolie infinie et d'une si douce tristesse, presque sanglot...

« Comme en les pétales épars d'une naïve fleur des bois, l'on rêve parfois à toute la forêt aimée, j'ai rêvé à tant de choses fanées, douces et lointaines, à tant d'espoirs flétris, à tant, tant de songes vivants ou ensevelis en la fleur pure de l'aube en celle fanée du crépuscule. »

Prosper Roidot à su rythmer le vers libre avec un dilletentisme qui est presque un défi aux anti-verlibristes ainsi dans sa *chanson* légère et invoquant par son rythme la chanson naïve de la flûte...

Des gouttes de cristal
Tombent de la flûte,
Berger naïf,
Et parmi les ifs
De la montagne brute
S'envolent pâles,
Ou claires,
Et légères,
Tombent et s'envolent,
Folles...
Ou graves ou d'or,
Berger naïf, chante encor.

Son verger, d'un beau rythme, a toujours cette mélancolie du rêve :

Fleuris le verger de ton âme
Fleuris le rire de tes yeux
Que je croie voir une aube en flamme
Monter belle dans toi comme en les cieux. .

Cette chanson d'enfant qui évoque une ronde enfantine en sa naïveté...

Sous les pommiers
Sommes allés
Sous les pommiers
C'était très beau
Sommes allés...

Et son « Rêve simple », qui me semble être la plus belle de ses aubes et, qui dépasse en tendresse grise, en mélancolie calme, tous ces autres vers.

Ce rêve est celui du poète ; toujours le désir de pouvoir aller sans contrainte, dédaigneux des heures, dans les bois, de pouvoir aimer l'attendue, oh oui, *l'attendue*, celle qui serait de beauté idéale, presqu'immatérielle...

Mon rêve simple, mon rêve doux ?
Voici. .
En un sentier perdu sous bois,
Parmi l'ombre et les chansons,
Voir apparaître l'attendue,
La voir simple et frêle
Et belle ;
Lui voir de grands yeux clairs
Une chevelure de sainte auréolée
Sur son front pur
Et les lèvres mélancoliques.

Ses crépuscules : « A celle qui ne sait pas. » Il l'a vue ou il l'a vécue en songe, celle qui ne sait pas. Peut-être est-elle trop femme, peut-être trop rêve, et sa plainte s'exhale :

Mes rêves à celle qui ne sait pas
Sont ainsi conçus, de lourdes tristesses
Et d'espoirs vagues murmurés tout bas
En un rythme de frissons de détresse...

Et cette « heure d'aimer », ce silence qui attriste, qui fait songer, pleurer et ressouvenir, comme il souffre bien sa plainte :

Il fait doux et vague en mon cœur,
Il fait vague...

On dirait une fin d'été
Qui serait toute mouillée
Par une pluie déjà d'automne,
Il fait automne en mon cœur...

Chose naïve, bien naïve : prière du poète qui ne sait plus prier, et qui, après toutes les amertumes, cherche l'appui dans l'au delà.

Priez, bonnes, bonnes vieilles,
Pour moi qui ne sait plus,
Presque plus
Prier
Et qui voudrait tant savoir
Tant...

Quelquefois, comme dans *Vers l'aube*, il s'efforce d'être doucement joyeux, et c'est une chanson, triste quand même par ce seul désir inexhaussé de bonheur à deux, qui est presqu'une ironie.

Oh viens, allons chanter avec la vie naissante
Allons chanter avec les sources riantes
Allons nous éperdre dans les forêts...

Dans ses derniers vers, *après toutes ces chansons*, il exhale toute la tristesse de ses rêves, ses espoirs déçus, et ses espoirs nouveaux :

Il ne m'est plus resté pour soleil
Qu'une toute petite lampe
Celle de l'espoir
Qui ne s'éteint pas...

Garde-la, pauvre poète, garde ta lampe, elle brillera sans espoirs réalisés, le rêve pour le poète ne suffit-il pas, et le rêve pour lui, n'est-ce pas la vie ?

EUGÈNE HERDIES.

EN SOUVENIR. — PAUL MUSSCHE. (Collection de *la Lutte.*) — Surtout bien douce et un peu grave la dédicace de l'auteur à Georges Ramaekers.

En souvenir, oui en souvenir du clair pays de Hal, aux dévotions fermes, aux grands prés verts, aux bois si doux et aimés où l'on rêve de longues heures, en souvenir de bonnes ballades en pleins champs.

On devine en l'auteur un grand épris de la nature ; et son verbe choisi et coloré, sa phrase bien brabançonne peint délicieusement. « Mais bientôt voici la campagne, la grande plaine aux futures récoltes doucement remuees par le vent, des champs de colzas d'or et de trèfle incarnat où butinent fiévreusement les abeilles. De clairs appels de coqs se répondent dans l'air sonore et, dans les prairies grasses et fleuries de maguerites, des vaches broutent l'herbe tendre. »

Sa foi pure et forte l'auteur nous la dit en proclamant celle des pèlerins «..... la foi sublime des pèlerins éclatant en cet hymne que les générations redisent à travers le temps, saluant en Marie, pleine de grâce, mère de Dieu, sa virginale maternité ; Etoile du matin, Tour d'Ivoire ! maison d'or !

EUGÈNE HERDIES.

Livres reçus : EDGAR BAES : *Cantique de Spectres.* — EDOUARD NED : *Mon jardin fleuri.* — VIERSET : *Vers les lointains.* — PAUL JASPAR : *Du vieux, du neuf.* — GEORGES RAMAEKERS : *L'Hymnaire du printemps.*

Chronique musicale

UN MOT SUR WAGNER. — Certes, de toute œuvre musicale produite jusqu'à ce jour, celle de Wagner est celle qui a atteint le plus haut degré de perfection d'art; c'est pourquoi nous prenons Wagner comme type de l'artiste parfait. Aussi, affirmons-nous que son œuvre restera certainement immortelle, dans l'esprit des intellectuels, dans le cœur de tous ceux qui possèdent un peu de sentiment; et, surtout dans l'âme des poètes.

L'œuvre du réformateur est conçue, on le sent, d'une âme entière (chose essentielle pour une œuvre d'art); et sans préjugés de lois absurdes et fabriquées par les hommes, mais se laissant aller au libre cours de ses inspirations, qui chez lui étaient énergiques et pleines de vie. En artiste parfait il les dirigeait avec une volonté remarquable vers le plan de la conception de son idée.

Ce n'est pas une œuvre faite pour montrer que l'on connait ses règles d'harmonie; ou même qu'on les méconnaît, comme certains auteurs — parmi lesquels il y a incontestablement des hommes de science — qui perdent leur temps et leur esprit à chercher, en musique, les effets les plus burlesques et qui en arrivent à produire des œuvres incohérentes et souvent ridicules.

Il y en a tant de ces ouvriers harmonistes ! Combien de jeunes gens croient qu'on parvient, en même temps qu'à son premier prix de composition, à fournir des œuvres d'art ? Ils paraissent ignorer que sans inspiration il n'y a pas d'art et que sans âme il n'y a pas de vie, pas plus que sans idée ni volonté il n'y a *acte.*

Que de gens croyent que pour produire une œuvre d'art il suffit que la volonté mette à exécution les projets enfantés par l'idée; ou qu'il suffit d'être intelligent pour devenir artiste, et, abstraction faite de l'inspiration que l'on peut traduire, en reproduisant par n'importe quel moyen, de purs sentiments que seul possède le poète.

Pour être missionnaire de l'art (de l'art en général), il faut avant tout avoir un cœur qui sente, doublé d'une intelligence assez grande pour comprendre ce que le cœur sent, et enfin une volonté assez forte pour mettre à exécution le travail, fruit de l'intelligence qui a pour racine le cœur ou le sentiment.

Tel était Wagner, et tels doivent être tous ceux qui veulent être créateurs d'une œuvre d'art.

Il faut sentir par le cœur, pouvoir par l'intelligence et agir par la volonté

HENRY HENGE.

♣

Samedi, 22 janvier, une intéressante soirée donnée par le cercle artistique « L'aube » (section III).

Très bon programme : des œuvres de Bach, Chopin, Berlioz, Wagner, Vincent d'Indy, Schubert.

M. Arloti-Ercole nous a, comme toujours, étonné par son brio, insoucieux de sentiments; M. Schwartz a eu un jeu savant et expressif en exécutant du Schubert et du Chopin. M. Verboom a une voix bien timbrée et sympathique — de la dureté dans la diction, peut-être. Nous l'avons aimé dans le magnifique *Preislied* des *Maîtres Chanteurs.*

Enfin Mme Feltesse-Oscombre, de son admirable voix de soprano, nous a détaillé trois charmantes choses : *Printemps trouvé, à la Violette, Absence* qu'elle a dit avec un charme pénétrant et surtout une berceuse (non portée au programme) dont elle a fait une absolue

merveille de sentiments délicats, de tendresse et de sollicitude aimante.

Bonne soirée donc et de bel intérêt artistique.



Il va paraître à Berlin une publication intéressante : plusieurs mélodies pour carillon du maître J. S. Bach, mélodies recueillies par le directeur de musique de la cour de Pressau.



Une manifestation de sympathie en l'honneur de Joseph Dupont, aura lieu au mois de mai, après la clôture des concerts populaires.



A LA GRANDE HARMONIE. — Exécution à la soirée du 17 janvier, d'une œuvre de Henri Henge *(tableau mélodique)* où pleurent harmonieusement les chants du poète qui s'en va rêveur, tandis que les anges chantent pour lui leurs doux cantiques à la Vierge.

La mélodie est douce, conçue dans un sentiment de piété calme ou suppliante, comme dans la belle prière

Jésus d'anges et de Marie
En robes d'étoiles fleuries
Souriez-moi...

qui est d'une belle envolée émotionante.

De beaux passages aussi pour orgues, violons et flûtes dont les ressources, bien comprises, produisent des effets souvent délicieux.

En somme, une œuvre bonne et fertile en promesses.

P. R.



Les Revues

THE ARTIST. — Dans son numéro de janvier 1898 publie des œuvres de M. William Hyde, paysagiste de grand talent. MM. Jean Baffier, Mucha, Carabin, Fantin-Lacour, Lucien Monod, sont bien représentés dans ce numéro.

Les panneaux décoratifs de M. Patten Wilson sont traités avec vigueur et ses figures laissent une impression fort bonne.

Dans l'article consacré au « Mouvement pré-raphaéliste », à noter les œuvres de MM. J.-E. Millais, Arthur Hughes et surtout celles de Dante Gabriel Rossetti.

Remarquons encore, dans ce numéro, les dessins de MM. D. J. Cameron, Rosa Wallis.

A relever dans le numéro de février 1898 de *The Artist,* de remarquables reproductions des toiles de M. Arthur Hacker. Des illustrations de M. E. Rocher Deux panneaux décoratifs absolument beaux de Louis Rhead. Des œuvres de MM. Dammonse, Valère Bernard, Patten Wilson, Fix Massau. De jolies choses d'art appliqué dues à MM. E. Wennerberg, Alf. Wallander, P. Krohn, C. Block, S. Giöbel Co, A. Lindegren, J.-A. Hallin, M. Michelsen, G.-F. Carlman V. Christesen, G. Gandermak, A. Buli, tous artistes scandinaves.

A noter encore, dans cette livraison, des paysages de M. Wallace Rimington, des illustrations de livres de M. Laurence Housman, une couverture de revue due à M. Muchu.

MM. Rocoe, Mullins, Mary Towgood, J. Young Hunter, E.-G. Ellis, Alfred Turner, J.-S. Eland, M.-E. Thompson, B. Clemens, S. Attkin et D.-R. Claque sont bien représentés.



STUDIO. — La livraison de janvier est absolument remarquable.

Dans un article consacré au peintre Gérald Moira l'on admire de superbes planches, reproductions de quelques œuvres de ce grand artiste.

De charmantes façades et un intérieur d'un cottage dû à l'architecte de talent Arnold Mitchell.

Les dessins de ferronnerie de M. H.-S. Pepper nous semblent un peu rococo.

De belles lithographies du maître Steinlein.

Une étude remarquable de Forain.

Des œuvres de MM. J.-E. James, Max Koner, Wako Bukovac, Hans Thoma, Charles Sprague Pearce, Wilhelm Müller, Max Pietschmann, Virginie Breton, Per Husselberg, Fernand Khnopff, Alf. Wallander, A. Anderson, Mlle Bonnier, D.-Y. Cameron, H.-R. Wyse.



LA LUTTE nous donne un numéro de Noël ravissant. Un joli ex-libris sur la couverture, un délicieux croquis de Georges Ramaekers, de bons vers et de bonnes proses.

Albert Jounet : *Nativité,* des vers de belle envolée Georges Virrès : Un beau conte. Des vers de Georges Rodenbach, dont nous reproduisons ceux-ci :

Le soir tombe, prions pour les pauvres malades.
Je songe à ceux des salles d'hôpitaux,
Pâles sur l'oreiller de leurs lits sans rideaux,
Qu'on n'appelle plus que d'un numéro.

Un conte intéressant de Pol Demade. D'Edouard Ned, de beaux vers. Une curieuse étude de Maurice Dullaert. Un conte de Georges Oudinot, où flotte la nostalgie de ses *Noëls lointains.* La *Prière des Inquiets,* d'Albert Berthel, évocatrice et bien suppliante. Un conte d'un beau colorisme, d'Eugène Herdies. Une prose à portée sociale, de Georges Ramaekers.



MERCURE DE FRANCE. — Etude de Léon Bloy, sur les lieux communs, étude profonde, originale et toujours traitée avec son engueulement spirituel. Bons vers de Emile Métrol. Masques, par Vallonton et Remy de Gourmont, de : Vallette, Max Elskamp, Mozel, Marcel Schwob et l'auteur de la *Tête d'or.*



L'AUBE. — Des vers parnassiens de Charles Viane, qui sont d'un bon poète, et de l'excellente prose du maître Camille Lemonnier.



LA PLUME. — De belles reproductions de cartes de visite illustrées, et quelques vers assez bons de Geslain.

SPECTATEUR CATHOLIQUE. — Quelques beaux vers bien chrétiens de Louis Denise et de Victor Kinon. Intéressante étude de Charles Morice sur la foi du poète Verlaine.



Çà et là

Jules Montigny, l'excellent peintre paysagiste et animalier, vient de remporter une médaille d'or à l'exposition de Paris, section des beaux-arts.



La *Réforme* reproduit le croquis du projet de médaille pour notre exposition défunte ; belle conception, due au talent évident de M. Lagae.



M. Omer Coppens a composé, en stylisant de ravissants soleils, la délicieuse affichette du cercle « Pour l'Art », dont nous parlerons et donnerons des reproductions dans notre second numéro.



Deux architectes viennent d'être décorés comme auteurs des plans de constructions élevées en staf à l'exposition de Bruxelles 1897.

Copions et construisons en papier mâché!



Le salon de la « Libre esthétique » s'ouvrira, comme les années précédentes, vers la fin de février, dans les galeries du Musée moderne de peinture.

Ce salon s'annonce comme devant être un des plus intéressants de la saison.

Des envois ont été faits de France, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. Ces derniers surtout présentent un grand intérêt, en ce sens que les artistes allemands d'avant garde sont à peu près des inconnus pour nous.



Au Cercle Artistique. — Très intéressante exposition de MM. Weigers, Verdussen, Janssens et Mignot.

Quatre jeunes qui nous donnent des œuvres d'un intérêt marqué.

M. Désiré Weigers a d'excellents morceaux. Un *Saint Michel* (ivoire) qui, d'un beau geste enthousiaste, terrasse le dragon. — Les *Rameaux*, simple groupe, pris sur le vif; une fillette, le torse légèrement renversé, serrant contre elle un poupon qui sommeille, et tendant une branche de buis.

Remarqué spécialement un bas-relief : une vieille femme courbée sous son fagot et marchant péniblement. M. Weigers symbolise en elle la *Souffrance*.

M. Verdussen a de bons paysages, quoique un peu massifs, pourtant, et manquant parfois d'air.

Son *Etang en Brabant* est d'une belle venue; l'eau en est bien rendue, mais les lointains bleus sont exagérés d'intensité. Un *Lever de lune* est dans une note douce et reposante.

M. Janssens a une exposition très remarquable, tant par le nombre que par la qualité.

De bons portraits, entre autres ceux du sculpteur Weigers et de M. Mathieu. Pourtant, je préfère ses intérieurs d'églises, si pleins de mystère et de recueillement, et ses vieux logis pittoresques.

Enfin M. Mignot expose des croquis spirituels et des projets d'affiches aux lignes bizarres que nous lui connaissons.

H. R.

Après l'exposition de MM. Weigers, Verdussen, Janssens et Mignot, le « Cercle Artistique » nous montre des œuvres de Mme Jenny Bernier-Hoppe, MM. Geo Bernier et Edouard Elle.

Mme Bernier-Hoppe a un tempérament de coloriste; ses iris sont d'une belle couleur vibrante et d'une pâte grasse et ferme.

M. Bernier expose de fort bonnes toiles.

Son *Quadrige brabançon* est de toute beauté. Quatre chevaux, conduits par de rudes palefreniers, s'élancent en plein soleil, se détachant avec vigueur sur un fond de feuillage sombre.

La *Rue de l'Equarisseur* est aussi une bonne toile, dans un sentiment triste.

Citons également le *Taureau* et l'*Attelage brabançon*.

Quant au portrait du capitaine-commandant de R..., nous aurions certainement préféré ne pas le voir.

Les aquarelles de M. Ed. Elle sont bien lavées, quoique un peu trop poussées dans la note violette et bleue.

Il est certainement plus facile de mettre un ton franchement bleu ou violet, que d'en rechercher toute la finesse, tout l'indécis.

H. R.

Depuis quelque temps, notre belle capitale se pare d'un caractère essentiellement nouveau.

De belles constructions et de grands magasins montrent déjà combien cette belle renaissance de l'art est avancée. Nous sommes heureux d'applaudir les novateurs, MM. Horta et Hankar.

Seulement, beaucoup d'architectes et d'entrepreneurs copient à pleines mains et ne réussissent qu'à imiter piteusement ces belles œuvres.

Nous supplions ces messieurs de bien vouloir chercher ailleurs et de nous épargner le triste spectacle d'une copie mal faite. Chaque fois qu'il nous sera donné de constater un cas nouveau, nous ne nous ferons pas faute de le signaler. Peut être le zèle plagieur de ces messieurs en sera-t-il diminué.



Façades de la rue Courbe (montagne de la Cour). Bien des regards ont été attirés ces derniers temps par un plan-type exposé dans cette dernière rue ; présenté par un architecte ou entrepreneur (le dernier mot serait. je crois. plus logique) qui n'a pas daigné signer son œuvre — je parle ici des planches.

On y remarque en grandes lettres : Plan pouvant convenir à une des maisons ayant $7^{m}50$ de façade.

Vraiment, il serait à lui conseiller de ne pas donner suite à son plan.

Ce devis, nous le savons bien, est de bonne technique; aussi bien ne prétendons-nous nullement que ce soit question secondaire, mais il y a ici certains

motifs d'art qui, vraiment, dans les plans sont pitoyables.

Ce qui convient de faire, c'est d'élever dans cette rue nouvelle des constructions en concordance avec les temps nouveaux.

Quel triomphe pour l'architecture moderne, quelle belle palme de compréhension et d'initiative à décerner aux dirigeants, si l'on pouvait faire de ce quartier une vraie conception d'architecture nouvelle, une centralisation d'art à la rue, une popularisation.

Puissent nos architectes modernes y faire briller leur originalité, la logique de leur construction, la beauté de leurs conceptions.

Nous espérons ne pas voir remplacer les maisons de jadis par d'autres qui les surpasseraient en... horreur.

Pourquoi démolir alors ? restaurons !

Nul doute que l'exquise ?! décoration extérieure du Radjah (nous ne dirons rien de l'intérieur, trop prudent que nous sommes pour nous y être aventuré) n'attire en foule nos aimables mondains et mondaines. On sait que, pour plaire à ce milieu raffiné, il faut faire laid, roccoco, et plus platement quelconque qu'on ne pourrait le supposer.

L'auteur de ce lourd morceau n'a que trop bien réussi.



A propos du Radjah encore, cela nous a été une surprise agréable de voir la charmante affichette qu'Henri Meunier composa pour cette honorable maison.

Tous nos lecteurs auront apprécié comme nous le charme distingué de la fumeuse indienne, à l'exquise indolence, et, comme nous, auront applaudi au talent du jeune maître.



Il y a des gens étonnants !

Non contents de posséder une infecte maison plâtrée et bête au possible. ils s'ingénient encore à l'enlaidir — si possible, toutefois.

Exemple, ce brave homme qui vient d'imaginer de plaquer à sa façade je ne sais quels longs serpentins de bois, tordus d'agréable façon et qui, soigneusement peinturlurés, produisent le plus hilarant effet. Pour admiration conforme, voir rue Jean Stas, près avenue Louise.



Il est vrai, malheureusement, que semblable illoisme se rencontre un peu partout, à Bruxelles.

C'est très bien de vouloir faire moderne et décoratif, mais encore ne faut-il pas pour cela faire un horrible mélange de style, de mauvaises compréhensions et de modernités.

Comme, par exemple, la « Maison de Blanc », où la majolique, belle vraiment, s'étale sur une construction disproportionnée, à l'entrée lourde, œuvre d'un architecte de bon vouloir, peut-être, mais aussi par trop commerçant.



Inauguration bientôt (24 avril 98), d'une statue en mémoire d'Eugène Delacroix, à Charenton-Saint-Maurice.



Vu, boulevard Anspach, une regrettable vitrine de papeterie ; pour faire beau, l'auteur a négligé de faire constructif et n'a réussi qu'à produire, chose inévitable, une œuvre absolument illogique.



A propos de la miniature de l'abbaye de Villers, qui sera placée sous peu au musée du Cinquantenaire, une phrase à méditer, d'un des membres de la commission spéciale chargée d'inventorier les fouilles pratiquées à Villers :

« Quelle chose plus grandiose, en effet, que cette
» admirable église, *pouvant servir* NE VARIETUR *pour*
» *les monuments à construire dans l'avenir, ou du moins*
» *d'inspiration pour les architectes.* »

Pourquoi pas le plagiat pur et simple ?



Il existe des règlements qui interdisent aux employés d'administrations publiques d'élaborer des plans pour les particuliers.

Or, de nombreuses constructions sont élevées d'après des plans dressés par ces messieurs. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que ces architectes d'occasion ne présentent au public que des œuvres sans art et aussi illogiques que possible.

Ceux à qui incombe le soin de faire observer ces règlements seraient-ils assez bons pour nous dire le motif de cette étrange complaisance, si désastreuse pour nos jeunes architectes épris d'art nouveau et luttant pour leur idéal ; et messieurs les fonctionnaires n'auraient-ils pas l'extrême obligeance de laisser là des choses auxquelles ils s'entendent aussi bien qu'un sourd à faire de la musique.

P.-L. MOLITOR ♣ IMPRIMEUR-ÉDITEUR ♣ RUE LONGUE VIE ♣ 36 ♣ BRUXELLES

1re ANNÉE N° 3. AVRIL 1898

LA Gerbe

Revue d'Art décoratif et de Littérature



SOMMAIRE :

ILLUSTRATIONS

de MM. Léopold Van Strydonck

Fritz Rentsch

Constantin Meunier, Gustave Strauven

I. et C. Brinckmann

Bing et Gröndalh, J. de Vries

Paul Hankar, etc.

P.-L. MOLITOR IMPRIMEUR-ÉDITEUR RUE LONGUE VIE 36 BRUXELLES

Ce numéro : 1 franc

LA GERBE

Revue mensuelle d'Art décoratif & de Littérature

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

John W. Alexandre. — Anténor Allard. — Albert Baertsoen. — Edgar Baes. — Albert Berthel. — Pierre Braecke. — Ferdinand Boberg. — Ida et Carlotta Brinckmann. — Albert Castille. — Albert Ciamberlani. — Emile Claus. — Marie Collette. — Gisbert Combaz. — Omer Coppens. — Alexis Craps. — Pol Craps. — Adolphe Crespin. — Jean-Guillaume De Vries. — Albert Duesberg. — Omer Dierickx. — Georges Fichefet. — Maurice Goossens. — Léon Govaerts. — A. Groothaert. — Karl Gröss. — Adolphe, Paul et Georges Hamesse. — Paul Hankar. — Alexandre Hannotiau. — Willem Hols. — Jacques Jacobi. — R. Evaldre. — Léon Frédéric. — Pierre Kessel. — Georges Lemmen. — Louis Masure. — Octave Maus. — Paul Mussche. — Otto Eckmann. — Henri Ottevaere. — Georges Ramaekers. — E. Pelseneer. — Elie et Henri Roidot. — Arthur Rogiers. — Fritz Seeldrayers. — Strebelle. — Lodewijk Steyaert. — Louis Struys. — Fritz Rentsch. — Théo Van Rysselberghe. — Bing et Gröndalh. — Constantin Meunier. — Armand Van Waesberghe. — Félix Verschave. — Jules Destrée. — Paul Jaspar. — Edouard Tourteau. — Léon Sneyers. — Jules du Jardin. — Joseph Middeleer. — Jean Delville. — Léopold Van Strydonck. — Edmond Modave.

ABONNEMENTS

BELGIQUE : Un an, 10 francs. — ETRANGER : Le port en sus.

Adresser les abonnements à l'Administration de la Revue.

ADMINISTRATION

Toutes les communications concernant le service de la revue (règlements, annonces, abonnements, ventes, dépôts, changements d'adresse, etc.) doivent être adressées à l'éditeur, M. **P.-L. MOLITOR, 36, Rue Longue-Vie, Bruxelles.**

RÉDACTION

Toutes les communications concernant la Rédaction de la revue (dessins, manuscrits, photographies, rectifications, etc.) doivent être adressées à l'une des adresses suivantes :

7, Rue de la Pépinière — BRUXELLES — **99, Rue d'Irlande**

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. — Il sera donné un compte rendu de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra à la Direction.

REPRODUCTION D'ARTICLES & DE GRAVURES

N. B. — *Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.*

PUBLICITÉ

Pour les annonces, réclames, etc., à insérer dans la Revue, demander les tarifs spéciaux et renseignements à l'Éditeur, M. **P.-L. MOLITOR, 36, rue Longue-Vie, Bruxelles.**

LA GERBE

REVUE D'ART DÉCORATIF

Ondulations et volutes

Dans chaque style décoratif, il y a toujours certains détails spéciaux qui, à première vue, le caractérisent mieux que ses éléments les plus importants. C'est de ces accessoires caractéristiques que s'emparent les pasticheurs ou les caricaturistes pour faire tomber les meilleures initiatives. En toute œuvre il y a le fond et la forme, pour mieux dire : le squelette ou l'ossature, et les fleurs dont on l'embellit. (Ne parlons pas de muscles, ils servent aujourd'hui à autre chose qu'à l'art.)

Depuis que la liberté est venue jeter la bride sur le cou de l'inspiration moderniste, les *fioritures* ont gagné en importance, même sur cette ossature qui est l'échafaudage indispensable, et plus d'un ne paraît pas songer que c'est du bloc de marbre que l'on fait jaillir les créations fantaisistes et que l'on ne saurait bâtir sur le Rêve.

Nos Flamands de la Renaissance, comm tous nos devanciers, n'admirent jamais la forme sans le fond et dans les *compartimenta*, les luxuriantes arabesques, les rocailles, les fantaisies du rococo, toujours l'architecture fi la loi aux arts du décor, à la sculpture qu fait corps avec elle, comme à la peinture qu la supplée, ou la cache, ou l'égaye.

A la suite de l'art anglais qui a puisé dans la calligraphie, la miniature, l'aquarelle au moins autant que dans ses formes architectoniques anciennes, le goût qui nous compose insensiblement un style, nous oublions peu à peu cette prépondérance de l'art de construire, et c'est même cet oubli (qui est une étourderie *au point de vue classique)* qui donne aux créations nouvelles ce cachet d'originalité téméraire et fantaisiste que nous regretterions de voir se perdre. On veut du neuf, en effet, aujourd'hui, avant même que le récent ait cessé de plaire ; mais cette ornementation sinueuse, entortillée et capricieuse dans ses enroulements, qui s'unit si harmoniquement avec les rêveries de Thorn Prikker comme avec les illustrations de Walter Crane ou les motifs outrés de nos affiches, semble si bien approprié aux exigences ultra-modernes, si amusante en notre spleen, qu'il faudrait un motif rigoureux pour la rejeter déjà.

Or, ce motif, nous le voyons poindre à l'horizon ! Cette aimable fantaisie sera éphémère si l'on ne se rend pas un compte exact des nécessités architecturales ; car on a pris l'ornementation à rebours, et jamais la broderie ne pourra imposer ses caprices à l'étoffe qui doit la supporter.

Déjà nous avons remarqué que l'idée raisonnée doit être la source de tout effort décoratif, fût-il libre, licencieux, désordonné en apparence. De grands exemples sont là pour le prouver.

C'est que la licence n'est qu'une ruse d'artiste, un artifice auquel le spectateur se laisse prendre, mais qui couvre la réflexion et la volonté.

Or, c'est de la licence que cette avalanche de volutes, de lianes, de spirales d'orchidées, de serpentins aux mille formes enchevêtrées que l'art contemporain lance, en guise de confetti sur notre génération aux aspirations un peu carnavalesques ! C'est charmant, mais à une condition : celle de *signifier* quelque chose de plus qu'un gracieux amalgame de

lignes et de déliés à main levée, à la façon japonaise. Cette *signification* sera bientôt indispensable, car déjà, à Paris par exemple, on tente d'étudier par espèces, analytiquement, chaque élément du décor : les animaux, les plantes, etc. C'est donc encore de Paris que nous viendra la lumière. Il s'ensuivra naturellement la tendance à traduire une idée, une passion, une intention d'ensemble, par ces éléments une fois connus. Au lieu de lignes ou de rubans calligraphiques, on verra la sangsue, la couleuvre, le tœnia même, et une foule d'êtres bizarrement vrais, renforcer l'aspect à la fois plastique et psychique des fleurs exotiques, des cobées, des lianes, et ces groupes seront *voulus*, répondront à un *pourquoi* qui n'ôtera rien à leur charme. Un chiffre de majuscules entrelacées, qui est motivé, n'est-il pas aussi intéressant qu'une volute de hasard ? Evidemment, il serait absurde d'exiger qu'un art qui date à peine de quelques années soit complet et réponde à tous les désirs !

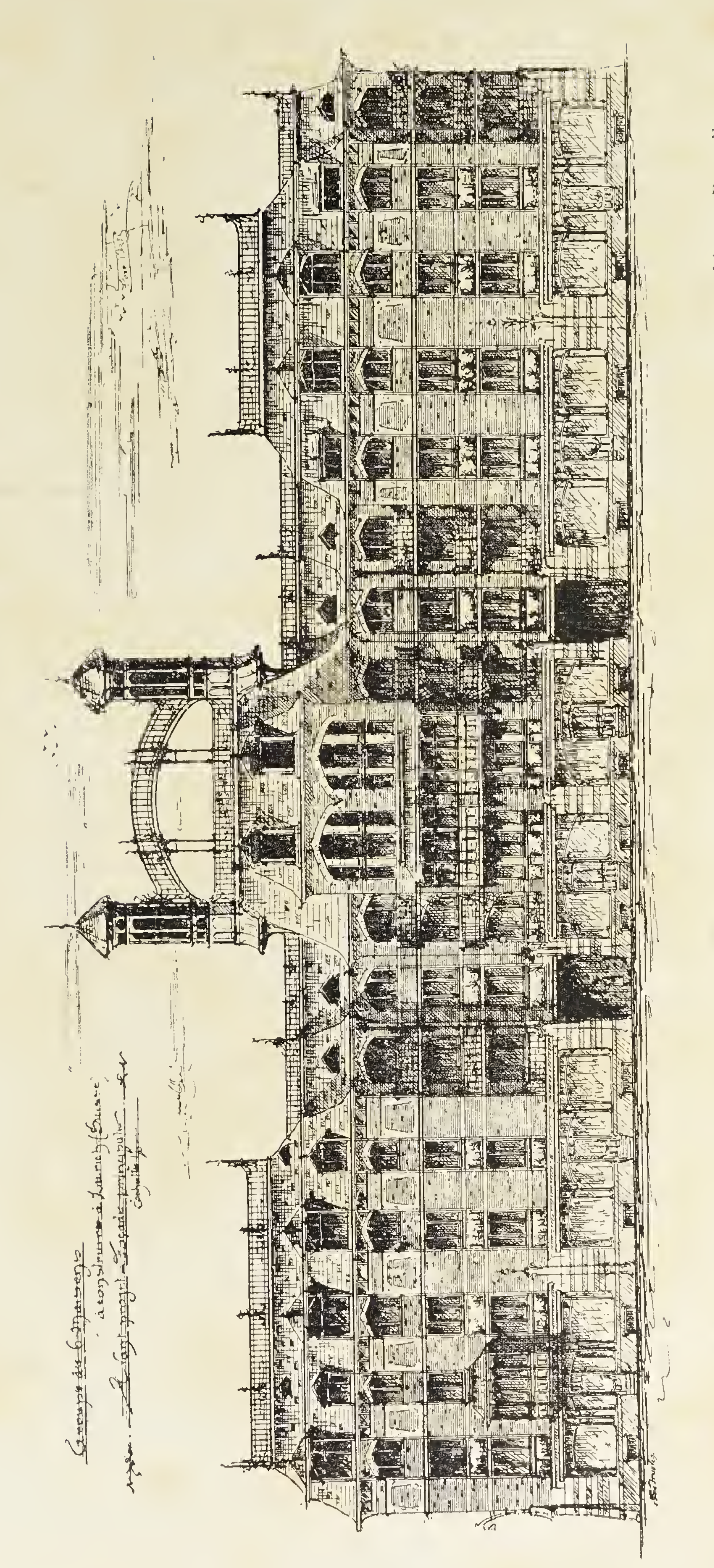
Notre période décorative en est évidemment encore à ce qu'on nomme en botanique : les *cotylédons*, apparence embryonnaire de la plante vivace qui se couvrira bientôt d'une durable floraison. Aussi, en constatant ici que le type d'architecture moderne auquel doit s'appliquer intimement le décor nouveau n'est pas encore définitivement trouvé, il faudra que nous y ajoutions comment il se fait que l'école naissante sera forcément pourvue d'une *double* formule architecturale, ce que nous essayerons de démontrer prochainement.

EDGAR BAES.



AFFICHE ANGLAISE. LEONARD RAVEN-HILL.

(Extrait de *Das Moderne Plakat*.)



GROUPE DE SIX MAISONS POUR ZURICH.

GUSTAVE STAUVEN, architecte, Bruxelles.

Au Cercle Artistique

Reproduction de fresques d'après les maitres italiens du XIVe et du XVe sèicle, par G. Guffens. — Ces fresques italiennes dont G. Guffens nous présente d'intéressantes reproductions doivent certainement gagner à être vues dans les superbes palais italiens. Transportées dans l'étroite salle du « Cercle Artistique », accolées les unes aux autres, elles paraissent écrasées. Néanmoins on peut admirer la belle composition, l'ensemble parfait de la fresque de Giotto. *La fuite en Egypte*, exécutée dans la chapelle de l'aréna à Padoue.

D'après Botticelli, plusieurs toiles nous montrant le dessin caractéristique du grand maître italien: *Une Femme portant un fagot*, un groupe de six têtes, un enfant, deux têtes, fragment de la fresque *La vie de Moïse*. Une tête d'homme. Ces peintures sont exécutées d'après les fresques qui ornent la chapelle sixtine au Vatican.

D'une allure superbe sont les portraits de Luca Signorelli et de Fra Angelico, fragment de la fresque *L'Ante-Christ*, exécutée par Signorelli dans la chapelle San-Brizio, au dôme d'Orvieto.

Citons également la parabole des aveugles, qui contraste étrangement au milieu des fresques italiennes, par sa vie, son impressionnante réalité; toutefois la couleur ne nous rappelle pas du tout l'incomparable richesse de ton de Breughel.

♣

Exposition Frans Courtens. — De nombreuses toiles du sympathique paysagiste ornent la grande salle du « Cercle », plusieurs ont déjà été vues et admirées, mais on aime les revoir, on aime subir à nouveau cette enivrante impression du plein air.

Courtens est un artiste inné. La nature l'émeut puissamment; avec maîtrise il traduit son émotion, sans théorie aucune !

Ne cherchez pas dans ses œuvres des pensées élevées, de hautes conceptions ; seuls l'enthousiasme et la fougue y dominent. Le vent, les bourrasques de neige, l'aurore, la pluie, la nuit, le soleil éclatant, tout cela frappe cet artiste et dans ses toiles il exhalte toute son admiration pour la nature.

Le Coup de vent est une œuvre de maître ; le ciel roule de gros nuages, les arbres se tordent sous le souffle puissant du vent, les branches cassent, les feuillent et les herbes sont balayées par la rafale. Ce spectacle est émouvant.

Emouvante aussi cette *Nuit* toute impérieuse et romantique. L'eau qu'argente un rayon de lune reflète les lourds chalands endormis. On se trouve vivement impressionné devant cette grande sérénité.

Dans la matinée et *le Repos* sont deux toiles d'une richesse de tons incomparable; c'est la nature étalée dans toute sa débordante fécondité, c'est le soleil perçant la voûte des feuilles. *Derniers rayons* est une toile impressionnante pleine de maîtrise. Le troupeau rentre harassé tandis que les dernières lueurs du soleil incendient l'horizon. Les ombres de la nuit se montrent déjà.

Citons encore parmi les œuvres de cette intéressante exposition *le Coup de collier*, d'un beau mouvement ; *A marée base ; La drève des hêtres, le Retour à la ville, Dernières lueurs*.

PAUL HAMESSE.



COUVERTURE DE LIVRE



LIJOUX. LÉOPOLD VAN STRYDONCK, Bruxelles.

Léopold Van Strydonck

Un jeune,celui-là, un vrai, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme. Nous nous expliquons : ces arts si délicats, si charmants, de l'orfèvrerie et de la joaillerie suivent le grand mouvement moderne, la grande évolution artistique actuelle.

Il serait oiseux, croyons-nous, de refaire ici l'historique complet du bijou : nous pourrions rappeler toutefois son développement en un large essor après la Terreur, mais abandonné dès lors, malheureusement, en des mains peu scrupuleuses, dont le seul souci consistait à enchâsser le plus de pierres possible afin de satisfaire un appétit de lucre et sans nul souci de donner au bijou son véritable caractère qui est d'orner, d'enjoliver ou de rehausser d'une manière caractéristique et artistique en même temps, la beauté, la grâce de la personne qui le porte.

A voir les différents bijoux exposés au « Cercle artistique et littéraire », on assiste vraiment à la renaissance d'un art où nos ancêtres ont excellé il y a quelques siècles. Van Strydonck assimile le travail rationel à l'imagination ; nul détail n'est abandonné à l'imprévu et il se dégage de l'ensemble un charme exquis. Le but de l'artiste ici est de faire de chaque pièce une œuvre d'art : la pierre n'est qu'un accessoire qui sert à faire ressortir la tonalité générale du bijou où elle est employée et à donner de l'importance à un détail. Des patines merveilleuses sont obtenues, qui ne donnent pas les duretés qu'on évite rarement en employant les émaux, car les contours obligés pour la délimitation de ces matières donnent des duretés qui font bien souvent tort ou qui nuisent à l'effet final : mais ceci est un champ de discussions dont nous laisserons juges les maîtres en la matière.

Regardez dans la broche *les Masques*, l'expression de douleur des têtes dans leur minuscule grandeur, le travail largement traité de l'ensemble et la patine faisant ressortir tous les détails ; l'emploi de la pierre, qui a une raison d'être,suspendue dans la bouche grimaçante d'un des masques.

Cette *Nymphe* délicatement ciselée et formant un si joli ensemble avec le feuillage grimpant autour d'un ornement à caractère.

Voyez cette *Chimère* à tête d'oiseau de proie, dont la queue se contourne en produisant une ligne dont le côté pratique n'est pas négligé.

Van Strydonck est un jeune qui, avec les Lalique, les Mayer, les Hirzel et d'autres encore, a connu les difficultés que rencontrent tous ceux qui, se sentant quelque chose dans le cerveau, ont cherché à vaincre les barrières d'égoïsme auxquelles se sont heurtés tant d'autres artistes ; il est de ceux qui réclament le plus chaudement un art nouveau qui ne soit pas la copie ou le pâle reflet du passé : il appartient à la jeune élite qui innove et qui réussit.

ED. PELSENEER.



Chronique musicale

Jeudi 31 mars 1898 a eu lieu, à la salle Ravenstein, la 4me séance de musique de chambre du « Quatuor Zimmer ».

Programme très intéressant, surtout le concerto pour deux altos de J.-S. Bach, par MM. Léon Van Hout et Nestor Lejeune.

Ces deux artistes ont interprété cette belle œuvre avec un grand souci d'art.

Trio à cordes en *sol* majeur, op. 9, et quatuor en *si* bémol majeur, op. 130, de L. von Beethoven, deux belles œuvres du maître.

En un mot, soirée très intéressante et bonne exécution.

Nous présentons nos vœux les plus sincères au jeune quatuor.



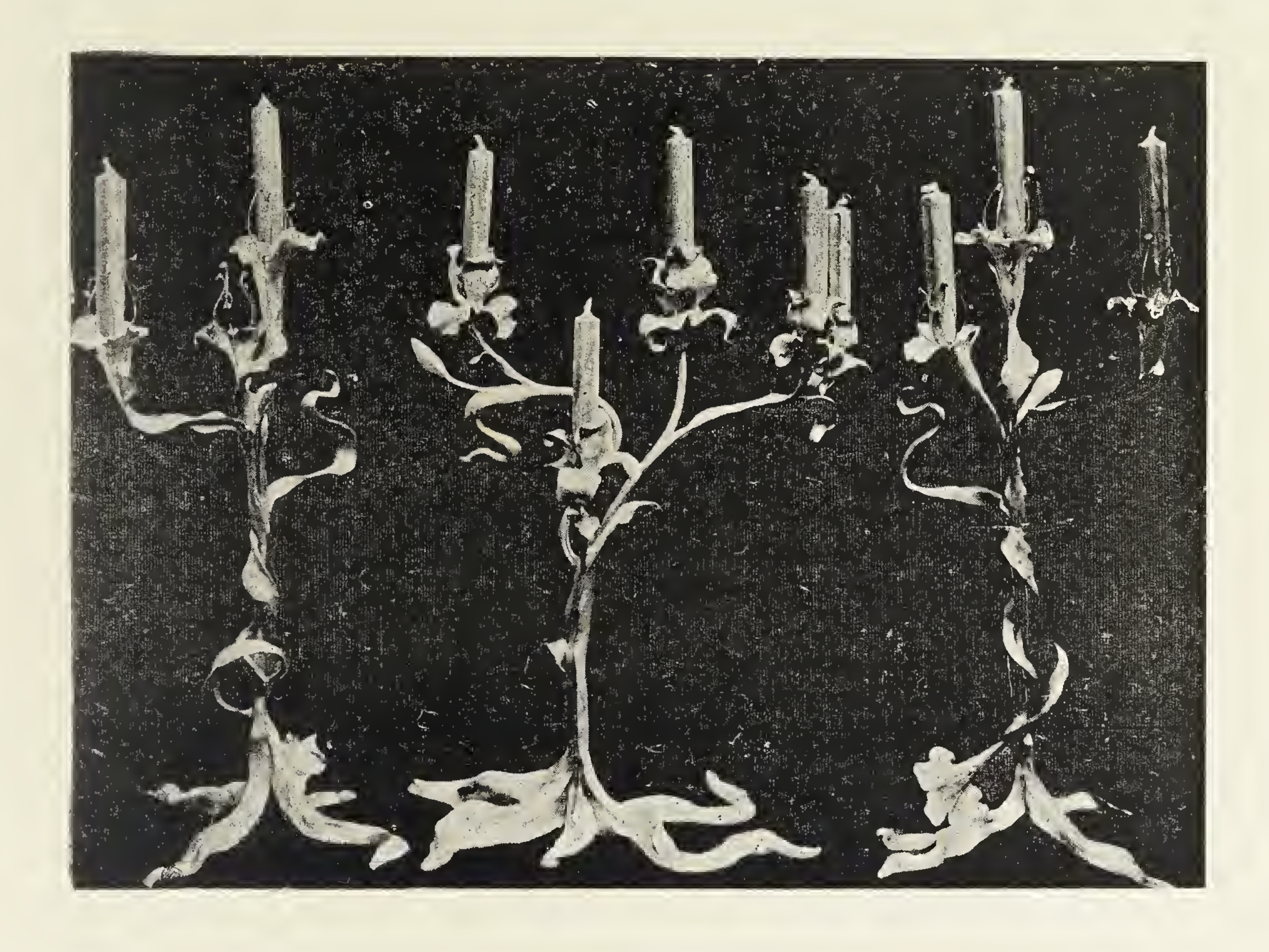
Malgré la belle rénovation architecturale actuelle en Belgique, la ville de Verviers va se doter d'une nouvelle école de musique (bâtiments infects).

Les plans de cette vulgaire maison sont mieux conçus pour une fabrique que pour tout autre chose.

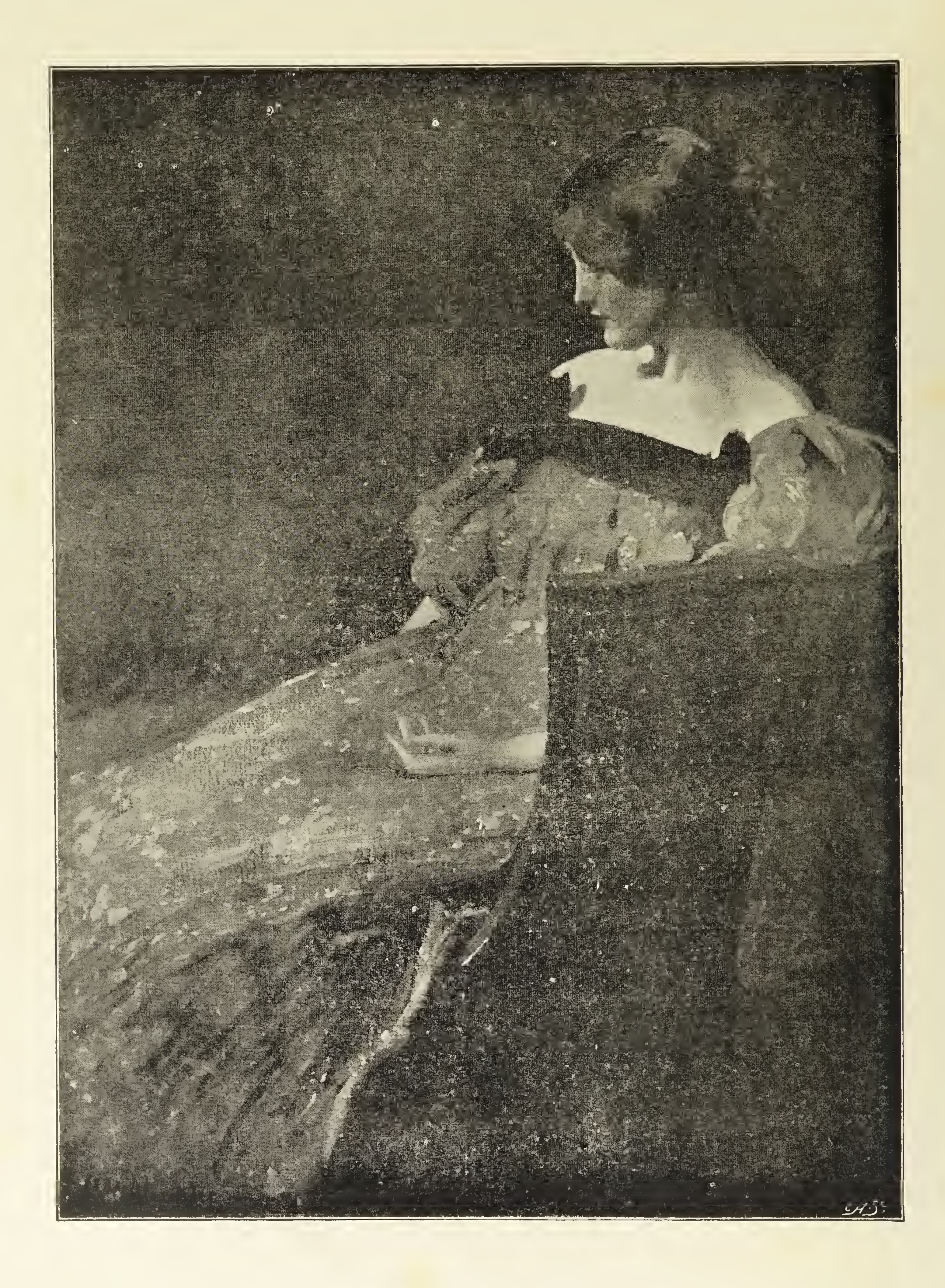
Comment le Conseil communal a-t-il eu l'abberration d'adopter pareil monstre ?

L. B.





CANDÉLABRES. LÉOPOLD VAN STRYDONCK, Bruxelles.

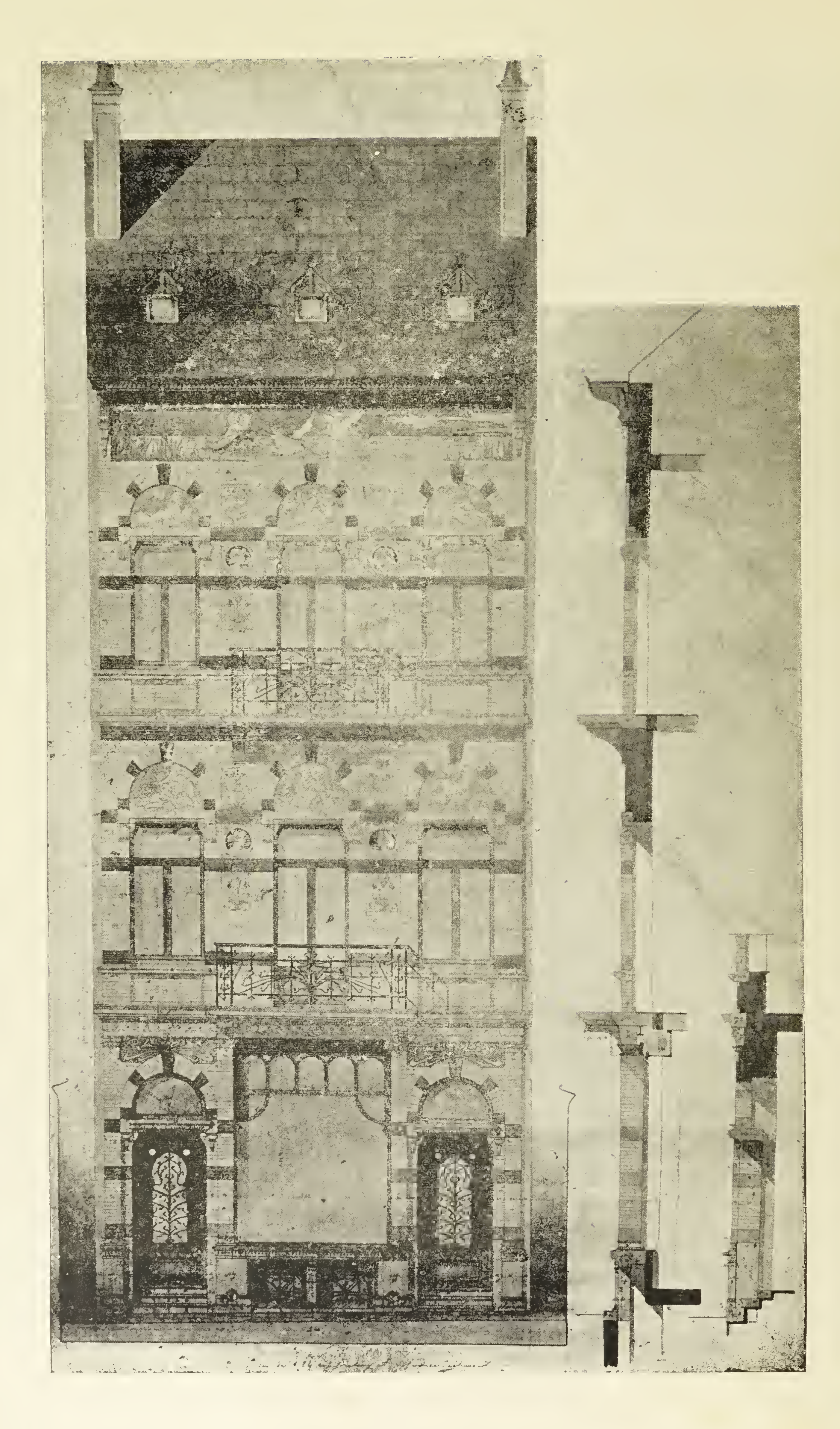


PORTRAIT. JOHN W. ALEXANDER.

(*The Artist.*)



TAPISSERIE. FRITZ RENTSCH, Dresde.



MAISON POUR LA PLACE COLLIGNON
A SCHAERBEEK-BRUXELLES

A. GROOTHAERT, arch., Bruxelles.



LES TRAVAILLEURS DE LA MER. CONSTANTIN MEUNIER.

La Gerbe (mai 1898)



MAISON RUE LEBEAU, A BRUXELLES. PAUL HANKAR, arch., Bruxelles.

Le salon de la « Libre Esthétique »

L'AFFICHE annonciatrice de ce salon où dans le gracieux caprice d'un décor fleuri un paon majestueux étalait l'orgeuil de son plumage, me fit augurer un réel progrès chez Gisbert Combaz. Son envoi à la « Libre Esthétique » outre passa cette espérance... Comment ne pas aimer Grasset lorsqu'on aime Oukousaï? Comment ne pas aimer Oukousaï quand on aime Grasset? M. Combaz nous fit trop deviner jadis ses affections. Mais à présent sa personnalité se dégage des influences, sa volonté s'affirme d'*être lui*. Les céramiques qu'il exposa, et dont une frise est ici reproduite, ont l'opulence des polycromies orientales, mais on y sent la louable tendance à la modernité.

Brodeur expert en son art autant que coloriste exquis, M. Fritz Rentsch dessina lui aussi un paon au chatoyant plumage, mais c'est, ici, dans la candeur des lys, que se perche l'oiseau fastueux et fier... J'admire encore les *Iris* et les *Pavots* du même artiste.

Dans la tapisserie de M. Eckmann (de Berlin) c'est la simple blancheur des cygnes qui descendent sous le bois calme, par le ruisseau que l'ombre assombrit. Cet artiste exposa en outre des cuivres et ses deux chandeliers de fer (ne pas lire chancelier de fer !) sont d'heureuses interprétations de plantes, aux recourbes harmonieuses. De Mlles Ida et Carlotta Brinckmann (de Hambourg), des tapisseries dont j'aimai surtout *Digitale blanche* et des broderies où se reconnait la délicatesse minutieuse des doigts féminins. Les excellents sculpteurs danois qui travaillent la céramique pour la maison Bing et Groëndahl et pour la manufacture royale de porcelaines de Copenhague semblent affectionner dans le coloris de leurs vases, aux élégances point banales et de leurs plats fleuris, les nobles blancheurs des neiges septentrionales, le bleu foncé des eaux marines et le gris cendré des ciels morts. Et pourtant leurs poteries sont d'un aspect qui les fait enviables.

Mais toutes ces choses sont bien coûteuses et bien distantes du populaire. A quand donc « l'Art pour les petits ? », *l'art socialisé* qu'Edmond Picard eût grand raison de préconiser récemment, au Congrès littéraire de Bruxelles ?...

J'allais oublier dans la salle d'art décoratif, les beaux vitraux de M. Evaldre et c'eût été crime. Ses papillons sont merveilleux de lumières colorées. Mais le visage de la Junon manque de style, et discorde dans le décor.

La peinture de chevalet à laquelle, il faut trop souvent reprocher l'insouci *du style*, m'apparut plus faible que les années précédentes. Des envois importants, tels ceux de Van Rysselberghe et le tryptique de Frédéric s'imposèrent à l'attention. Je ne suis pas ennemi du « pointilisme » qui donna nes impressions très savantes parfois, mais les crudités de M. Van Rysselberghe font mal à la rétine. Son dessin est très étudié, très préparé,mais c'est dans le paysage que ses dons se révèlent le plus heureusement. Ses portraits son exécutés avec brio ; hélas ! le coloris abrège toute contemplation.

Dans *la Nature* de Frédéric, l'ensemble fait tort aux détails. Les plis de ses étoffes rappellent étonnenment ceux de Botticelli. Trop de fleurs ! vraiment ! Trop de fleurs ! Mais quelle science ! Léon Frédéric est un noble peintre qui signa de plus belles œuvres que celle-ci. Le portrait peint par John W. Alexander charme par sa mélancolie rêveuse. Robert Picard a quelques lointaines affinités avec Henry de Groux.

La *Femme se grattant* de Georges Morenne me semble un « sujet » peu pictural.

Quant à notre glorieux sculpteur Constantin Meunier il se fit admirer une fois de plus.

R. G.

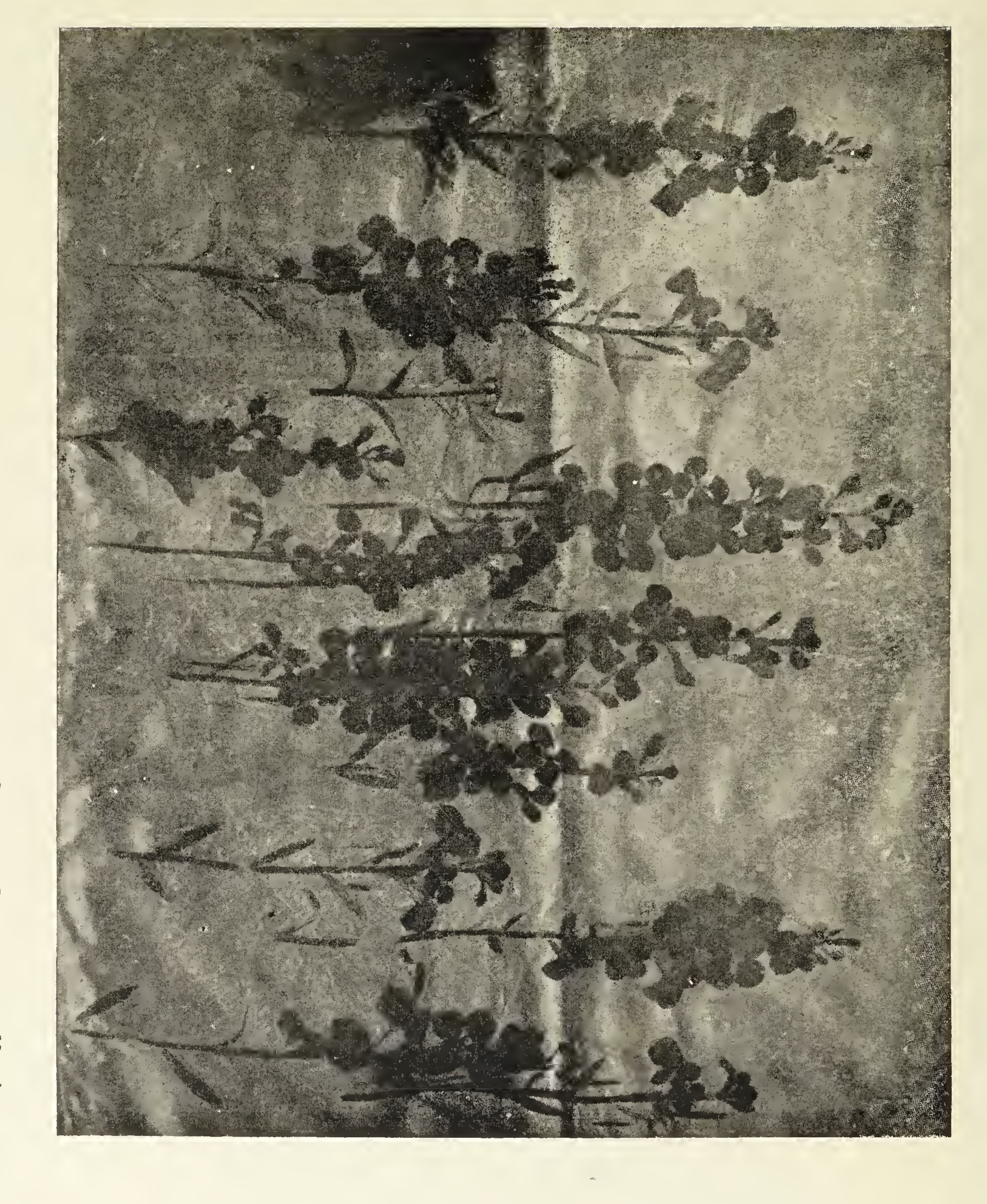




POTERIES DANOISES. BING et GRONDAHL, Copenhague.

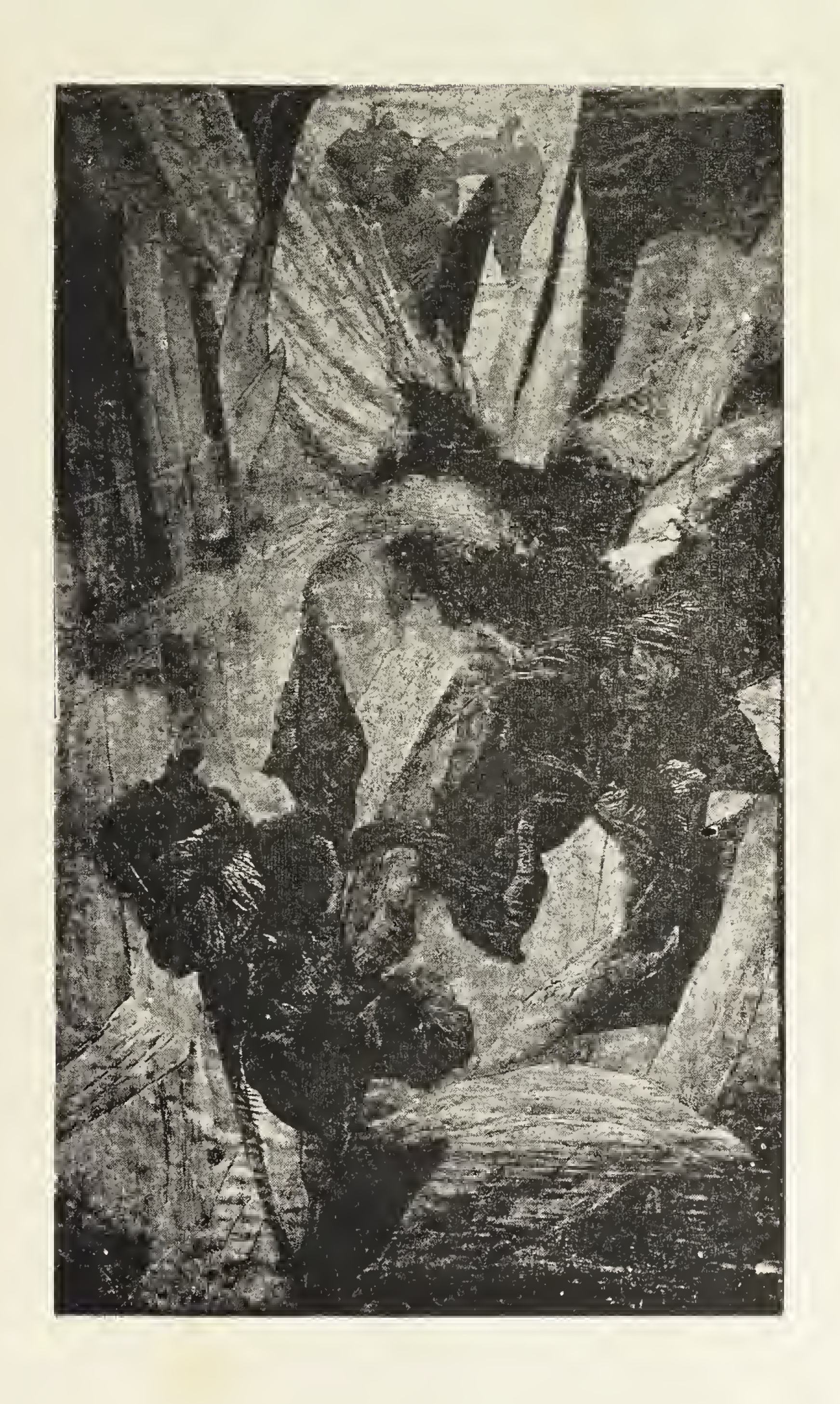


LA NATURE (Panneau central). LÉON FRÉDÉRIC, Bruxelles.

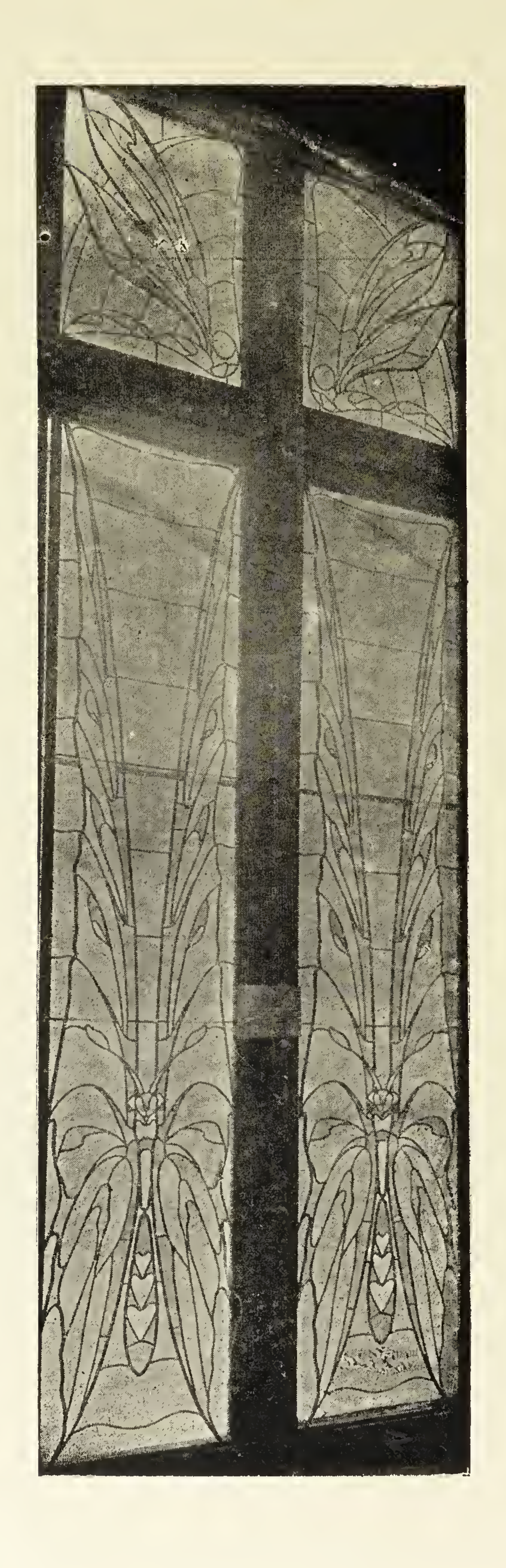


BRODERIE.

Ida et Carlotta Brinckmann, Hambourg.



TAPISSERIE. FRITZ RENTSCH, Dresde.



VITRAIL D'APPARTEMENT. R. EVALDRE, Bruxelles.

Çà et là

Une société anonyme « L'Entreprise » présente un projet de grande artère reliant le bas de la ville de Bruxelles à la place Poelaert.

L'idée est digne d'intérêt, mais de grâce, que l'on n'exécute pas les façades qui déshonorent ce projet.



Un des plus vilains quartiers de Bruxelles est certes le quartier de Ten-Bosch, sis à Ixelles. A peine y remarque-t-on quelques maisons dont la façade est passable, presque toutes les rues sont composées de maisons horribles, abominablement plâtrées.

Toute la faute incombe à la « Ligue des intérêts matériels de Ten-Bosch » qui compte dans son sein un tas d'entrepreneurs-maçons qui se mêlent de construire sans le concours d'architectes capables. Ces affreuses bicoques décorent les rues du Bailli, de l'Aqueduc, la place du Châtelain, la rue Simonis, etc. S'il fallait choisir entre les huttes des Hottentots et les baraques de Ten-Bosch, nous opterions volontiers pour les huttes.



La rue Lebeau, à Bruxelles, possède deux maisons bien dignes d'attention ; l'une émane du talentueux architecte Victor Horta et l'autre est conçue par le grand artiste Paul Hankar. C'est cette dernière que nous reproduisons dans ce numéro. La façade, d'une grande simplicité de lignes, est une œuvre pleine de goût ; l'ensemble forme un tout harmonieux et les détails ingénieusement traités selon les lois de la construction donnent à cette œuvre un cachet d'originalité.

Peu d'architectes utilisent le fer avec autant de recherche et de logique que Paul Hankar. Les trois balcons superposés de la maison rue Lebeau en sont une preuve évidente.

Adolphe Crespin a décoré au sgraffito plusieurs panneaux de cette façade et a parfaitement réussi à collaborer dignement à l'ensemble architectural.



Nous reproduisons un groupe de maisons à construire à Zurich par le jeune architecte belge Gustave Strauven. Les six bâtiments sont destinés à des maisons de commerce. Ce groupe de maisons forme un bon ensemble et les détails dénotent une profonde recherche. Les plates-formes de la toiture permettront aux locataires de jouir du magnifique spectacle que la nature offre en ce séjour délicieux qui a nom Zurich.



Le porte-montre, composé également par Gustave Strauven, est fort intéressant. Il est rare de voir un objet en bois découpé traité avec plus d'originalité et de logique.

Quoique influencée de Renaissance, la façade destinée à la place Collignon, à Schaerbeek-Bruxelles et dûe à M. Groothaert, ne manque pas de cachet moderne. La forme des arcs mi-plein-cintre, mi-ogive est fort élégante. M. A. Groothaert est un artiste plein d'avenir qui ne manquera de doter Bruxelles de nombre de constructions de bon goût, du genre de celle que nous reproduisons de lui.



Belle stylisation dans le papier-peint de Jean-Guillaume de Vries. Peut-être peut-on lui reprocher un peu trop de fouilli, mais c'est là une opinion personnelle. Les tons employés, le rose, le bleu et le vert donnent un effet harmonieux.



Les Livres

« **Das Moderne Plakat** (1) » par Louis Sponsel. (Gerhard Kühtmann, éditeur à Dresde). — Dans notre pays nous sommes habitués à voir les livres édités en France mais nous ignorons les belles publications que produit la Germanie moderne. Munich, Darmstadt, Leipzig, Berlin et Dresde possèdent un grand nombre de maisons d'éditions d'art publiant des livres somptueux, nous révélant le vouloir de faire beau.

Un des plus renommés éditeurs d'Allemagne, M. Gerhard Kühtmann, à Dresde, vient d'éditer en un superbe volume le bel ouvrage dû à la plume de M. Louis Sponsel et intitulé *Das Moderne Plakat* (l'Affiche Moderne).

Les plus remarquables œuvres des artistes affichistes de tous pays, sont reproduites en ce livre d'art.

Aux premières pages s'admire l'affiche japonaise.

Suivent de savantes études sur l'affiche moderne en France, Belgique, Angleterre, Amérique, Allemagne et Autriche-Hongrie, Suède et Norvège, Hollande, Espagne et Italie.

Remarquez les célèbres affiches de Chéret *Les trois Mousquetaires*, *La Terre* et nombre d'autres du même artiste.

Des affiches signées Pal (Jean de Paléologue).

Bien caractéristiques les affiches reproduites en couleur, sur papier fort et en hors-texte, de MM. Jules Chéret, Henri Guérard, Henri de Toulouse-Lautrec, Caran d'Ache, Théophile-Alexandre Steinlein, Lucien Métivet, Eugène Grasset et Victor Mucha que nous sommes étonnés de voir figurer parmi les Français, lui Bohémien.

L'affiche belge y tient un noble rang, étant représentée par des affichistes tels que MM. H. Cassiers, E. Duyck et Crespin, Privat-Livemont, Léon Dardenne, Victor Mignot, Fernand Toussaint, Auguste Donnay, etc., etc.

---

(1) *Das Moderne Plakat* est en vente chez MM. Dietrich et Cie, éditeurs-libraires, Montagne de la Cour, Bruxelles. Prix de l'ouvrage complet : *60 Marks*.

Huit affiches belges sont reproduites en couleur sur papier fort et en hors texte, elles sont signées Adolphe Crespin, Théo Van Rysselberghe, Henri Meunier, Emile Berchmans, Gisbert Combaz, Armand Rassenfosse.

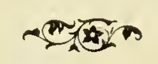
L'Angleterre est bien représentée et nous remarquons avec quelle grâce les artistes britanniques stylisent la figure, la faune et la flore.

Presque toutes les affiches américaines sont dues à MM. Louis J. Rhead, Edward Penfield, Will H. Bradley.

M. Laeuger est certes un des meilleurs affichistes du continent, parmi les autres artistes allemands dont les œuvres paraissent dans *Das Moderne Plakat* citons MM. Nikolaus Gysis, Otto Fischer, Otto Eckmann, Angelo Jank, Hans Christiansen, Hans Unger, etc., etc.

Énumérer toutes les fraîches affiches reproduites dans le bel album qu'est *Das Moderne Plakat*, album que tout artiste et que tout amateur voudra posséder, serait fastidieux. Publié par livraisons, cet ouvrage est venu maintenant à parution complète. On y compte 52 planches en couleurs sur papier fort et hors-texte et jusqu'à 266 reproductions en photo-gravure.

A.V.W.

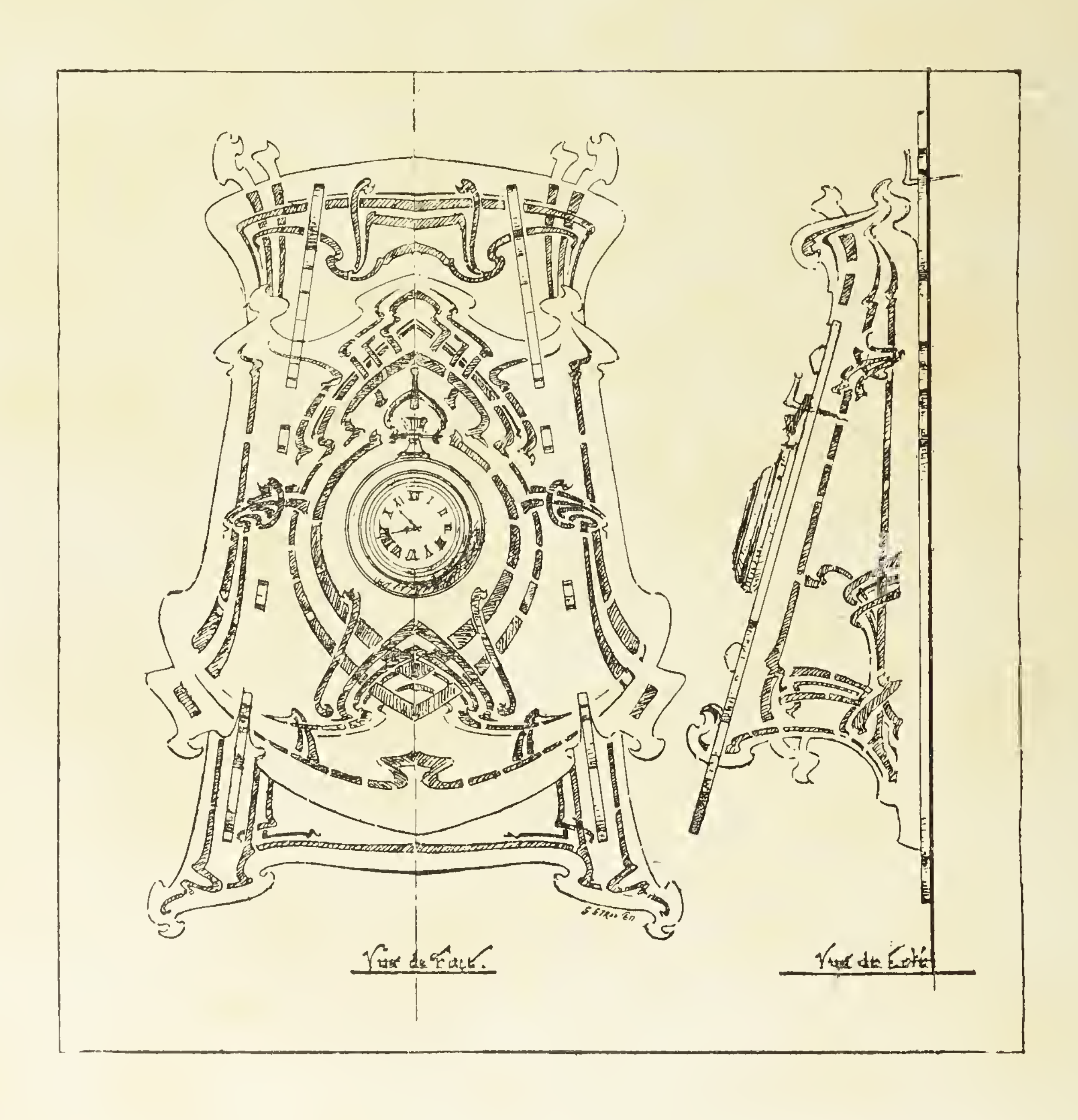


Les Revues

« **Studio** ». — Numéro de mars 98. Plus de cent illustrations. Trois planches en couleur de MM. Granville-Fell, Alexandre Charpentier et F. Aubert, Françis Jourdain.

Une magnifique lithographie de Joseph Pennell.

Très intéressante biographie de T. C. Goth, un peintre de talent; ses œuvres sont pleines de sentiments, d'une technique irréprochable et dénotent un puissant assaut vers l'Idéal.



PORTE-MONTRE EN BOIS DÉCOUPÉ. GUSTAVE STRAUVEN, Bruxelles.



AFFICHE ALLEMANDE. H. CHRISTIANSEN
Paris.

(*Das Moderne Plakat.*)

Des œuvres de Ch. Plumet qui—très distant de Victor Horta — ne s'en montre pas moins architecte novateur dans ses compositions d'ameublement, de Tony Selmersheim, Henry de Groux, Paul Berthou, qui marche brillamment à la suite de son maître Eugène Grasset, Miss Birkenruth, Miss Annie Macdonald, etc., etc.

Pleines de goût les illustrations de Eleanor F. Brickdale.

De M. E. Vikström se remarque un buste, œuvre de sculpture expressive : *Invocation*.

M. Schmuz-Bauðiss accuse une vive originalité dans la composition de ses potteries, il semble connaître à fond les ressources constructives des matériaux dont se sert le pottier.

Un beau croquis de Charles Keene, extrait du livre *The work of Charles Keene* publié chez M. T. Fisher Unwin, éditeur à Londres, est encore à signaler en ce fascicule, l'un des plus remarquables parmi ceux que *Studio*, la revue d'art par excellence, a fait paraître jusqu'à ce jour.

♣

« **Deutsche Kunst und Dekoration** ». (Alexander Koch, éditeur, Darmstadt.) Numéro de mars 1898. — Pleine d'intérêt cette livraison consacrée presqu'entièrement à la poterie de Théo Schmiz-Baudiss, Max Läuger, Meissen, manufacture royale de Copenhague, Bing et Gröndhal.

Ce numéro contient encore nombre d'autres documents remarquables.

♣

« **Dekorative Kunst** ». (J. Bruckmann, éditeur à Munich). — Livraison de mars consacrée à l'artiste anglais C.-F.-A. Voysey, architecte et décorateur de renom. Ses cottages sont forts enviables et plaisent par une élégance unie à la simplicité. Nous aimons surtout le projet d'habitation destiné à l'artiste lui-même.

Outre les nombreuses reproductions d'œuvres architecturales il nous faut admirer ses meubles et tapisseries d'une décoration sobre et du goût le plus exquis.

♣

« **Innen-Dekoration** ». (Alexander Koch, éditeur,



PAPIER PEINT. J. G. DE VRIES, Groningue.

Darmstadt.) — La livraison de mars nous vient avec de belles études d'ameublement dûs aux architectes Hartmann et Ebert, des croquis de meubles de H. Friedel. Nous aimons les conceptions pleines de vigueur de Wilhelm Michaël, qui traite avec recherche ses meubles où s'accuse parfois quelque lourdeur.

Dans le luxueux salon reproduit en cette même livraison et dû à M. Wilhelm Michaël, jusqu'aux moindres détails d'ameublement, tout y est adéquat, original et beau.

« **Jugend** ». — Nullement dépourvu d'art — bien que parfois satirique — l'hebdomadaire allemand qui s'intitule : *Jugend*.

Chaque semaine s'enrobe d'une couverture signée par les meilleurs peintres de Germanie; voilà qui nous console un peu de trop d'estampes et d'affiches qui déshonorent les livres et les revues.

Le n° 14 de *Jugend* renferme des dessins et croquis de toute beauté dus à MM. Julius Diez, Walther Püttner, Fritz Erler, Félix Hollenberg, Adolf Münzer, Bernhard Pankok, Otto Greiner, etc.

Le n° 15 se vêt d'une couverture dont le dessin est de pur art allemand, délicieuse œuvre de M. J. Carben.

Signalons en ce fascicule : Un motif de décoration de livre de M. Peter Bauer où la figure et la fleur sont harmonieusement stylées.

Vraiment belles les compositions de Fritz Hegenbart, Julius Diez et Fritz Erler.

Un coin de paysage de Fritz Rehm toujours interprété décorativement. Du G. E. Dodge, figuriste de talent.

Une décoration de Hans Christiansen, l'artiste allemand très apprécié pour ses chatoyants cartons de vitraux dont quelques-uns ont paru dernièrement dans *Deutsche Kunst und Dekoration* et dans *Dekorative Kunst*.

Nous nous reprocherions de terminer ces quelques notes sans citer Angelo Jank, E. L. Hoess, Max Hagen et M. Feldbauer dont les dessins illustrent le n° 15

A.V.W.



Le " Salon d'Art Idéaliste "

Mieux que les théories les plus développées, mieux que les polémiques les plus acerbes, le tableau de Jean Delville : *l'Ecole de Platon* exhalte le but triple de « l'Art Idéaliste », *la Beauté spirituelle, la Beauté plastique, la Beauté technique.*

Devant cette œuvre vraiment belle du jeune artiste, tous, même ses détracteurs, sont forcés d'y reconnaître un art supérieur.

Une mer calme, un paysage reposant plein de style s'étoile à l'horizon. Platon parle, ses douze disciples écoutent le maître.

Tout cela est d'un ensemble parfait, le nu est idéalisé ; ce n'est pas du nu vulgaire, du nu qui semble plutôt du déshabillé; c'est du nu noble et serein.

Les attitudes de Platon et de ces disciples sont majestueuses. Sans recherche, ces hommes semblent être des dieux, tout est idéalement beau.

De M. Rion *le Chant du Cygne*, une toile impressionnante et d'une pensée très élevée, un cigne sanglant se traîne au milieu des ronces qui le déchirent tandis qu'éclate son chant d'éternel adieu.

PAUL HAMESSE.



AFFICHE ALLEMANDE. NIKOLAUS GYSIS.

(*Das Moderne Plakat.*)





2e ANNÉE, N° 4. NOVEMBRE 1898.

La Gerbe

Revue d'Art Décoratif Belge.



SOMMAIRE :

DIRECTION : 7, RUE DE LA PÉPINIÈRE, BRUXELLES.

CE NUMÉRO : 1,50

LA GERBE

Revue mensuelle d'Art décoratif belge

Direction : 7, rue de la Pépinière, Bruxelles

ABONNEMENTS.

Belgique : Un an, 16 francs au comptant. — Par trimestre, 4.50 francs.
Étranger le port en sus.

Adresser les abonnements à la Direction, 7, *rue de la Pépinière, à Bruxelles.*

RÉDACTION.

Toutes les communications concernant la rédaction de la revue, rectifications, manuscrits, documents, dessins, photographies, doivent être adressés à la Direction, 7, *rue de la Pépinière, à Bruxelles.*

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Il sera donné un compte rendu de tout ouvrage dont trois exemplaires parviendront à la Direction.

REPRODUCTION D'ARTICLES ET DE GRAVURES.

N. B. — Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

PUBLICITÉ.

Pour les annonces, réclames, etc., à insérer dans la revue, demander les tarifs spéciaux à la Direction, 7, *rue de la Pépinière, à Bruxelles.*

LA GERBE

REVUE D'ART DÉCORATIF

LES TOITURES MODERNES

—

La dernière partie de notre siècle mouvementé a été caractérisée par un retour vers l'esthétique urbaine qui, durant une longue période, avait été, non pas négligée, mais absolument mal comprise par des gens sans doute dépourvus d'un sens artistique quelconque, et qui ne reculaient pas devant un vandalisme sans nom, pour remplacer par des constructions (commodes peut-être, mais ignobles), les plus beaux motifs laissés par nos ancêtres si pleins de goût. Faut-il comme simple rappel, indiquer ici la municipalité de Malines qui, sous les Hollandais, avait constitué un concours pour la démolition des maisons gothiques entourant Saint-Rombaut et dont quelques-unes en effet ont été remplacées par ce que nous y voyons actuellement ?

Mais il est inutile de récriminer ; il s'agit de faire mieux, de faire bien et surtout de ne pas tolérer que, sous prétexte provisoire, on érige encore de ces cassines (économiques ou non) qui, une fois établies, restent comme des chancres incurables, et anéantissent le courage de ceux qui voudraient élever de belles choses dans leur entourage. En un mot, le goût moderne a enfin pris une direction. Il marche, comme la vérité, dit-on, c'est-à-dire lentement.

Le *Pourquoi*, n'est sans doute pas difficile à trouver. C'est qu'il n'y a pas d'entente, de vues d'ensemble, de direction nette, et cela parce qu'il n'y a pas de principes ; l'art moderne est fondé sur la liberté, comment pourrait-on lui imposer des lois ?

Mais on peut chercher ses faiblesses, ses défauts, émettre des vœux, prévoir les nécessités futures, et surtout étudier les questions de goût, qui sont du domaine général et qui devraient dominer toujours dans toute entreprise, parce que toujours le goût véritable s'harmonise avec l'utile, et le durable. A quoi bon dépenser des sommes *plus ou moins* modestes à édifier des constructions suffisantes pour le moment sur des plans opportunistes, en se disant : « la génération suivante abattra si elle veut, reconstruira selon ses nécessités; ceci nous *suffit aujourd'hui* » ! Tous les jours, on voit que ce qui nous suffisait hier, nous dérange déjà le lendemain, par l'exiguïté, la parcimonie, le défaut de prévoyance qui ont présidé à l'entreprise. Tout le monde s'étonne à l'aspect du développement prodigieux et continu de tout ce qui sert à notre progrès moderne, et on ne saurait concevoir trop en grand désormais, sous peine de se voir, dans quelques années, dépassé, annihilé par un voisin plus hardi dans la lutte de la civilisation. Notre vieille Europe, déjà, fait l'effet d'une douairière caduque en présence des jeunes et auda-

cieuses souveraines à moitié sauvages qui se dressent dans les autres parties du monde pour nous réduire à une sorte d'effacement et de misère! Il faut donc repousser la mesquinerie, et faire prédominer l'Art dans nos tentatives; celui-ci sera plus tard notre égide. C'est dans nos contrées qui furent des musées à ciel ouvert, pour ainsi dire, que les civilisations nouvelles devraient venir chercher les germes de leur embellissement et *cela nous est possible*, dans la fièvre de production actuelle et dans l'abondance d'éléments qui nous entourne.

Pour le moment, nous ne donnerons qu'un exemple pratique de ce que la réflexion unie à une observation dégagée de parti-pris pourrait produire dans l'esthétique de nos villes, qui se transforment sous le joug administratif, c'est-à-dire toujours sous la protection de Sainte-Routine, et que deux innovations (bien simples en apparence) pourraient renouveler comme aspect, de façon à permettre l'essor de la décoration moderne, d'un style absolument nouveau.

Plusieurs de nos architectes (inutile de les nommer ici, car il faudrait en même temps passer à l'examen détaillé de leurs conceptions, ce qui mènerait trop loin), comprennent parfaitement et par intuition et par science, cette rénovation qui s'impose tous les jours plus âprement. Des plans de ville moderne, de constructions originales et répondant à nos désirs et à nos mœurs d'aujourd'hui, ont été exposés (réalisés çà et là, avec le bon vouloir *rare* d'un particulier, *non d'un pouvoir constitué)* et les expositions universelles se succèdent, démontrant tour à tour par quelque *monument* éphémère, ce que pourraient devenir nos cités, ce qu'elles deviendront plus tard, sûrement.

Mais après combien de pérépities, de retards, d'oppositions? Et ne serait-il pas logique autant que pittoresque de favoriser cette transformation en s'attachant d'abord aux points les plus difficiles à obtenir, à ceux qu'on néglige par routine, et aux problèmes dont la solution seule pourrait déjà ouvrir une éclaircie sur l'esthétique architecturale future, ressusciter le pittoresque dans nos villes qui deviennent de grandes usines, et favoriser la création de véritables paysages urbains?

Généralement les constructeurs, dans notre pays surtout, n'ont qu'une idée quand il s'agit de couvrir un édifice : se défendre du mieux possible et avec le moins de frais contre les intempéries.

Un type banal a été adopté depuis que l'ardoise est démodée; c'est la tuile, qui a donné lieu à ces affreux triangles toujours les mêmes qui constituent la coupe de nos toits. Depuis la mise en usage du zinc, il y a eu quelques écarts à cette règle d'autant plus générale que le calcul en était facile au premier maçon venu, et le charpentier lui-même peut employer au squelette d'un toit de maison de rentier de simples apprentis : cela marche comme sur des roulettes.

Ce n'était pas ainsi que nos ancêtres entendaient la charpente, et l'on est saisi d'admiration parfois dans un vétuste grenier de couvent ou de masagin en voyant l'ingénieuse et solide disposition de leurs fermes et de leurs arbalétriers. Or, on sait que la charpente a été le germe des plus magnifiques édifices des Grecs et tout autant des constructeurs du moyen âge. C'est l'*économie* des constructions bourgeoises qui a donc influé sur le type des toitures et par suite sur l'aspect général des villes qui sont vraiment désagréables à contempler du haut d'un monument et encore plus de la nacelle d'un ballon captif. L'an passé, des photographies de Bruxelles ont été prises du ballon de l'Exposition et, en toute sincérité, il y avait de quoi être honteux d'être Belge! — Le dernier tableau de Puvis de Chavannes représente sainte Geneviève veillant sur la cité, c'est-à-dire au-dessus des toitures

d'une ville idéale. Le peintre s'est bien gardé d'y mettre ce type veule de nos maisons couvertes en tuiles, de même qu'il n'eût jamais consenti, s'il avait fait partie de notre conseil communal, à laisser édifier l'horrible maison qui dépare tout le panorama de la place du Congrès. Mais l'esthétique des villes n'est pas une question d'administration, hélas !

Que l'on veuille bien remarquer que dans tous les pays, voire les plus sauvages, la note pittoresque est toujours déterminée par les toitures : huttes, wigwams, tentes, ruches, dômes, terrasses, tours et tourelles, toits à quatre pans, gables aigus, tout ce qui se découpe sur le ciel, tout ce qui provoque une ligne arrêtée au-dessus de nous est intéressant, attire notre attention et commande l'aspect général d'un paysage. C'est ainsi qu'une flèche d'église, qu'une massive tour ou un clocher villageois est nécessaire de temps à autre dans une vue de campagne. C'est ainsi également qu'une agglomération qui serait dépourvue de variété dans les toitures serait écœurante, aussi monstrueuse que certaines villes des colonies, ou de l'Amérique mercantile, aussi triste que la ville en zinc dont parlait dernièrement un explorateur africain : Sierra Leone, si notre mémoire est fidèle !

Le bâtiment le plus ordinaire est aussitôt relevé par une originalité de toiture. C'est le changement dans le degré de pente pour l'écoulement des eaux qui a produit dans nos Flandres les variétés du gothique, de la Renaissance, du style espagnol, et encore les transformations étaient anodines.

Il est évident que pas un architecte, à moins d'être un Yankee, n'oserait se risquer à couvrir un édifice public, un monument important de la même façon que les entrepreneurs de maisons bourgeoises s'y prennent chez nous depuis près d'un siècle. Cette banalité absurde révolte tellement le goût, depuis qu'une minime préoccupation esthétique s'infiltre dans les esprits, que les maisonnettes à bon marché mêmes tendent déjà parfois à conquérir une sorte d'aspect de villas, que des lucarnes, des morceaux de pignons étagés, des cheminées spéciales commençent, çà et là, à modifier quelque peu cette uniformité ennuyeuse (comme dit le proverbe).

Mais ce mouvement devrait se généraliser et la réforme devenir radicale pour produire un résultat appréciable au point de vue du goût moderne. Car il faut se rendre bien compte d'une chose qu'on néglige trop : c'est la masse des constructions particulières et non quelques édifices publics qui donne un caractère spécial à une cité, un style à une époque. Ce sont donc les bâtisseurs et propriétaires de maisons, les architectes chargés de leur fournir les plans qui peuvent, *par le nombre*, influer sur l'aspect esthétique, au lieu de s'en remettre aux pouvoirs publics. Mais ces derniers sont en mesure, par leurs règlements, de contribuer à cette modification de la silhouette des couronnements d'édifices bourgeois, tout autant qu'ils le font à propos de façades, de balcons, de saillies, et même de construction mitoyenne et intérieure.

L'Espagne a dû ses gables aigus, ses pignons élancés à des artistes flamands; mais elle nous donna les toits formés de voûtes en plate-forme, des plates-formes flanquées de tourelles à créneaux, des toitures en terrasse comme à l'hôtel de Pitthem à Bruges. Le pignon historié fut le triomphe de l'école flamande de la Renaissance ; les gables aigus donnèrent à Floris et à De Vries l'occasion de chefs-d'œuvre d'ingéniosité et de goût et ils furent suivis par les Anglais, les Danois, les Allemands. Mais ces gables dataient du règne de l'ogive. Nous pouvons trouver autre chose.

Aujourd'hui, avec le décor moderne qui semble devoir influer sur l'architecture au point de lui imposer des formes nouvelles en rapport avec les éléments d'ornementation originale qui naissent tous les jours,

tous ceux qui se préoccupent de constructions, et surtout dans les villes, ne se doivent-ils pas à eux-mêmes de rechercher sincèrement des types qui pourraient devenir *populaires*, *économiques* et sortir en même temps des habitudes adoptées et conservées par insouciance ? Ne pourrions-nous voir enfin du caractère et un aspect artistique au couronnement de nos rangées de maisons, et quand nous sommes écœurés et dégoûtés de ce que nous voyons dans la rue, ne devrions-nous pas pouvoir reposer le regard sur des lignes découpant pittoresquement le ciel ?

EDGAR BAES.

PAUL KUHSTOHS

—

Nous avons été douloureusement surpris en apprenant la mort imprévue d'un de nos jeunes artistes les mieux doués, Paul Kuhstohs, enlevé à vingt-huit ans, au moment où se réalisaient les grandes espérances qu'il donnait à l'École Belge depuis les quelque dix ans que ses envois étaient régulièrement remarqués, tant à nos salons qu'à ceux de Paris et de l'étranger.

Tous les quotidiens ont signalé avec émotion cette mort prématurée. Tous les périodiques d'Art ont tenu à retracer la carrière de l'artiste et à exprimer des paroles de regret sur cette tombe trop tôt ouverte.

A notre tour, nous estimons que notre jeune Revue doit à ses lecteurs une analyse de ce beau talent, analyse que notre cadre, plus vaste, nous permettra de donner plus complète.

Né en 1870, Paul Kuhstohs se sent, dès l'âge de quatorze ans, irrésistiblement attiré par l'Art. Il dessine et peint sans relâche, tantôt seul, tantôt sous la direction de Plasky, quand bientôt, sa vocation irrévocablement fixée, il va trouver Courtens, dont il admirait profondément le talent, et lui montre ses études.

De prime abord, le maître pressentit en l'enfant une véritable nature d'artiste, un tempérament de robuste Flamand, bien fait pour lui plaire, et il se l'attacha désormais comme élève.

Courtens avait vu juste, car dès l'année suivante, une toile de Kuhstohs était admise à la triennale de Gand. J'entends encore à ce propos le Roi, faisant l'ouverture du Salon, tout étonné de voir un si petit jeune homme être l'auteur d'une œuvre si importante déjà, lui dire avec un fin sourire, et en portant le regard successivement de l'un à l'autre, comme pour en faire ressortir la disproportion : « Comment, c'est vous, Monsieur, qui avez fait ce grand tableau ? »...

Depuis cette époque, Kuhstohs fut un régulier de toutes nos triennales, où l'on remarquait sa manière bien flamande, vigoureuse et large, encore que trop apparentée peut-être à celle de son maître, dont il avait la pâte grasse et pleine. Mais quoi d'étonnant qu'à cet âge, la personnalité ne se fût pas encore dégagée complètement ?

Ceux qui ont suivi de près les efforts de Kuhstohs savent du reste, qu'en ces dernières années, un pas énorme avait été fait vers ce but, qu'il allait définitivement atteindre.

Paysagiste et mariniste, Kuhstohs était avant tout un coloriste, recherchant les effets plutôt que la forme, peignant pour peindre, tantôt un coucher de soleil, tantôt une tempête, tantôt un sous-bois ou un paysage hollandais, parce qu'il aimait la couleur pour elle-même et qu'un ciel de feu, une aube rose, un automne doré, une belle harmonie rouge et verte de prairie et de toitures hollandaises, le faisaient vibrer d'enthousiasme.


ÉDITION
de la
REVUE
NOUVELLE

Éditions de la Librairie d'Art

—

Chez tous les libraires :

Gaston Heux. *Les Ailes de Gaze* (collection indépendante) 1.25
Vicomte de Colleville. *Pour le Harem* . . . 0.25
» *La Luxure* (Petite collection Bleue) 0.30
Edmond Hanton. *Le cœur et les lèvres* (dans la Bibliothèque d'Art et de Science) 2.00
» *Le Matin de la Vie* (dans la Bibliothèque d'Art et de Science) 2.00

Sous presse :

Albert Berthel. *Les Miroirs d'Ames* (Collection Indépendante 2,00
Eugène Herdies. *Images de Zélande* (illustré par J. M. Canneil) 1.00
Léon Legavre. *Ville de Province* (Petite Collection bleue).
Paul Germain. *Le droit à la Beauté* (Propagande d'Art).
Avy René d'Yvermont. *L'Amour qui tue.*
Solage Ornudac. *En Pèlerin par les routes.*

Il faut lire :

REVUE INDÉPENDANTE

(*L'Aube* et *Revue nouvelle* réunies)

Illustrée d'Art, de Littérature et de Science

Directeurs Albert BERTHEL et Maurice BISSCHOPS.

F. de France, Secrétaire.

La Revue Indépendante est complètement *libre*. Elle est l'organe des auteurs français de Belgique. Elle produit les écrivains jeunes et les inconnus. Les maîtres de la Littérature française, M. Camille Lemonnier, Albert Giraud, Jean Richepin, Pierre Loti, Gaston Paris, etc... collaborent à la *Revue Indépendante*, la revue la moins chère et la mieux rédigée.

Abonnement, Belgique : 2 f. 50. Étranger, port en sus.

Administration-Direction, 169, Avenue de la Couronne, Bruxelles.

Demander spécimen gratuit.

L'OCÉAN. PAUL KUHSTOHS.



CEUX DES CÔTES. PAUL KUHSTOHS.



LES VIEUX. PAUL KUHSTOHS.

Travailleur infatigable, il produisit de nombreuses toiles de ce genre, dont chacun se rappelle avoir vu les riches et savoureuses colorations. Cependant, à l'étroit sur nos côtes, d'où il ne pouvait étudier que les vagues déferlant, rageuses ou calmes, sur la plage de sable, ce vrai mariniste profita d'un voyage en Amérique pour fixer à son retour, en sa toile la plus importante, « l'Océan », l'impression ressentie par l'immensité des flots. Nous reproduisons cette œuvre hors texte; on remarquera la belle ordonnance de lignes et la noblesse de style de cette imposante et hardie synthèse.

Mais peu à peu, le peintre se transforme, comme l'a si bien exprimé Leempoels, dans le bel éloge funèbre qu'il a prononcé sur sa tombe : « ... Les gourmes sont jetées; la » compréhension esthétique de Kuhstohs » se développe et la technique tempérée » par le sentiment et la poésie s'assagit ; » car le peintre dans une heure heureuse » et par une fréquentation assidue de la » nature en surprend le murmure mysté- » rieux, l'inexprimable, l'âme enfin, que » désormais il s'efforcera de transporter » vibrante sur la toile; l'harmonie s'est » accomplie entre l'esprit vivifiant et la » matière, entre le cerveau et la main; dès » ce jour Paul Kuhstohs prit rang parmi » les paysagistes de race. »

Il ne pouvait suffire, en effet, à l'idéal de Kuhstohs, de se borner à la représentation unique du paysage et de la marine. La figure humaine, la plus noble expression de l'Art, devait le solliciter; aussi prend-elle dans ses dernières œuvres une importance capitale. Mais il ne l'étudiera qu'enveloppée de lumière, en plein air, dans l'atmosphère ambiante des prés et des plages qui l'ont toujours attiré.

C'est à cette époque de transformation, toute récente, que nous devons les œuvres les plus complètes de l'artiste. Nous en avons choisi quelques-unes des plus typiques, que nous reproduisons.

Voici d'abord (1896) un groupe de pêcheurs attendant sur la plage le retour des bateaux. Une barque est revenue déjà ; les autres sont proches et la vente du poisson va bientôt commencer. Les personnages ont bien leur caractère, et sont en parfaite harmonie avec le milieu où les a placés l'artiste. C'est la vie calme et paisible des Hollandais des côtes ; à chaque marée ils reviennent là, chercher le produit de la pêche quotidienne, et, chaque fois, grâce aux mille aspects qu'offre la mer, le spectacle est nouveau.

Voici maintenant « Les Vieux » (1897) que le Roi d'Italie a acquis à la dernière exposition de Venise. Un intense sentiment de poésie se dégage de cette œuvre. Le soir tombe ; la lune, pâle encore, montre déjà sa lueur faible ; l'heure est bien choisie pour le vieux marin de quitter sa chaumière et de s'acheminer vers la dune, afin d'y revivre ses souvenirs en regardant l'horizon. Sa vieille compagne surveille ses pas chancelants tandis que lui déjà ne voit plus que la mer, au loin, qui l'attire de toute son irrésistible séduction.

Il est heureux que Kuhstohs ait eu la joie de cette acquisition qui honore non seulement l'artiste, mais aussi l'école flamande dont il contribue ainsi à porter le renom en Italie.

Nous voudrions analyser encore plusieurs des œuvres dernières de Kuhstohs, mais force nous est de nous borner à la reproduction de la plus importante de ses toiles exposées au dernier salon de Paris. Quoique les procédés graphiques ne puissent pas rendre l'effet de coucher de soleil, si bien réussi dans cette scène des côtes, nous croyons intéressant d'en donner la reproduction qui attestera tous les progrès accomplis par le vaillant artiste, tant au point de vue de la composition qu'à celui de la reproduction de la figure humaine.

Le pauvre défunt avait mis en cette toile tout son espoir; il l'avait à peine signée



PÊCHEURS DANS L'ATTENTE. Paul Kuestohs.

quand la mort est venue le surprendre, au moment où il escomptait pour son œuvre le légitime succès que nous sommes persuadés lui voir obtenir.

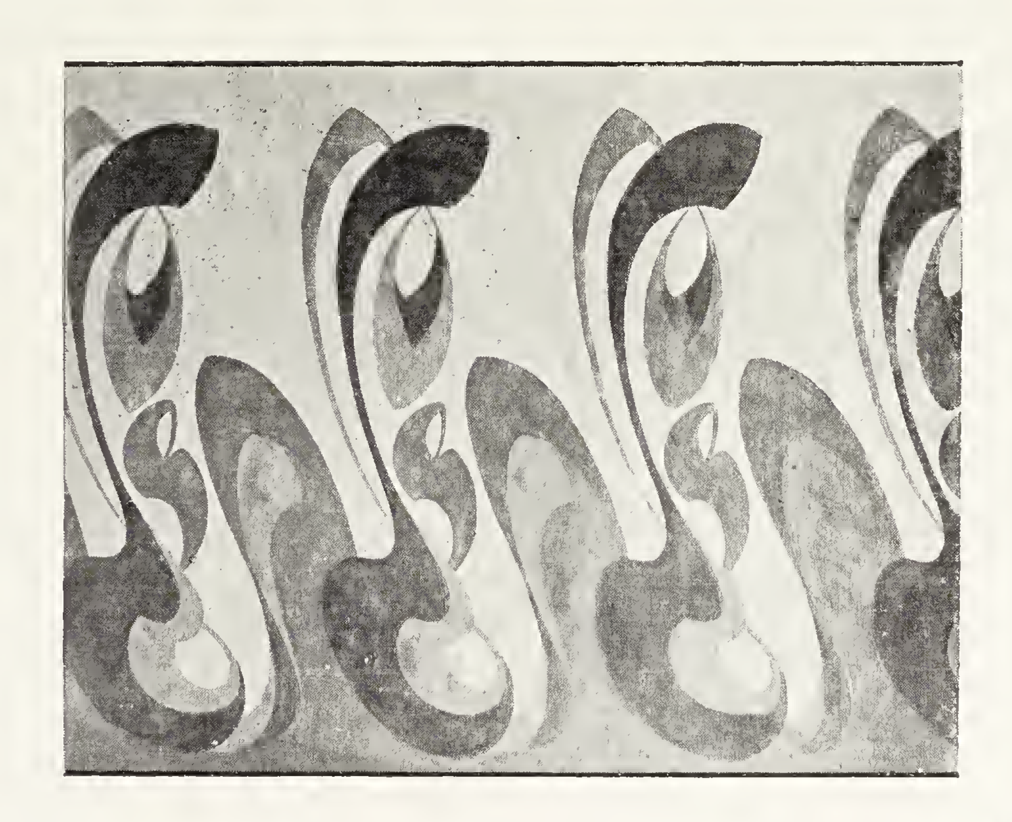
Avec son talent, son savoir, son opiniâtre persévérance, Kuhstohs s'était déjà fait un nom à l'âge où la plupart des autres artistes tâtonnent encore et cherchent leur voie.

Il eut sans cesse développé, élargi les bornes de son art. Il eut brillé parmi les premiers d'entre ceux qui représentent en Belgique les traditions de notre vieille école flamande.

C'est pourquoi nous déposons tristement sur sa tombe une gerbe de regrets.

Ed. Modave.

L'ART DE L'AMEUBLEMENT

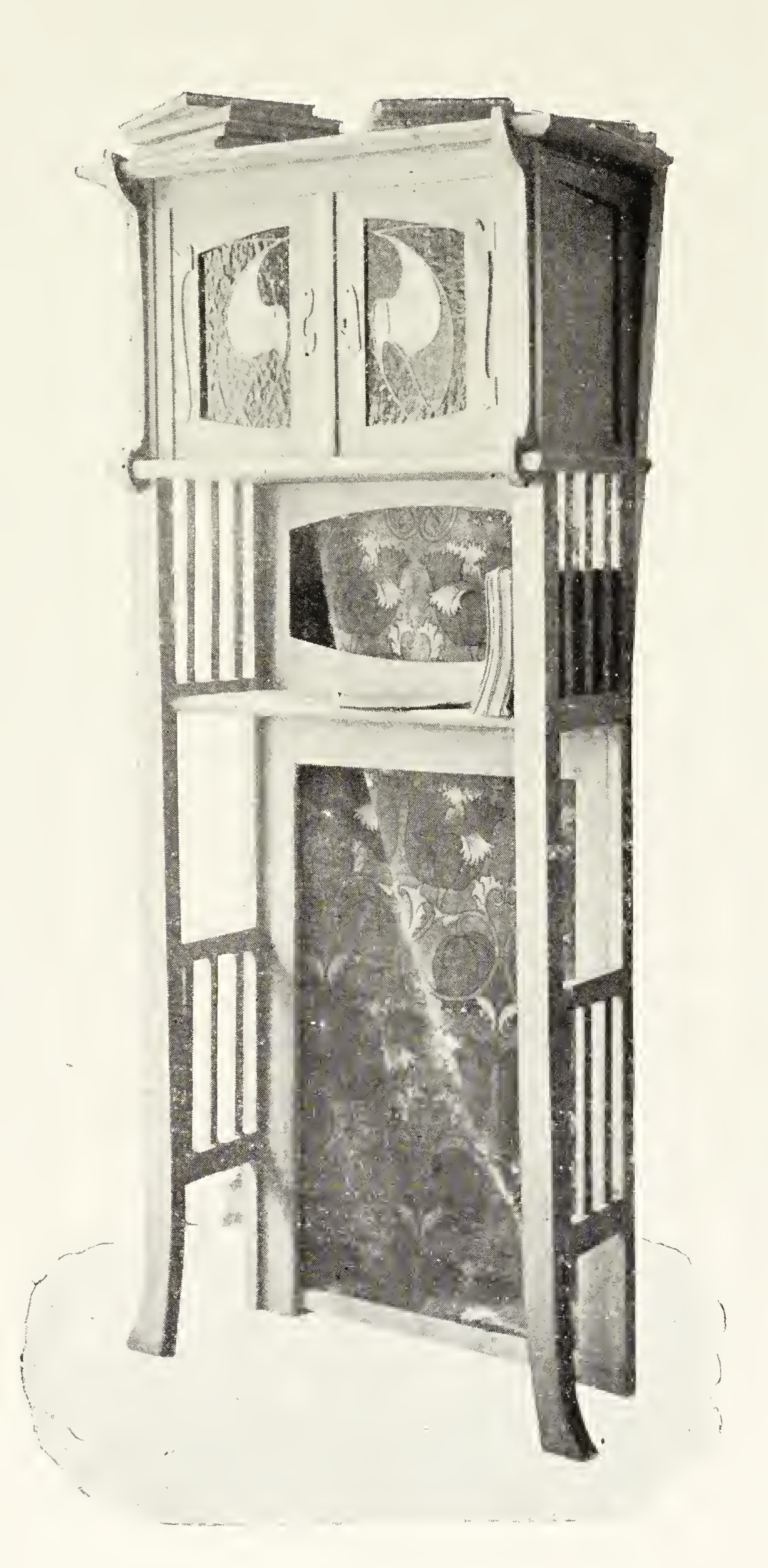


FRISE DÉCORATIVE POUR SALLE A MANGER. — VERVIERS. — FOND GRIS JAUNE. — FORME VERT, BRUN ET JAUNE.

Léon Bochoms
ARCHITECTE D'AMEUBLEMENT
BRUXELLES.

Il est absolument impossible en l'état actuel (tout embryonnaire) de l'Art qui sera celui du XXe siècle, de se fonder sur des dogmes, d'établir son esthétique sur des principes.

Ceci ne veut point dire qu'il n'y en aura pas plus tard, ni que les artistes soient parfaitement libres de se livrer à une fantaisie échevelée; la science est pour eux plus nécessaire que jamais, quoique le critique et l'amateur ne puissent plus invoquer ni règles, ni canon, ni exemples de jadis, en faveur de leurs opinions. Ce n'est point ici le moment de discuter si Rafaëlli a été dans le vrai en disant que nous avons un goût inné, un sentiment esthétique qui



EUBLE FORMANT CHEMINÉE SURMONTÉ D'UNE ARMOIRE. — CHÊNE.— SALLE A MANGER DE MM C. K. — VERVIERS. — EXÉCUTION HOLS-DEVRIES ET Cie. — BRUXELLES.

LÉON BOCHONS
ARCHITECTE D'AMEUBLEMENT
BRUXELLES.

répugne à la convention et à l'absolu, et que les formes et les volumes qui ne sont pas *naturels* sont anti-artistiques ! Il nous suffit aujourd'hui de constater que l'Art jeune, fruit de tempéraments affinés (et indépendants, pourtant), se laisse guider plutôt par le sentiment que par des lois et que le charme éclipse désormais la froide correction !

On a voulu un mot d'ordre, un but, et il en faudra un plus tard.

On a cru se baser sur l'*utile*, sur l'*inspiration de la nature*, sur le sentiment ou plutôt la *liberté du caprice*. Cette formule, cette idée préconçue est prématurée, tant que l'Art jeune n'aura pas fait école, que son *style* ne sera pas déterminé, c'est-à-dire tant que l'artiste voudra jouir de sa liberté.

Mais il y a cependant en tout des lois *générales* d'harmonie que l'on confond avec l'instinct, et tous les hommes de goût s'unissent aisément dans la louange d'une belle chose ou dans la réprobation d'une œuvre absurde. Il y a en eux un mélange de raison, de science, de génie et d'instinct naturel qui les empêche de transgresser certaines limites.

Voilà ce que l'Art actuel doit avoir en vue, et non pas l'individualisme à outrance qui n'admet pour beau que ce qui est personnel. — La personnalité est une qualité, non le but de l'Art.

La décoration, comme l'ameublement, doit le plus souvent utiliser des formes déjà connues, mais les modifier, les métamorphoser. On ne peut sortir souvent d'une donnée, d'un squelette indispensable à l'usage ou à la solidité. Il faut manier ce squelette, le modeler, le fleurir...

Pour en donner un exemple bien simple, une table de bureau ne se prête que difficilement à la forme ronde ; il y a perte de place, les papiers et livres carrés dépassent de partout et risquent de tomber ; l'ordre peut à peine y être conservé, parce que le carré appelle le carré, et que la quadrature du cercle est encore un problème !

Rien n'empêcherait un écrivain capricieux de se créer un bureau circulaire : affaire de goût ; mais, en général, la forme carrée est celle qui attire le plus impérieusement l'attention.

Maintenant, partant de cette donnée d'une table carrée, oblongue si l'on veut, cette pièce de bois peut être découpée, ornée dans ses angles, tant qu'elles ne gênent pas l'écrivain assis ; mais le plat de la tablette doit être uni, sans ornements en relief sous peine d'être excessivement incommode. Qu'on y mette de la marqueterie, de l'incrustation, du cuir encadré, soit, mais la fantaisie ne doit pas aller jusqu'à empêcher de déposer d'aplomb livres ou papiers. En tout objet d'ameublement, de semblables conditions se présentent. Les enfreindre, c'est agir à peu près comme l'architecte qui fait une belle maison, en oubliant l'escalier.

Nous pouvons appeler cette préoccupation première et pratique : *l'idée raisonnée*. Elle se confond en beaucoup d'esprits avec la doctrine de *l'utile* qui est fausse ou plutôt incomplète en art.

L'utile est presque toujours le mobile qui fait agir un artiste industriel et qui lui procure la commande ou les débouchés. Mais si l'on se bornait à cette formule, on pourrait faire abstraction d'imagination, de goût, d'esthétique enfin ! L'encrier de corne de nos ancêtres était utile à condition d'être glissé dans un trou du pupitre ou d'être pendu à la ceinture. Des récipients, creusets ou pots en étain ou en plomb faisaient encore meilleur usage, comme équilibre.

Un vulgaire vase de nuit est utile, mais il n'est pas beau et l'on pourrait employer tout autant un vase ayant une autre forme et des ornements. Tout cela s'éloigne de l'art, qui n'a besoin que d'un *prétexte* pour élaborer ses créations.

Ce prétexte est l'utilité (sous le rapport

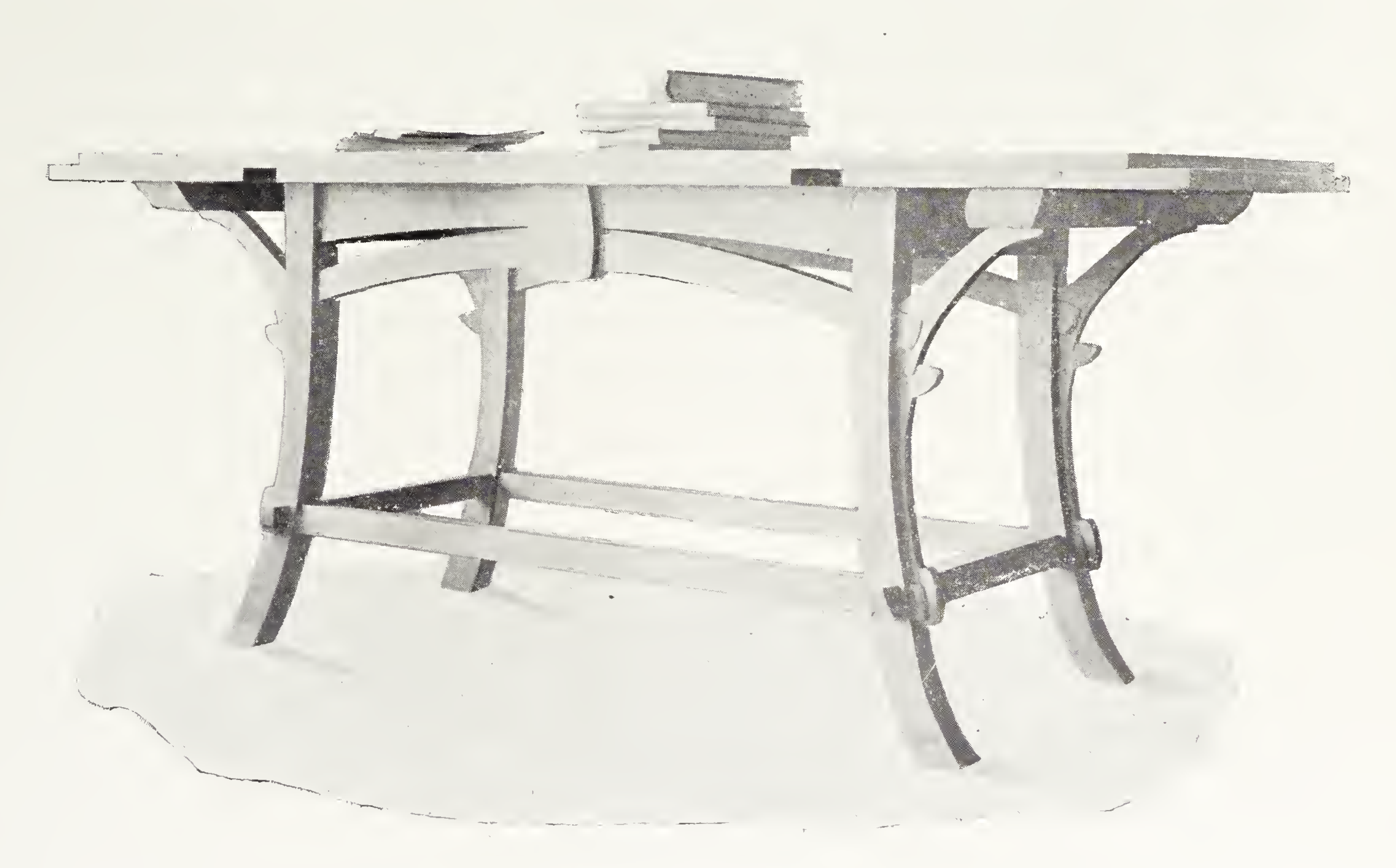


TABLE A ALLONGES. — CHÊNE. — SALLE A MANGER DE MM. C. K. — VERVIERS. — EXÉCUTION HOLS-DEVRIES ET Cie. — BRUXELLES.

LÉON BOCHOMS
ARCHITECTE D'AMEUBLEMENT
BRUXELLES.



SALON DE COIFFURE. — LA HAYE. — ENCADREMENT DE GLACE AVEC SUPPORT. — SAPIN VERNI. — EXÉCUTION HOLS-DEVRIES ET Cie. — BRUXELLES.

WILHEM HOLS ARCHITECTE BRUXELLES.

pratique), la pensée (sous le rapport théorique).

L'usage auquel est destiné un objet d'ameublement peut faire naître tout un monde d'idées. Dès que cet usage est assuré en fait, dès que l'objet répond à sa destination sans être incommode ou absurde, la fantaisie de l'artiste peut se donner libre cours afin de faire de cet objet une œuvre digne d'être admirée par des gens de goût, même s'ils ne se préoccupent pas le moins du monde de l'emploi de l'objet.

Le susdit vase nocturne orné par un Palissy ou un B. Cellini serait déposé dans une vitrine du Musée de Cluny, que personne parmi les visiteurs ne songerait aux bienfaits hygiéniques qu'il a pu procurer : on y verrait l'œuvre d'art, rien de plus.

De même dans l'art purement *industriel* (si l'on peut s'exprimer ainsi) dans les formes de fabrication qui permettent de jeter sur le marché commercial un grand nombre d'exemplaires du même modèle, on songe un peu à l'utilité, mais surtout aux conditions de fabrication, à la facilité d'emballage, à l'économie du travail. Ainsi des casseroles à bec sont le plus souvent incommodes pour verser les liquides, uniquement parce que un bec plus allongé serait fragile, gênerait pour les expéditions, pour glisser les pots l'un dans l'autre, etc. Intérêt de fabricant.

Laissons donc de côté l'utilité comme but autoritaire du travail artistique, fût-ce dans la sphère commerciale.

Il y a une chose à considérer, surtout en notre temps de régénération par la science, qui dominera tout prochainement.

L'artiste se trouve plus que jamais en présence d'un problème, dès qu'il se dispose à œuvrer :

Il doit partir d'une *donnée:* Des termes du problème, il doit dégager l'inconnue qui est l'inspiration d'art. Il a pour facteurs : la pensée, le goût, l'adresse, et le talent.

La pensée n'est pas de la littérature. C'est une réflexion profonde à ce qu'il peut



SALON DE COIFFURE. — LA HAYE. — MEUBLE TOILETTE. — SAPIN VERNIS.

WILHEM HOLS
ARCHITECTE BRUXELLES.

exister d'*immatériel* relatif à l'œuvre *matérielle* désirée.

Il faut que cette œuvre ne soit point *bête* et ne dénote pas un artiste inintelligent ou peu cultivé.

Le goût n'est pas un instinct tout personnel. Il se complique de savoir, de comparaisons, de raisonnement et d'étude autant des maîtres que de la nature.

L'adresse n'est pas seulement manuelle : beaucoup d'artistes esquivent les difficultés par un tour de main, mais l'œuvre reste sans caractère ; il faut la ruse, l'artifice qui use de resources, qui s'autorise de licences et de caprice pour détourner le spectateur du thème primitif, souvent banal ; pour agrémenter un sujet ordinaire, brutal ou peu attrayant.

Enfin le talent est, de toute évidence, nécessaire pour l'exécution d'une œuvre moderne. Si nous contemplons avec intérêt une production naïve, enfantine, des sauvages du Congo ou de l'époque préhistorique, on serait mal accueilli si l'on venait nous imposer aujourd'hui des travaux maladroits et grossiers sous prétexte de nouveauté.

Il faut *renouveler l'art par l'esprit de son temps*, a dit avec raison André Lefèvre, ce qui explique fort bien le sens obscur de son autre phrase : l'*utilité est le fond de l'esthétique architecturale*. C'est le fond, oui, mais non pas la forme. Sur le thème utile, il faut échafauder ses variations qui font parfois disparaître entièrement le motif simple et primitif. *Utile dulci!*

Que de choses charmantes ne découvrons-nous pas dans ces vieux meubles de Boule, dans ces *cabinets*, ces droguiers, ces buffets en bois de rose à marqueterie, ces chiffonnières à tiroirs dont nous nous demandons parfois le motif ou l'usage absolument fantaisiste? Ces cassettes en laque du Japon, à peintures en or sur fond noir, *avec tiroirs simulés* et couvercle avec tiroir en dôme historié, où reconnaître l'utilité en ces ornementations?

Mais partout on retrouve en ces œuvres d'autrefois un souci d'harmonie, de charme, souvent une idée traduite en allégorie, tel un garde-feu frison que nous avons vu, représentant l'Hiver (un garçon apportant du bois, un autre se chauffant). Ce que nous pouvons reprocher à leurs auteurs, c'est d'avoir souvent substitué l'étude des maitres à l'inspiration directe de la nature. Il est obligatoire de revenir à celle-ci aujourd'hui, à cause même de la masse innombrable de documents épars autour de nous, qui ont rendu le jugement de l'amateur plus fin, plus sûr et plus désireux d'originalité.

Mais jamais cependant une imitation *servile* de la nature ne sera favorable à l'ornementation ; il faut subordonner à la synthèse ou de l'œuvre, ou de son milieu, ce désir de vérité qui émeut souvent l'ar-



SALON DE COIFFURE. — LA HAYE. — EXÉCUTION HOLS-DEVRIES ET Cie. — BRUXELLES.

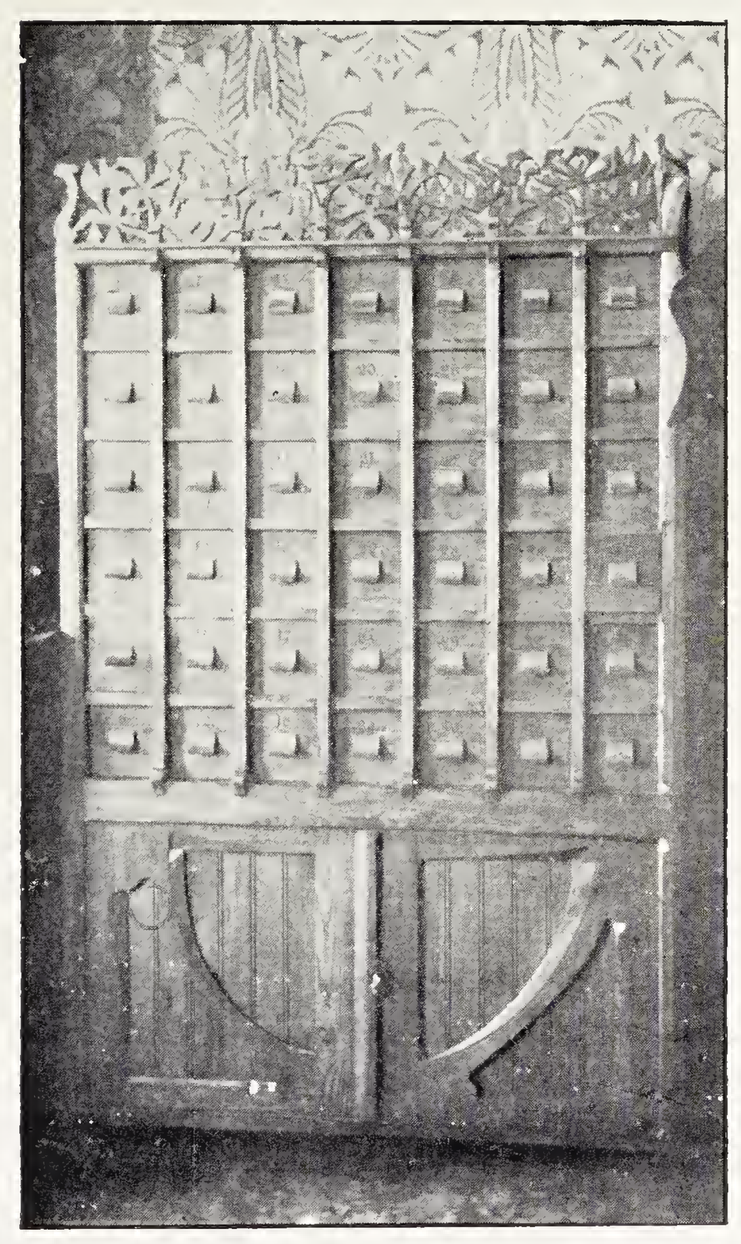
WILHEM HOLS ARCHITECTE BRUXELLES.



CÉRAMIQUE. GISBERT COMBAZ.



FRISE CÉRAMIQUE — GISBERT COMBAZ.



SALON DE COIFFURE. — LA HAYE. — MEUBLE CASIER. — SAPIN VERNI. — EXÉCUTION HOLS-DEVRIES ET Cie.

WILHEM HOLS
ARCHITECTE BRUXELLES.



MEUBLE D'ATELIER

PAUL HAMESSE
ARCHITECTE BRUXELLES.

INDICATEUR
PHILATÉLIQUE.

G 1896

Ed. LYON-CLÆSEN
EDITEUR
BRUXELLES



INDICATEUR ET AFFICHETTE. Gisbert Combaz.

tiste devant des créations naturelles qu'il admire.

S'il doit se retremper souvent dans un véritable bain de nature, c'est pour y découvrir le caractère, la fraîcheur de nouveauté, le mouvement, la vie. Il y mettra encore du sien propre s'il est *artiste;* et le reste, il le trouvera par la science.

Mais surtout, que la réprobation s'étende sur tout ce qui, sous le couvert de l'art, n'est que du mercantilisme.

L'écueil de tout ce qui doit être exécuté industriellement ou emprunter des éléments à l'industrie, c'est la perte du caractère et de l'imprévu. Il faut donc s'attacher plus que jamais à ces deux qualités, les exagérer s'il le faut, afin que l'exécution ou la reproduction (même par des manœuvres) ne puisse les détruire tout à fait. Edgar Baes.

CRESPIN ET SON ATELIER



A. Crespin.

ADOLPHE CRESPIN

—

Nous voudrions consacrer quelques pages de ce recueil à caractériser les tendances et les mérites des travaux qui, depuis ces dernières années, ont mis le nom d'Adolphe Crespin en vedette dans la jeune école belge d'art ornemental. Circonstance précieuse pour un esprit ingénieux et chercheur, le moment où la pleine possession de ses moyens artistiques allait lui permettre une production plus active et plus abondante, coïncidait avec une véritable renaissance de l'art décoratif; et par une heureuse fortune, qui devait peut-être moins au hasard qu'à une clairvoyante perspicacité, il s'était préparé de longue main à collaborer à cette rénovation. Bien que la quarantaine n'ait pas encore sonné pour lui, ses premiers débuts datent d'il y a vingt ans. Les peintres de chevalet se

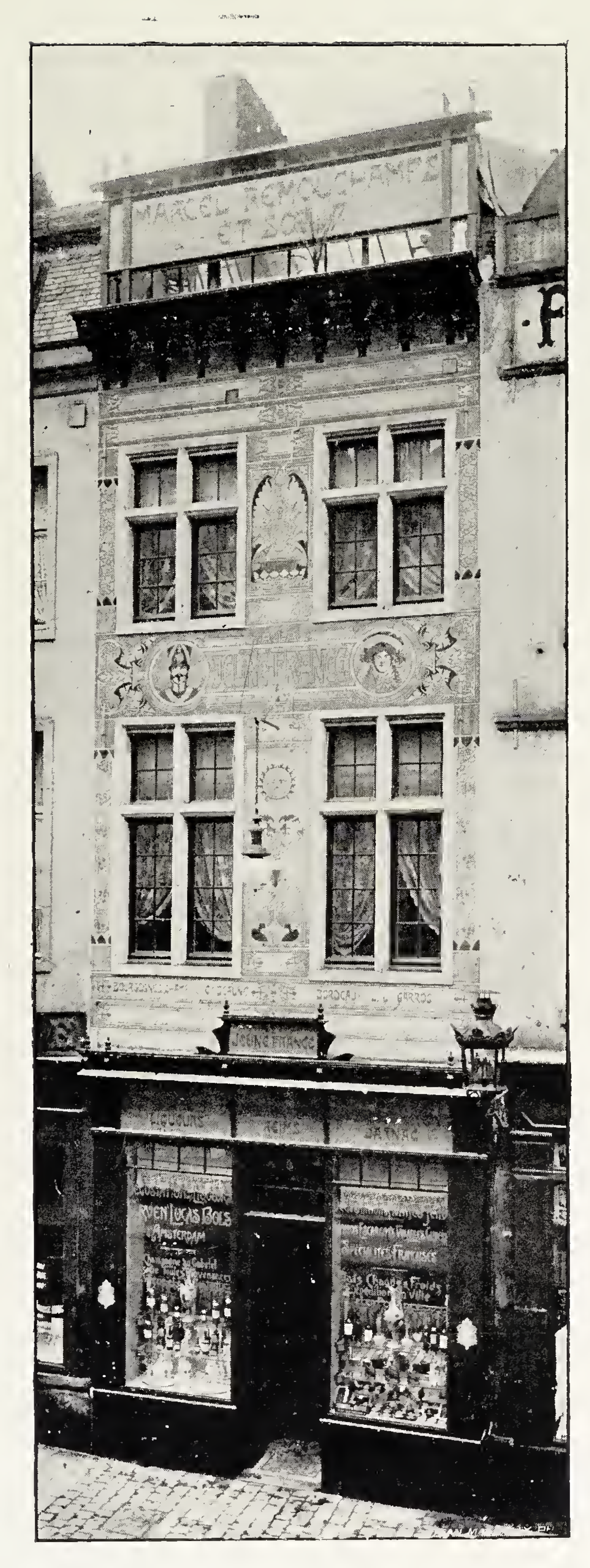


TYMPAN, CIMETIÈRE DE QUENAST A. CRESPIN.

consacrent volontiers aujourd'hui à des travaux d'art appliqué, jugeant complaisamment que, pouvant le plus, ils pourront le moins ; mais alors il n'en était pas un qui n'eût cru déroger en dessinant une tenture ou un tapis. Quant aux décorateurs, c'étaient tout bonnement, sauf quelques rares exceptions, d'excellents commerçants qu'une productive carrière dans la « peinture unie » avait mis à même d'annexer une entreprise « artistique » à leur établissement : ils se contentaient d'embaucher quelques artisans qui trouvaient fort naturel d'infliger une décoration Louis XV à une salle Renaissance, et s'évertuaient à reproduire, le plus fidèlement qu'ils pouvaient, les compositions toutes faites dont foisonnent les recueils classiques. Au contraire, Crespin pensait qu'une éducation artistique générale n'est pas une superfétation pour qui se destine à pratiquer les « arts mineurs », et tout en se livrant à des travaux courants chez des « patrons », suivait les cours de l'Académie de Bruxelles, dont les tendances, d'ailleurs, lui agréaient médiocrement, passait, trop rapidement à son gré, par l'atelier de Léon Bonnat, et revenait à Bruxelles suivre les leçons de M. Blanc-Garin. Il exposa quelques portraits qui ne restèrent pas inaperçus, mais ses prédilections le portaient surtout vers la nature-morte et la peinture de fleurs. On se souvient peut-être de son tableau les *Masques*, qui figura d'abord à l'*Essor* puis à l'Exposition universelle de 1897 : la sympathie passionnée de Crespin pour l'art japonais, en même temps que ses dispositions pour les travaux décoratifs, vers lesquels il était en train de bifurquer, se marquent dans cette page originale par la donnée et la disposition : l'artiste y a accroché, sur un fond de vieille tapisserie, le visage de plâtre d'une Vénus antique, autour duquel sont suspendus, grimaçants ou méditatifs, de vieux masques japonais de bois colorié.

Entre deux tableaux de chevalet, il continuait à apprendre, par la pratique, le « métier » de l'ornement, travaillant notamment chez Gustave Janlet, un des décorateurs d'alors qui jugeaient qu'on peut, dans cette profession, faire œuvre d'art.

A l'*Essor*, où Crespin exposait régulièrement, il se lia d'amitié avec feu Édouard Duyck, qui devint bientôt son collaborateur. C'était vers 1887. Jules Chéret, créateur d'un art nouveau, couvrait les



FAÇADE JEUNE FRANCE
MARCHÉ AUX POULETS,
BRUXELLES.
(PHOTOGRAPHIE ALEXANDRE)

A. CRESPIN, DÉCORATEUR,
BRUXELLES.
BARBIER, ARCHITECTE,
BRUXELLES.

murs de Paris de compositions charmantes, où des déités exquisement maniérées s'élançaient, ivres de joie, dans la gloire fanfarante des couleurs. Les deux jeunes artistes se dirent qu'il y avait, dans la mesure de leurs forces, quelque chose d'analogue à tenter chez nous. Et comme le lithographe avait gâché le premier dessin qu'ils lui avaient confié, ils résolurent, à l'exemple de Chéret, de tracer dorénavant eux-mêmes sur la pierre leurs « estampes murales ». C'est ce qu'ils firent à partir de 1890, et leur affiche pour l'inauguration de l'Abattoir de Cureghem est le premier échantillon belge d'un procédé qui, introduit par Crespin et Duyck, fut, depuis, appliqué chez nous par nombre d'artistes, avec le plus grand succès. Crespin et Duyck ont donné ensemble une trentaine d'affiches illustrées. On peut supposer que Duyck y était surtout pour la grâce des figures féminines, Crespin pour l'ordonnance et l'ornementation; du moins cette division apparait vraisemblable dans la *Fête des Fleurs*, par exemple, et dans le *Vélodrome d'Hiver:* une cyclewoman à l'attitude hiératique se détachant sur un fond dont les motifs sont ingénieusement choisis parmi les éléments de la bicyclette. Il est superflu de décrire le Saint-Michel enarmuré et casqué des *Fêtes de Bruxelles;* le *Petit Belge*, pimpant dans son uniforme de « cosaque de la Meuse » et qui accourt si joyeusement, en agitant les gazettes encore humides de la presse; le trio de jeunes élégantes symbolisant, pour *Nieuport-Bains*, la promenade, la chasse et la pêche; le pêcheur en surouet, si crânement juché sur son grand cheval de Flandre; l'*Alcazar*, où, renonçant à la banale reproduction d'un tableau de la « revue » annoncée, le caprice des deux artistes s'est amusé à caser dans les loges, dans les fauteuils, un public de notabilités bruxelloises. La collaboration brusquement arrêtée par la mort, en plein talent, de son ami, Crespin reprenait seul le crayon lithographique. De cette période datent entre autres une affichette allégorique gréco-moderne pour le chimiste Goldschmidt, et, pour l'architecte



SCRAFETTI — WATERMAEL. A. CRESPIN.

Hankar, une plaquette qui, reproduite par la publication les *Maîtres de l'Affiche*, y supporte à merveille le voisinage des plus remarquables productions françaises et anglaises : l'harmonie apaisée des teintes plates est essentiellement décorative, et les lignes simplifiées du personnage représenté debout devant sa table à dessiner, dans une atmosphère d'intimité et de travail, le goût sobre et significatif qui a présidé au choix comme à la disposition des accessoires, empruntés à la profession d'architecte, tout contribue au symbolisme familier et parlant de cette œuvrette absolument réussie. Rappelons encore l'*Aréopage*, qu'on verra ci-contre, élégante combinaison de la grâce du visage féminin et de la grâce des courbes géométriques capricieusement entrelacées, et signalons aux collectionneurs une curieuse piécette coloriée, qui, reproduite au « pochoir » à un certain nombre d'exemplaires, n'a pas été imprimée : c'est l'annonce d'une Revue universitaire de fin d'année : on retrouve dans cette amusante improvisation une des qualités principales de Crespin, qui est de trouver pour la chose à exprimer des allégories pittoresques, claires, significatives, et de les agencer sur un espace restreint, pierre lithographique ou tympan d'architecture, sans l'encombrer.



SCRAFETTI — ÉTÉ — FLORIVAL. A. CRESPIN.

Leur mérite mis à part, ces productions légères ne furent sans doute pas inutiles au développement artistique de Crespin :

comme le journalisme pour le littérateur, ces travaux cursifs obligent le dessinateur et le peintre à assouplir leur verve à l'actualité incessamment renouvelée, leur donnent une prestesse plus vivante, un tour de main dont bénéficient les besognes plus importantes. Ainsi en fut-il encore des dessins de costumes que Crespin et Duyck exécutèrent par centaines pour plusieurs petits théâtres bruxellois. Rien n'est indigne d'un artiste consciencieux : tous deux dépensèrent infiniment d'esprit et d'invention dans ces croquis rapides qui, interprétés par le costumier, allégorisaient sans banalité les « questions du jour » des revues de fin d'année, ou mettaient en valeur, parfois avec si peu que rien, parfois en ne ménageant ni les broderies ni les étoffes de prix, les lignes onduleuses d'un bataillon de ballerines. Les habitués de l'Alcazar se souviennent certainement du ballet de la Mode, du ballet des Jeux de cartes, du ballet du Mariage, du divertissement de l'Épée, tableaux charmants qui, au rythme des évolutions de la danse, déployaient, défaisaient, reformaient, dans un délicieux bariolage de couleurs, leurs groupes pittoresquement parés.

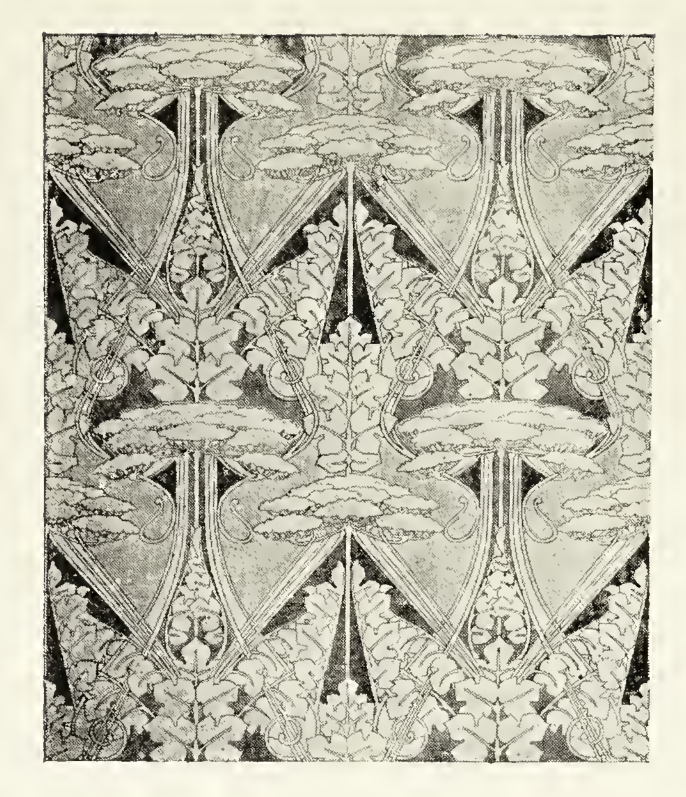
De plus en plus, Crespin concentrait ses efforts dans le domaine des applications ornementales. Depuis plusieurs années il s'y est donné tout entier. Comme on l'a vu plus haut, ce n'était pas l'effet d'une résolution prise au hasard. Il était préparé à la pratique de cet art décoratif qui, tout en étant un département de l'art en général, exige, avec le don, des qualités et des connaissances spéciales. Or, Crespin a ce grand avantage d'avoir manié le pinceau du peintre de chevalet, ce qui lui permet d'oser avec plus de liberté, et surtout d'exprimer avec plus d'aisance. Familiarisé avec la succession des styles du passé, il les a étudiés, il les connaît : on peut dire sans paradoxe que c'est encore la meilleure manière d'arriver à ne pas les imiter servilement : c'est en remontant aux principes qui ont guidé les anciens, en les appliquant à son tour aux choses de son temps et de son milieu qu'on a la chance, après avoir été un chercheur, de devenir un trouveur.

L'examen des modes d'invention dans les styles historiques et spécialement dans le gothique, d'autre part une prédilection déjà ancienne pour les procédés décoratifs des japonais, l'habitude peut-être aussi de peindre la fleur, ont amené notre artiste à voir surtout dans l'œuvre ornementale l'application logique et rationnelle des inépuisables motifs fournis par la flore, la faune, et les éléments naturels en général. Il va de soi que l'emploi de ces motifs suppose leur transformation : il s'agit de les adapter au rôle qu'ils ont à remplir. Un exemple. Qui n'a remarqué depuis quelque temps, aux vitrines des orfèvres, des candélabres, en étain ou en argent, représentant des plantes presque aussi méticuleusement reproduites que si elles étaient moulées sur nature? Ce métal consistant,



SCRAFETTI
BATIMENT ZEGERS
BRUXELLES.

A. Crespin.



PAPIER PEINT. F. VERSCHAVE.



TAPIS. F. VERSCHAVE.



TAPIS. STREBELLE.

battu ou ciselé à l'exacte ressemblance d'une plante, étonne désagréablement l'œil sans même rassurer sur la solidité du flambeau : on craint de voir, lorsqu'on y placera les bougies, se déchirer ces corolles façonnées en bobèches, et s'affaisser la tige qui les supporte. Les orfèvres du temps de Louis XV, époque de décadence cependant, n'avaient garde de négliger à ce point l'accord entre la forme et la matière employée. C'est une faute que Crespin non plus ne commettra pas. Qu'il ait à dessiner une torchère d'après tel végétal, il ne manquera pas d'en styliser la forme; le métal travaillé d'après son croquis ne cherchera pas à provoquer l'illusion d'une branche avec ses feuilles et ses bourgeons : l'idée de la plante interviendra tout juste pour, en respectant l'aspect exigé par la solidité de la matière, étain, cuivre ou argent, donner à la torchère un charme ou un imprévu de lignes rappelant le végétal qui en a fourni les éléments. De même, ayant à décorer d'un semis de fleurs une muraille, il se gardera d'y faire apparaître, avec leur relief véri-

table et leurs formes exactes, une série de bouquets, qui auraient l'air d'avoir été suspendus là à rien du tout, et d'y rester comme par miracle. Loin de chercher à induire en erreur par un trompe-l'œil dont le spectateur ne serait pas longtemps dupe, il se contentera de demander à la fleur l'inspiration de sa forme ornementale, qui en évoquera l'idée sans prétendre en donner l'illusion ; l'esprit ne sera pas offusqué par une invraisemblance, et même pourra, dans cette combinaison presque immatérielle de lignes abstraites et des éléments simplifiés de la fleur ou de la feuille, voir comme une sorte de projection de sa propre rêverie.

C'est parce que le décorateur dont nous nous occupons s'est fait une loi de transformer ainsi, ou, si l'on veut, de transposer dans un mode spécial les données naturelles qui servent de base à sa composition, qu'il fait de l'art essentiellement ornemental. C'est pour cela qu'il ne perd jamais de vue la destination de ses productions, qu'on ne craint pas, en s'avançant sous les plafonds qu'il a dessinés, de voir se détacher brusquement quelque accessoire malencontreux, pas plus qu'on ne redoute, en foulant ses tapis, de donner du pied contre un obstacle, ou de heurter une forme vivante trop servilement imitée. C'est pour cela encore que son décor, qui accompagne et souligne l'architecture sans jamais chercher à l'écraser, éveille une idée d'ordre, d'agrément, de symétrie, accusée par l'emploi fréquent de la répétition, ou du même motif se développant de chaque côté d'une ligne médiane.

L'excellence de la méthode est démontrée par ce qu'elle peut produire chez des débutants. En 1891, nommé professeur à l'École de dessin qui se créait à Schaerbeek, Crespin y inaugure un cours de composition d'après la plante ; à la mort de Duyck il lui succéda dans un cours analogue, à l'école professionnelle de la rue du Marais, à Bruxelles. Signalons un détail intéressant : il s'est avisé, les fleurs vivantes faisant souvent défaut l'hiver, d'emprunter alors ses modèles à un herbier ; de fait, la dessiccation donne aux plantes un aspect linéaire, très favorable à l'application ornementale. A Schaerbeek comme à Bruxelles le cours a donné des résultats vraiment remarquables. On en jugera par la reproduction de deux spécimens de travaux d'élèves. La plupart de ces essais ont déjà quelque chose de personnel : c'est que ces jeunes gens, au lieu d'être exercés à ressasser péniblement du gréco-romain ou du rococo, sont, dès le début, instruits de quelques principes clairs et rationnels, et, une fois qu'ils savent manier le crayon, apprennent, non à se souvenir des planches des recueils, mais à « composer » c'est-à-dire, en travaillant sur des données d'abord très simples, à développer leur initiative en combinant et en inventant.

(A suivre.)

MAURICE SULZBERGER.

LES REVUES

Très curieuse la polémique engagée dans la *Ligue artistique*, entre MM. Jean Delville et Levêque.

—

Deutsche-kunst und Dekoration (octobre 1898).

Presqu'entièrement consacré à M. H. von Berlepsch. Nombreuses planches intéressantes.

The Studio (octobre 1898).

Numéro important.

Désormais il sera joint à chaque livraison du *Studio* un supplément en langue française.

Art et Décoration (octobre 1898).

Article consacré à l'œuvre de notre compatriote M. Fernand Knopff.

Cette livraison contient un grand nombre d'œuvres intéressantes.

—

CONCOURS DE L'*ART DÉCORATIF*

L'*Art décoratif*, dont le premier numéro paraît aujourd'hui, est certainement la plus luxueuse revue d'art industriel publiée en France.

Outre une foule d'illustrations magnifiques en noir et en couleurs, cette nouvelle publication annonce quatre premiers concours auxquels sont attachés près de trois mille francs de prix : un bureau et son fauteuil, un en-tête de papier à lettres, un jeu de cartes et, pour les photographes-amateurs, la photographie d'une maison de campagne. Il y aura une exposition publique des projets qui seront rendus à leurs auteurs, sauf le premier prix de chaque concours qui sera acquis à l'*Art décoratif*.

La revue est en vente dans les principales librairies de France, de Belgique et de Suisse. Le programme des concours est envoyé franco et le numéro d'octobre sera adressé contre bon de poste de deux francs, aux bureaux de l'*Art décoratif*, 37-39, rue Pergolèse, à Paris.

—

Le numéro d'octobre de l'*Art décoratif* est consacré entièrement à Henri Van de Velde.

—

Nombreuses reproductions d'intérieurs, meubles et autres, exécutés, en ces derniers temps, par l'artiste.

Cà et là

—

M. Chambon, le décorateur bien connu, est chargé d'exécuter d'importants travaux au Kursaal d'Ostende.

—

La commune d'Ixelles organise un concours de façades destinées au hameau quartier St-Boniface.

—

Nous supplions M. l'Échevin des Travaux publics de la ville de Bruxelles d'avoir la bonté d'ouvrir sous peu les yeux aux bureaux communaux.

Les messieurs employés à la division des travaux continuent, sans être inquiétés, à fabriquer des plans pour les particuliers, malgré les fameux règlements leur interdisant la chose. Du reste, les pastiches exécutés par ces ronds-de-cuir constructeurs sont absolument illogiques et sans aucun goût.

—

EXPOSITION

Ces derniers temps s'est ouverte, dans une des salles du Musée moderne, l'exposition de l'Alliance artistique de Schaerbeck. Quelques belles toiles à mentionner, parmi lesquelles, Léon Hannay, Victor Gilsoux, Julien Jos et Henri de Beuls, et des aquarelles pleines de fraîcheur de M. Allard.

Aucuns travaux d'art décoratif, ce que nous regrettons vivement.

—

Samedi dernier, 22 octobre, à eu lieu au Vaux-Hall l'exposition des œuvres de notre regretté Édouard Duyck.

Portraits, aquarelles, croquis y étaient exposés. A remarquer plusieurs croquis des enfants de Mme Déstrée, dessinés avec habileté incroyable.

Le lendemain, dimanche 23 octobre, avait lieu l'inauguration du monument, à Uccle Calevoet, en sa mémoire. L'œuvre est du sculpteur Samuel. Nous en donnerons dans notre numéro de décembre la reproduction. L. B.

—

Au mois de septembre dernier a eu lieu à Verviers l'inauguration du monument Vieuxtemps.

Bon morceau de M. Rombaut.

Le célèbre violoniste est représenté en pied un violon à la main et appuyé sur un pupitre.

Le socle et la grille sont de pauvre composition. Architecte Verelle.

On aurait pu trouver autre chose.

Le conseil communal de Verviers est-il maintenant satisfait de l'emplacement, car très rude serait la corvée de le transporter de nouveau ailleurs.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK.

Bruxelles. — Imp. Polleunis et Ceuterick, rue des Ursulines, 37.

N° 5. DÉCEMBRE 1898.



Revue d'Art Décoratif Belge.



SOMMAIRE :

DIRECTION : 7, RUE DE LA PÉPINIÈRE, BRUXELLES.

CE NUMÉRO : 1,50

LA GERBE

Revue mensuelle d'Art décoratif belge

Direction : 7, rue de la Pépinière, Bruxelles

ABONNEMENTS.

Belgique : Un an, 16 francs au comptant. — Par trimestre, 4.50 francs. Étranger le port en sus.

Adresser les abonnements à la Direction, 7, *rue de la Pépinière, à Bruxelles.*

RÉDACTION.

Toutes les communications concernant la rédaction de la revue, rectifications, manuscrits, documents, dessins, photographies, doivent être adressés à la Direction, 7, *rue de la Pépinière, à Bruxelles.*

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Il sera donné un compte rendu de tout ouvrage dont trois exemplaires parviendront à la Direction.

REPRODUCTION D'ARTICLES ET DE GRAVURES.

N. B. — Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

PUBLICITÉ.

Pour les annonces, réclames, etc., à insérer dans la revue, demander les tarifs spéciaux à la Direction, 7, *rue de la Pépinière, à Bruxelles.*



LA CLOCHE
CIMENT PORTLAND

LA CLOHE
CIMENT PORTLAND

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION EN GÉNÉRAL

Ciments et chaux de toutes qualités, pierres de taille, Carreaux en ciment, trass-plâtre, etc., etc.

Pavés lumière Hayward *pour l'éclairage des sous-sols, caves et pièces obscures.*

TROUS A CHARBON ET VENTILATEURS HAYWARD.

Ciment blanc anglais superfin. Le plus riche produit pour façades, vestibules, etc.

Grès vert de la Gileppe d'une teinte superbe, le plus beau de tous les grès, employé dans les façades, églises, villas, châteaux et monuments importants.

Carreaux de revêtement Civer, *produit en verre-porcelaine pour revêtement des murs, plafonds, vérandas, terrasses, etc. — Carreaux blanc de neige et teintes fines.*

Briques et plaques en liège agglomérées.
Produits de qualité extra, prix très avantageux.

AVIS IMPORTANT. — La Maison Mombel-Bossart et Fils, a créé un département spécial qui se charge de rechercher à la demande de MM. les architectes les articles et produits spéciaux de tous pays.

Bruxelles. — Imp. Polleunis et Ceuterick, rue des Ursulines, 37.

LA GERBE

REVUE D'ART DÉCORATIF

A NOS LECTEURS

La Direction se propose de donner tous les mois, pour autant que la chose soit possible, des reproductions d'architecture. Alors que la plupart des revues s'efforcent d'initier le public aux essais de nos jeunes artistes, dans le domaine de l'*ameublement* et de la *décoration intérieure*, nous voudrions aussi et avant tout signaler les très sérieux efforts de nos architectes et mettre nos lecteurs à même d'apprécier la part importante prise par les artistes belges dans le mouvement de Renaissance de ces dernières années.

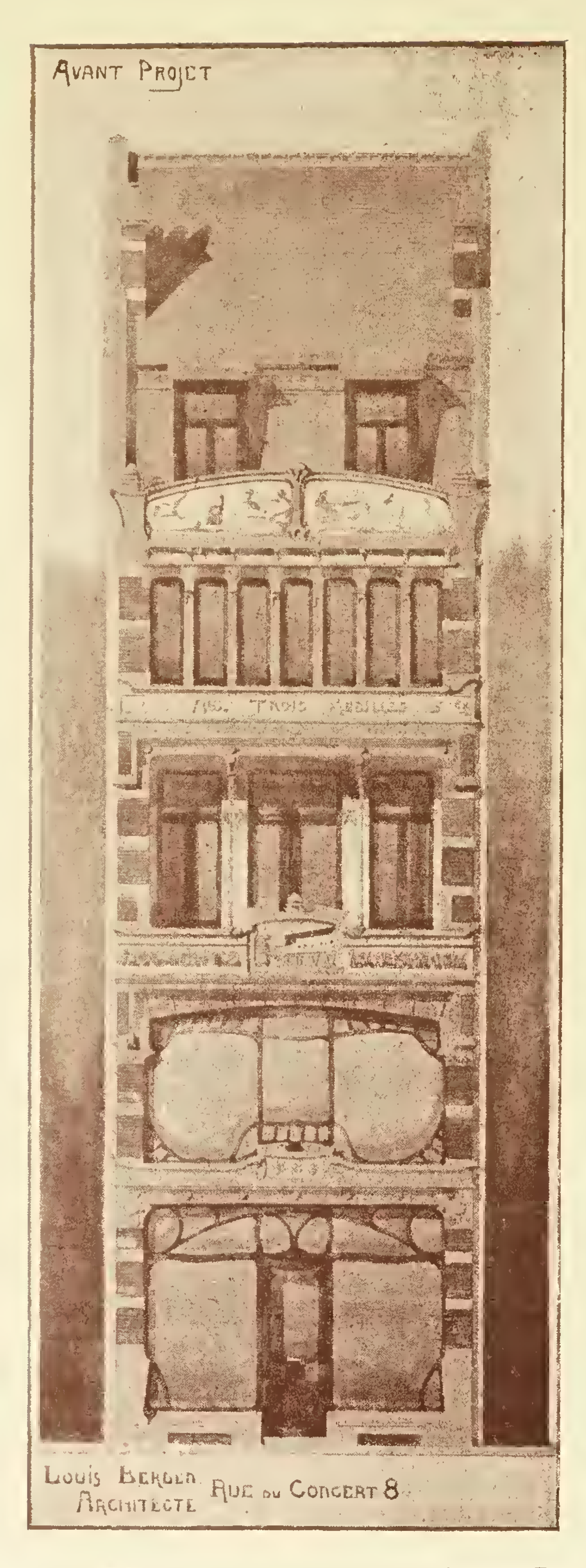
Nous nous proposons de donner les reproductions de ce qu'on a fait de mieux dans notre pays.

Nous engageons vivement nos architectes de nous faire parvenir leurs travaux d'essais et comptons sur leur bienveillant concours à l'œuvre.

La Direction.

NOTE. — Notre prochain numéro sera entièrement consacré aux œuvres de notre grand maître, *Constantin Meunier*.

Nous prévenons le public qu'aussitôt le tirage épuisé, ce numéro se vendra 2 fr. 50.



PROJET DE MAISON DE COMMERCE. LOUIS BERDEN, ARCHITECTE.

Nous donnons ici la reproduction d'un projet de maison de commerce dû à M. Berden, architecte.

L'ensemble serait assez bien compris si les boiseries du magasin et de la porte d'entrée n'étaient conçues sans aucune recherche ; l'effet en est très pauvre.

L'auteur a pris pour enseigne, *Aux trois abeilles*, symbole du travail. Les deux panneaux sculptés sont en pierres blanches représentant les travailleurs et travailleuses pendant l'heure du repos.



FAÇADE DE M. X.
PLACE JEAN-JACOBS, BRUXELLES.

JULES BRUNFAUT
ARCHITECTE, BRUXELLES.



MONUMENT DE MÉRODE.

PAUL DUBOIS, BRUXELLES.
SOCLE DE HENRY VAN DE VELDE, BRUXELLES.



BAS-RELIEF, MONUMENT DUYCK, UCCLE-CALEVOET. CHARLES SAMUEL, BRUXELLES.



TYMPAN EN SGRAFFITI A LA FAÇADE D'UNE VILLA A CORTENBERG. A. CRESPIN.

CRESPIN ET SON ATELIER

(Suite)

Le nombre des décorations de toute espèce exécutées par Adolphe Crespin est considérable. Frises, plafonds, tapis, panneaux, tympans, écoinçons, tentures, sgraffiti, accusent les qualités que nous avons dites. La stylisation de la fleur et de la plante constitue le caractère prédominant, mais nullement invariable de la composition, puisque celle-ci s'efforce, avant tout, de s'harmoniser avec sa destination : c'est ainsi que l'on a pu voir, dans le premier numéro de la *Gerbe*, un encadrement de foyer représentant un Lucifer dominant un motif formé d'entrelacs et d'imbrications où la *flamme* est interprétée dans le goût le plus heureux ; c'est ainsi encore qu'un sgraffito pour l'un des tympans du cimetière de Quenast, avec rien que les rayons du soleil couchant s'irradiant à travers les nuages du soir, présente un symbolisme aussi simple qu'expressif. Si passionné qu'il soit de la modernité dans l'ornement, l'artiste dont nous nous occupons ne serait pas logique avec lui-même s'il ne se laissait, avant tout, dicter son thème soit par l'affectation de la pièce à décorer, soit par le caractère de l'architecture; il reste dans l'esprit gothique en décorant d'une figure héraldique et d'une tapisserie armoriée la salle de l'hôtel de Raven-





stein, il est classique en alternant le lion belgique et les glaives sur les murailles de l'auditoire de la Justice de paix d'Anderlecht, en haut desquelles il fait régner une frise composée de plateaux de la balance de justice, reliés par des guirlandes. Exécutée en collaboration avec Duyck, pour le Musée Congolais de Tervueren, sa grande frise à personnages se recommande non seulement par le pittoresque et l'exactitude, mais, ce qui est peut-être plus rare encore, par l'irréprochable rapport de la dimension des figures aux proportions de la salle, par la teinte apaisée des colorations, en un mot par la parfaite compréhension de l'effet décoratif, grâce à quoi les farouches boiseries d'Hankar et la frise se font réciproquement valoir.

Le procédé du sgraffito, introduit en Belgique par Henri Baes, a été repris vers 1893 par Crespin, qui depuis cette époque a produit une grande quantité de compositions de tout format, *écrites* avec fermeté, et où il s'est affranchi de la timidité qu'on peut parfois, au point de vue de la couleur, reprocher à ses décorations d'intérieur. Ses sgraffiti relèvent par leur éclat et rehaussent de leur dessin vigoureusement indiqué, nombre de façades ; souvent ils en transforment complètement l'aspect : tel est le cas pour la boulangerie de la chaussée de Wavre dont la décoration, exécutée par lui de concert avec Hankar, fut primée : on aurait peine à reconnaître la banale architecture d'une construction de rapport sous cette ornementation intelligente, que complète avec pittoresque,



SGRAFFITI A LA FAÇADE D'UN BATIMENT DE L'ARCHITECTE P. HANKAR, AVENUE DUCPÉTIAUX, BRUXELLES. A. CRESPIN.





en guise d'enseigne, une pelle à enfourner.

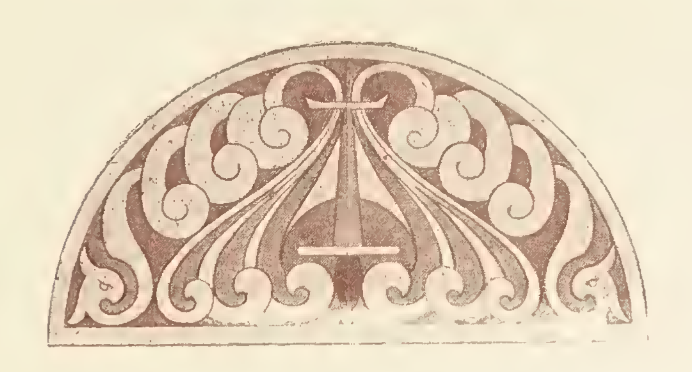
Très amusante, la façade de la *Jeune France,* avec ses deux médaillons empire, hussard de la grande armée et « jeune beauté » du temps de Napoléon, avec le paon servi dans ses plumes, et la grappe saignant dans le vidrecome : et la tonalité, légèrement rehaussée d'or, est gaie, fraîche et pimpante. Les heures du jour et de la nuit, symbolisées par des oiseaux, ont fourni le thème des sgraffiti de la demeure de l'architecte Hankar, rue Defacqz; à remarquer aussi le clair et charmant feuillagis de la bretèque.

Le hibou, le sablier, le flambeau renversé, traditionnelles allégories en quelque sorte rajeunies par le goût moderne du dessin, constituent les motifs principaux de la décoration du cimetière de Quenast, tenue, comme il convenait, dans la gamme des couleurs austères.

Pour le château de Florival, Crespin a représenté les *Saisons* en quatre panneaux, mélange d'huile et de sgraffito. Notre numéro précédent en reproduit un, qui unit la symétrie à l'imprévu, et la fantaisie à la précision des lignes géométriques : des parterres, un vase fleuri, des tournesols s'épanouissant au bout de leur tige infléchie, le soleil lui-même stylisé : c'est l'*Eté*.

Citons encore parmi les travaux de Crespin l'ornementation de plusieurs magasins bruxellois aménagés par l'architecte Hankar, le décor en sgraffito, des chœurs des trois églises de Lembecq, Everberg et Meysse; une frise pour l'Institut agricole de Gembloux; panneaux et tympans avenue Ducpétiaux, avenue de Cortemberg, square Ambiorix; à Gand, façade complète d'une pharmacie, etc. Il achève en ce moment, à l'Institut Solvay, au Parc Léopold, la décoration de l'auditoire du cours de M. le Dr Héger.

Il y a deux ans, Crespin avait suggéré, lors d'un referendum organisé par un journal au sujet des attractions à faire figurer à l'Exposition Universelle de 1897 à Bruxelles, la construction d'un « Quartier moderne ». On y aurait vu, ensemble absolument nouveau, la ville de demain et même d'après-demain, avec ses édifices, ses théâtres, ses cafés, ses habitations, ses services publics et privés. Un grand nombre de dessins





SGRAFFITI A LA FAÇADE DU DÉPOT MORTUAIRE DU CIMETIÈRE DE QUENAST (ARCHITECTE J. BARBIER). A. CRESPIN.



SGRAFFITI A CORTENBERG. A. CRESPIN.

etaient déjà faits par Crespin et Hankar, bâtiments de fer et de verre, trottoirs mouvants emportant les passants dans leur courses, rues toiturées de verre où les piétons et les véhicules circuleraient à sec en dépit des averses, théâtre incombustible, maison communale avec sa salle de fêtes et ses multiples services, vélodrome, cité ouvrière modèle, bassin de natation, restaurant aménagé d'après les... futures découvertes de la science et où l'étincelle électrique eût remplacé l'équipe des garçons, tout cela, sans compter la réalisation avant la lettre d'un coin des installations maritimes, eût fait prévoir et voir ce que sera le paysage urbain dans lequel se déroulera l'existence de nos fils et de nos petits-fils. Ajoutez les cottages avec leurs jardinets, les petits hôtels aux architectures fantasques et innovatrices, buvant l'air et la lumière par leurs *bow-windows,* les façades arborant, au milieu de la gaîté claire de faïences peintes et de *sgraffiti,* des bretèques en bois du Congo ; les demeures bourgeoises aménagées, meublées et décorées du haut en bas, où l'on eût pu s'installer dans des salons à la mode de 1925.

Sur les murailles de cette capitale en miniature, sillonnée par des voitures électriques et des omnibus automobiles, les affiches aux couleurs claironnantes, les fleuronnements du fer forgé, les appareils d'éclairage électrique eussent composé un décor d'une saveur imprévue, continué jusqu'au-dessus des toits, le jour par l'armature capricieuse de gigantesques lettres d'enseignes détachées en arabesques sur le ciel, le soir par les réclames lumineuses et mouvantes, les lampes à arc et à incandescence, faisant feu de toutes leurs lumières. Nous oublions de dire que, mettant à profit une ingénieuse combinaison financière, les organisateurs étaient décidés à construire en matériaux définitifs une partie des habitations bourgeoises de cette ville du siècle prochain.

Les inventeurs, les artistes, architectes, décorateurs ou sculpteurs, qui poursuivent l'inédit, tous les apporteurs de neuf, eussent été conviés à participer à l'exécution. Ce « quartier moderne » devenant ainsi un champ d'expérience pour le développement de l'art décoratif, eût été autrement intéressant que les faciles reconstitutions devenues l'accompagnement obligé de toute *World's fair.* Le projet, qui donna lieu à une polémique dont se sont occupés les journaux de l'époque, ne put malheureusement être réalisé. Évidemment il sera repris un jour; il serait à souhaiter qu'il le fût dès à présent par les organisateurs de l'Exposition universelle de 1900. Sa seule conception suffit à faire honneur à l'esprit d'initiative de Crespin : elle dénote un artiste tourné vers l'avenir et jaloux de contribuer, dans la mesure de ses ressources, à l'avènement, peut-être moins lointain qu'on ne croit, d'un style nouveau, d'un style moderne. MAURICE SULZBERGER.



COMPOSITION EXÉCUTÉE A L'ÉCOLE DE DESSIN DE SCHAERBEEK. PIERRE KESSEL

ÉCOLE BISCHOFFSHEIM ET ÉCOLE DE SCHAERBEEK

Nous avons cru intéressant de reproduire ici quelques travaux des élèves de Crespin. Ces travaux ont été faits, les uns à l'École professionnelle pour jeunes filles (École Bischoffsheim) que dirige Mme Kelder, les autres à l'École de dessin et d'industrie de Schaerbeek, à la tête de laquelle se trouve M. Licot, architecte aussi artiste qu'érudit, dont il suffit de rappeler la savante restauration de l'abbaye de Villers, actuellement en œuvre. L'école Bischoffsheim et l'école de Schaerbeek sont, avec des différences dans l'organisation, deux institutions également utiles: la première forme les jeunes filles à tous les travaux de la femme, depuis l'activité ménagère jusqu'aux connaissances artistiques dont la mise en pratique peut demeurer une occupation de pur agrément pour les jeunes filles fortunées, et, pour les autres, devenir un gagne-pain. L'enseignement de l'école de Schaerbeek, pour jeunes gens, est plus spécialement consacré au dessin et au modelage industriels ; inspirée du même esprit que les écoles similaires de l'agglomération bruxelloise, elle a pu profiter de l'expérience de celles qui l'ont précédée, et vise, moins qu'elles encore, à former des artistes proprement dits ; les élèves, qui souvent y sont entrés sans connaître les premières notions du dessin, en sortent au bout de trois ou quatre ans à même

de gagner leur vie dans un métier d'art décoratif, et capables, grâce à l'enseignement rationnel qu'on leur a donné, de faire œuvre personnelle au lieu de ressasser les modèles connus : c'est qu'on s'est efforcé, non de leur meubler la mémoire de formes invariables, mais de les munir de principes clairs et logiques qui les initient au mécanisme même de la composition inventive, et leur permettront d'appliquer en combinaisons sans nombre leurs idées propres. Le premier, le plus fécond de ces principes est l'interprétation des éléments naturels, et spécialement de la flore. C'est celui qui forme la base des cours de composition ornementale que donne Adolphe Crespin dans les deux institutions dont nous avons parlé. On ne saurait mieux juger des résultats obtenus que par les reproductions ci-contre. Il y a une originalité réelle dans ces travaux dont les auteurs sont des débutants. L'affiche de M. Félix Verschave pour l'École de Schaerbeek est d'un goût parfait, et répond absolument aux exigences spéciales du genre : les caractères ont l'importance voulue, le motif central, emprunté à l'orchidée, la fleur moderne par excellence, le fond sur lequel se détache l'hôtel communal de Schaerbeek, l'encadrement, composé de formes géométriques assouplies, tout cela « écrit » avec autant de netteté que de simplicité, sans accumulations et sans surcharges, s'exprime clairement. D'une grâce charmante de lignes, et d'un aspect irréprochablement approprié à la matière à employer, la mosaïque de M. Kessel ; très louable, du même, la frise dont le sujet est emprunté aux objets de la table et aux plantes potagères ; il est évident que l'élève qui a inventé cette petite composition n'aura guère de peine à imaginer, par la même méthode, une combinaison très différente lorsqu'il aura à mettre en œuvre d'autres éléments. Le lambris de Mlle Boeykens témoigne d'un goût épuré, très sûr ; nous en dirons autant de ses plats, que nous avons eu l'occasion de voir en exécution, et auxquels il ne manque que l'audace de la couleur pour constituer des objets d'ornementation vraiment remarquables. Le papier peint de M. Decoster est, ce qu'il fallait, d'un aspect à la fois riche et contenu, et la lumière aura des jours imprévus et charmants à travers les vitraux composés par Mlles Boeykens et Dekort, avec un goût sobre, large et éclatant.

M. Sulzberger.



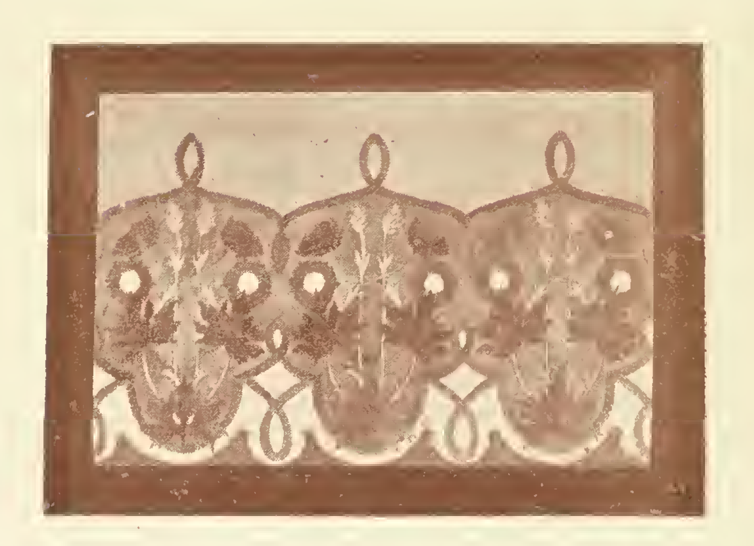
COMPOSITION DE PLATS EXÉCUTÉS A L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE BISCHOFFSHEIM. — Mlle BLANCHE BOEYKENS.



PAPIER PEINT, ÉCOLE DE DESSIN DE SCHAERBEEK. — VICTOR DECOSTER.



PLAT, ÉCOLE PROFESSIONNELLE BISCHOFFSHEIM. Mlle Germaine Beckers



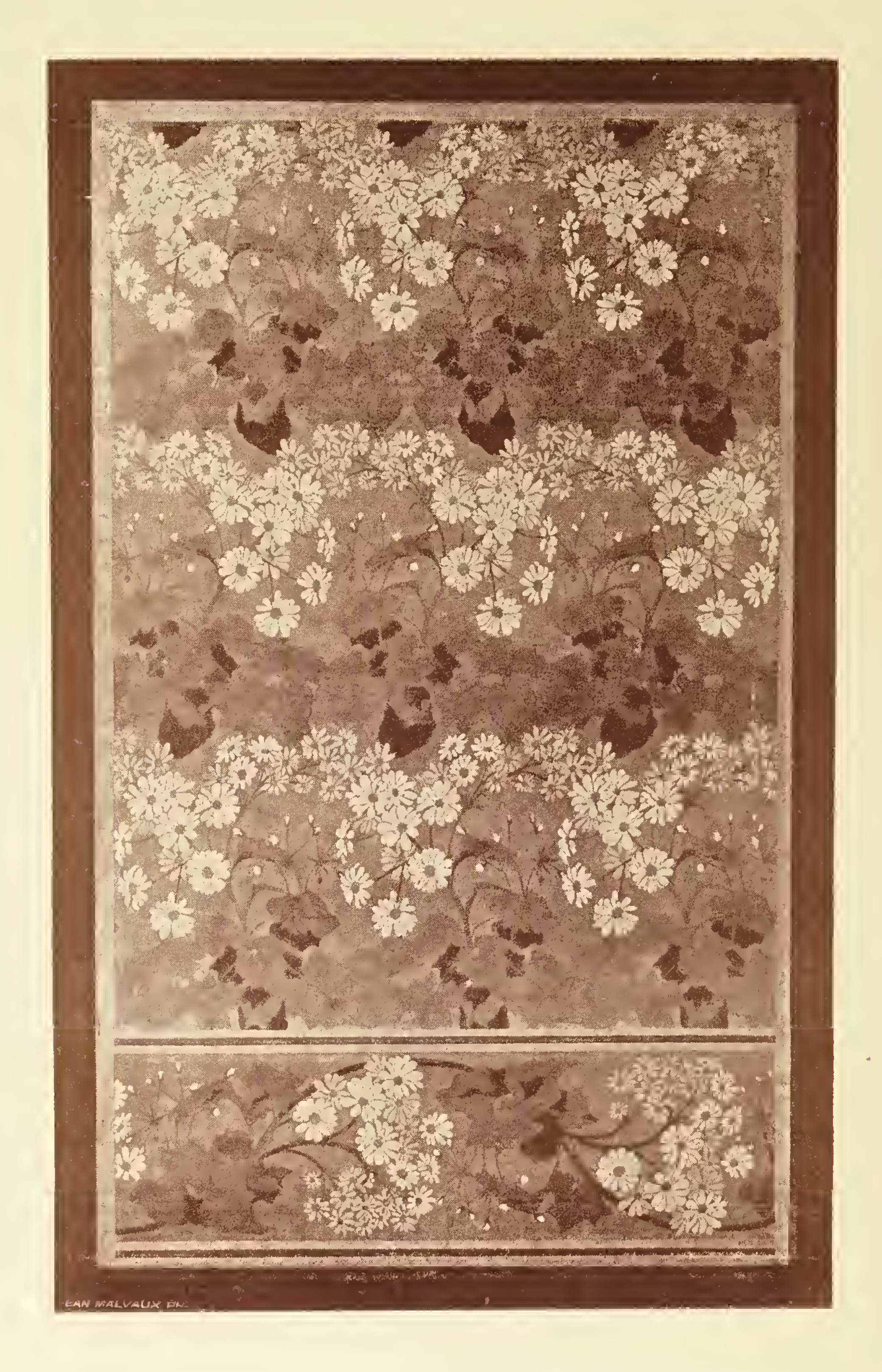
FRISE, ÉCOLE PROFESSIONNELLE BISCHOFFSHEIM. Mlle Louise Surlemont.



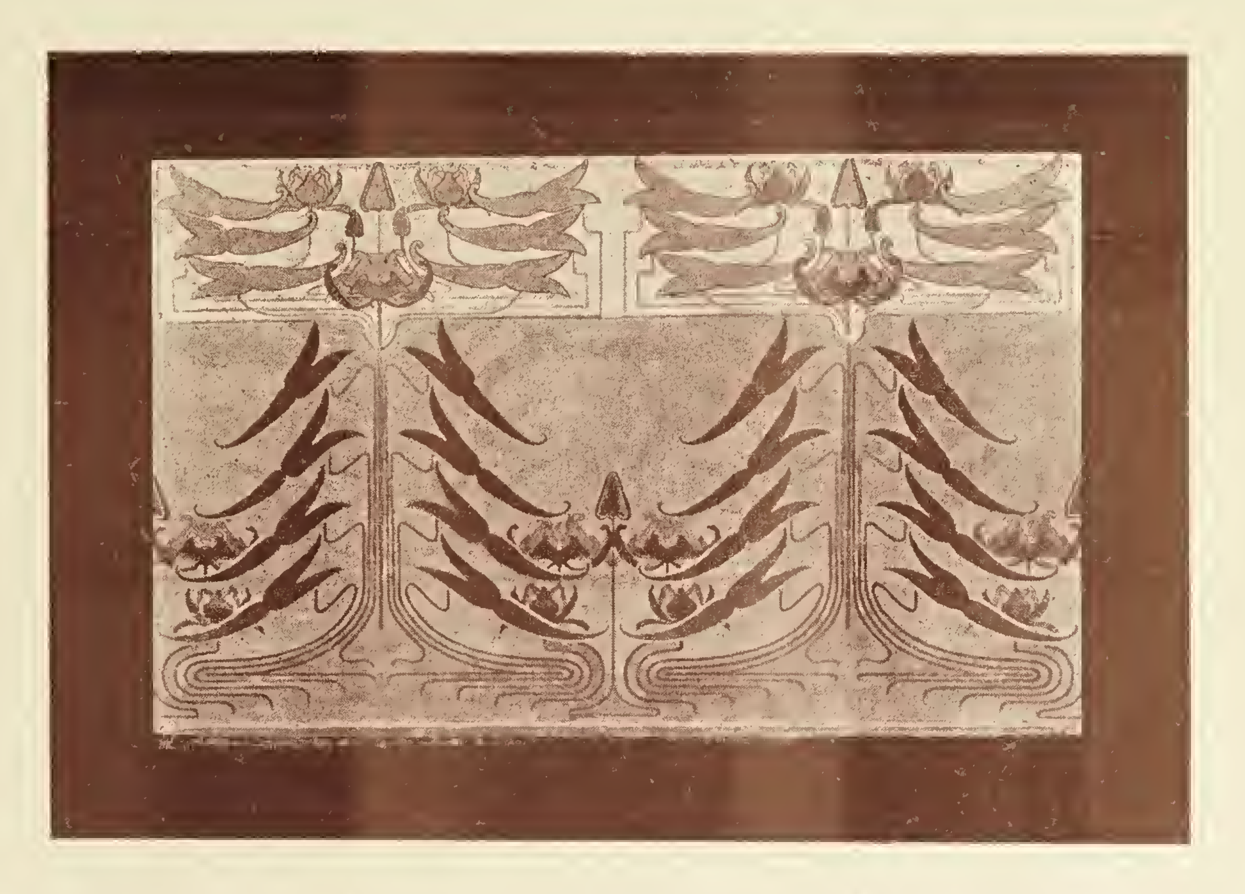
VITRAIL, ÉCOLE PROFESSIONNELLE BISCHOFFSHEIM. Mlle Decort.



VITRAIL, ÉCOLE PROFESSIONNELLE BISCHOFFSHEIM. Mlle Blanche Boeykens.



PAPIER PEINT, ÉCOLE DE DESSIN DE SCHAERBEEK. GUILLAUME GILIS.



LAMBRIS, ÉCOLE PROFESSIONNELLE BISCHOFFSHEIM. Mlle BLANCHE BOEYKENS.



FRISE, ÉCOLE PROFESSIONNELLE BISCHOFFSHEIM. Mlle ALICE COLLIN.



PAPIER PEINT, ÉCOLE PROFESSIONNELLE BISCHOFFSHEIM. Mlle GERMAINE BEKERS.



AFFICHE POUR L'ÉCOLE DE DESSIN DE SCHAERBEEK. FÉLIX VERSCHAVE.



Sgraffiti a une maison de la rue de Parme a Bruxelles. (Architecte J. Barbier.)

A. Crespin, Bruxelles.



PANNEAU EN MOSAÏQUE, ÉCOLE DE DESSIN DE SCHAERBEEK. PIERRE KESSEL.

EXPOSITIONS

—

Une exposition de quelque intérêt s'est ouverte du 7 au 20 novembre au Cercle Artistique de Bruxelles. — A citer avant tout *M. Verdussen*, *F. Halkett* et *V. Keuler*. La moitié de la salle est occupée par les œuvres de *M. Verdussen*, qui doit avant tout veiller à dégager sa personnalité de l'influence de *Gilsoul* et de *Blieck* qu'il rappelle un peu trop et s'inspirer plus directement de la nature ; à part cela de sérieuses qualités de peintre.

M. Halkett nous arrive avec une série de portraits que nous croyons très ressemblants, mais où un brun juteux gâte singulièrement l'harmonie de ses toiles.

Vidal Keuler, peintre de figure, étale une série de paysages faits de chic, et peu consciencieusement traités. Quelle différence entre les panneaux décoratifs qu'il nous montrait autrefois. On s'attendait à mieux de sa part.

En ce moment *Herman Richir* expose un grand travail que tout le monde ira voir.

Dans différents panneaux décoratifs il nous retrace les Champs Élysées, symbolisés par des figures, des fleurs et des paysages d'une jolie finesse de couleurs, et d'un dessin correct. Son collègue Adolphe Crespin a été chargé de l'entourage de ces panneaux.

Nous en donnerons la reproduction complète dans notre numéro de février.

X.

—

NOS CONCOURS

—

La Direction met au concours un dessin de couverture pour la revue *La Gerbe*.

Les concurrents sont libres de choisir leur sujet — sauf à intercaler le titre ci-dessous.

LA GERBE

REVUE BELGE D'ART DÉCORATIF.

Marque. *Sommaire.*

Direction : rue de la Pépinière, 7, Bruxelles.

Ce dessin doit être exécuté au trait *noir* sur papier blanc.

La place laissée pour la marque doit être de 7 centimètres et demi de diamètre.

L'ensemble du dessin est de 17×25.

Envoyer les projets avant le 15 février, à la Direction, 7, rue de la Pépinière, Bruxelles.

Le projet primé sera reproduit et aura droit tous les ans à un abonnement.

Les 3 dessins primés seront reproduits et ne seront pas rendus.

—

La Direction ouvre un concours de lettrines illustrées pour la revue *La Gerbe*.

Le projet primé aura droit à un abonnement *annuel*.

Les lettrines seront reproduites pendant 6 mois et commenceront chaque article.

Envoyer projets avant le 15 janvier à la Direction.

Les dessins ne sont pas rendus.

Le projet primé second sera reproduit une fois.

—

Çà et là

BRUXELLES. — Derrière le théâtre de la Monnaie, rue des Princes, 14, vient de s'ouvrir un nouvel établissement. Quel est l'auteur de cette *ignoble construction ?* Jamais telle chose ne s'est présentée. Aussi comment le Conseil communal a-t-il permis d'élever une semblable caisse en plein milieu de la capitale?

X.

—

REVUES. — LIVRES

Nous tenons à signaler à nos lecteurs un livre qui vient de paraître à l'*Office de Publicité.*

Quoiqu'il n'ait rien de commun avec l'art décoratif, il est de nature à intéresser vivement tous ceux qui suivent les efforts de la pensée contemporaine vers la réalisation d'un idéal de liberté. Il traite d'un problème de la plus haute importance dont les conséquences rejaillissent sur tous les domaines de l'activité humaine.

Le titre : *L'Éducation au point de vue sociologique.*

L'auteur : *J. Elslander*, un penseur d'une fière indépendance d'esprit.

Sans même donner un bref aperçu de cet important effort de la littérature belge, nous nous bornerons simplement à faire ressortir la portée philosophique de l'œuvre.

M. B.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK.

